

BOUTONS : QUATRE

BOUTONS ET HONTE

LA MONNAIE D'ÉCHANGE, C'EST ELLE



AUTEURE D'UN BEST-SELLER DU *NEW YORK TIMES*

P E N E L O P E S K Y

BOUTONS ET HONTE

PENELOPE SKY

Le présent ouvrage est une œuvre de fiction. Tous les personnages et les événements dépeints dans ce roman sont fictifs ou utilisés de façon fictive. Toute reproduction, en tout ou en partie, sous quelque forme et par quelque procédé que ce soit, est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditrice ou de l'auteure, à l'exception de l'utilisation de brèves citations dans le contexte d'une critique de livre. Tous droits réservés.

Hartwick Publishing
Boutons et honte
Copyright © 2017 par Penelope Sky
Tous droits réservés

PEARL

– Mettez la commode ici.

Je me suis postée à l'endroit où se trouvait notre ancienne commode et j'ai fait signe aux déménageurs. Ils ont porté le lourd meuble rustique et l'ont posé contre le mur.

– Parfait. Et les tables de chevet vont ici.

J'ai demandé aux déménageurs de mettre les deux derniers meubles à leur place, puis j'ai repris ma tâche de ranger les caleçons et les chaussettes de Crow dans les tiroirs, ainsi que ses autres vêtements. La chambre principale était typiquement masculine, avec des meubles noirs et une tête de lit assortie. Comme elle était à moitié à moi désormais, je voulais y faire des aménagements.

Lars est apparu dans l'encadrement de la porte, les mains dans le dos.

– Mme Barsetti, il est probablement inutile que je vous dise que Sa Grâce ne sera pas ravie par ces changements.

J'ai plié les joggings de Crow et les ai rangés dans un tiroir.

– Tu as raison. Je suis pleinement consciente des conséquences.

J'ai fermé le tiroir puis posé le tout nouveau vase de fleurs sur la commode. J'avais apporté ma touche personnelle. Quelques meubles méditerranéens qui donnaient du cachet à la pièce et la rendaient vraiment différente. Crow ne serait pas heureux du

changement. Il détestait le changement sous toutes ses formes. Mais il allait devoir s'y habituer.

– S'il vous pose la question, j'ai essayé de vous en dissuader.

Lars faisait beaucoup de choses pour moi au manoir que Crow ignorait. Je savais garder les secrets et je n'aurais jamais trahi notre fidèle majordome. Pour moi, il faisait partie de la famille. Il avait cousu ce couteau à l'intérieur de ma plaie, celui-là même avec lequel j'avais tué Bones. Jusqu'à présent, Crow pensait que j'avais réussi cet exploit seule.

– Bien sûr.

Lars s'est attardé dans la porte, grand et le dos droit, comme si l'âge ne l'avait pas encore rattrapé.

– Autre chose, Lars ?

– Cane est ici pour vous voir. Il souhaite déjeuner.

– Oh, très bien.

J'en avais fini avec la chambre, aussi le timing était parfait.

Lars avait l'air mal à l'aise de trahir son maître.

– Vous devriez peut-être en informer Sa Grâce ?

Crow n'aimait pas quand j'étais seule avec un homme autre que lui ou Lars. Même si Cane était son frère, il ne lui faisait pas confiance. Crow ne pardonnerait sans doute jamais vraiment à Cane ce qu'il m'avait fait. Mais si je pouvais l'oublier, il devrait être capable de le faire aussi.

– Ce n'est pas nécessaire. Je descends dans un instant.

– Bien, Mme Barsetti.

Lars a fait une petite courbette avant de partir.

Crow et moi avions une conception différente de la famille. Comme je n'en avais jamais eu, j'y attachais de l'importance. Cane était ce qui était le plus proche d'un frère pour moi. En fait, il était mon frère. La vie était trop courte pour avoir de la rancune — même si Cane avait failli me tuer.

Je suis entrée dans la salle à manger où Crow et moi prenions habituellement le petit déjeuner ensemble.

– Salut.

– Salut, sœurlette.

Cane s'est levé et m'a embrassée. Il était plus affectueux,

attentionné et gentil avec moi qu'il l'était avec toute autre personne. Il ne semblait même pas aimer Crow la plupart du temps.

– Est-ce que Crow t'énerve déjà ?

– Pas vraiment.

J'ai pris un siège en face de lui et j'ai vu les deux verres de vin que Lars avait déjà servis. Une chose que j'aimais en Toscane était l'attitude désinvolte avec le vin. Peu importe l'heure qu'il était. Il était parfaitement acceptable de boire du vin au petit déjeuner, déjeuner et dîner.

– Mais je viens juste de refaire notre chambre, et il ne va pas apprécier du tout.

– Tant qu'elle n'est pas rose, je doute que ça le dérange.

– Il est très spécial.

Cane a avalé une longue gorgée avant d'essuyer sa bouche du dos de la main.

– Eh bien, il a une femme maintenant. Il faudra bien qu'il s'y habitue.

– Je suis sûre qu'on va se disputer. Mais alors, je lui ferai quelque chose d'agréable qui le fera taire très vite.

Cane a cligné de l'œil puis il a fait tinter son verre contre le mien.

– Tu connais bien les hommes.

Un panier de pain frais était posé sur la table, avec de l'huile d'olive et du vinaigre balsamique. Nous en avons mis dans notre assiette et avons grignoté comme si nous étions au restaurant. Même quand Lars n'attendait pas de visite, il était toujours prêt.

– Quoi de neuf de ton côté ?

– Le marché de l'armement a vraiment changé. Sans Bones dans le paysage, c'est un peu chaotique.

– Comment ça ?

– Eh bien, il était l'un des plus gros acteurs du marché. Sans lui, des factions plus petites entrent en concurrence pour décrocher les contrats. Elles tentent de voler ses contacts, ses clients. C'est une vraie foire d'empoigne.

– En quoi ça affecte tes affaires ?

Il était aisé de parler avec Cane, car il était toujours franc. Il ne cachait pas d'informations comme le faisait Crow. Il disait ce qu'il pensait sans détour et était facile à lire, à l'inverse de son frère. Je savais déchiffrer Crow uniquement parce que j'avais de la pratique.

– Je ne suis pas un grand fan de ces clients. Ils sont liés à la pègre encore plus que moi. Je ne serais pas surpris qu'on ait un nouvel ennemi sur le dos. Un qui sera encore plus impitoyable.

– Pire que Bones ?

J'avais du mal à croire que ce soit possible.

– Absolument. Réfléchis. Celui qui prend sa place doit être encore plus vicieux pour occuper le poste. Ils doivent compenser leur manque par des crimes encore plus odieux. Bones avait la gâchette facile, mais au moins il était prévisible.

Quand on supprimait un dictateur, un autre prenait sa place. C'était le cycle de la vie.

– Le cauchemar ne s'arrête jamais, hein ?

– Nan.

– Vous ne pourriez pas être des alliés ?

– Avec la nature de notre activité, c'est impossible. On sera toujours des concurrents directs. En gros, on fournit des armes à des camps ennemis.

– C'est vrai.

Lars est entré dans la pièce sans sa grâce habituelle. Il a servi nos assiettes et parlé d'une voix paniquée.

– M. Barsetti vient de se garer dans l'allée. Il rentre sûrement pour le déjeuner.

Cane m'a regardé avant de se tourner vers Lars.

– Et alors ?

Lars a posé précipitamment les assiettes devant nous.

– Il ne va pas être content, et vous le savez.

Il est ressorti, et nous avons entendu sa voix résonner dans la pièce voisine.

– Bonjour, monsieur. Que puis-je vous préparer ?

Cane a haussé les épaules et avalé une bouchée.

– Mon frère doit arrêter de se la jouer.

– Il est un peu trop excessif, convins-je.

Crow est entré quelques instants plus tard, portant cette expression intense que j'en étais venue à aimer et à haïr. Il m'a fixée d'un air accusateur, comme si ce déjeuner était entièrement de ma faute. Puis il a fusillé Cane du regard.

Il n'y avait qu'un moyen pour arranger les choses. Je me suis avancée vers lui, ai passé les bras autour de son cou et l'ai embrassé. Ce n'était pas le genre de baiser approprié en public, mais je savais que c'était la seule chose qui pouvait le calmer — ou du moins, lui faire penser à autre chose. Ma langue s'est enroulée autour de la sienne, et j'ai laissé échapper un gémissement étouffé, juste assez fort pour qu'il l'entende.

Quand je me suis écartée de lui, ses yeux n'étaient plus aussi terrifiants. Sa colère était passée de bouillante à frémissante.

– Aimerais-tu te joindre à nous ?

– Lars a fait des lasagnes, ajouta Cane.

À la seconde où Cane a parlé, Crow est redevenu furax. Il a pris un siège à côté de lui et a regardé fixement son frère.

Je me suis rassise et lui ai servi un verre de vin. Seul le whisky avait le pouvoir de le faire taire, mais le vin l'apaisait à l'occasion.

– Merci, Bouton.

Il a bu sans quitter Cane des yeux, semblant voir en lui plus un ennemi que son frère.

Cane l'a regardé, puis il a levé les yeux au ciel.

– On dirait que je suis Bones à la façon dont il me traite.

Crow a reposé violemment son verre sur la table, le bruit résonnant dans la pièce.

– Ne prononce plus jamais ce nom sous mon toit.

Par moments, ses yeux vert mousse étaient rassurants, mais là ils avaient l'air plus terrifiants que jamais, rivés ainsi sur Cane. Il n'avait rien besoin d'ajouter pour exprimer une menace. Elle était palpable, déroutante.

Cane a échangé à nouveau un regard avec moi, sans lever les yeux au ciel, mais il était clair qu'il en avait envie. On aurait dit que Cane était plus proche de moi que de Crow. C'était un

revirement intéressant.

Lars a posé une assiette devant Crow, blanche avec une part de lasagnes fraîches.

– Lars ?

– Oui, Votre Grâce ?

Il a mis les mains dans le dos et s'est redressé.

– Qu'est-ce que j'ai dit sur le fait de laisser des gens entrer chez moi en mon absence ?

Crow n'a pas haussé la voix, mais son ton ne réprimandait pas moins son vieux domestique. Il l'a fixé du même regard qu'il avait lancé à Cane quelques instants plus tôt.

– Ne joue pas au con avec moi.

Lars faisait partie de la famille. Le fait qu'on lui verse un salaire ne nous donnait pas le droit de le traiter comme une merde.

– Lars, ignore-le. Il est juste de mauvaise humeur.

Crow n'a pas lâché.

– Je ne veux pas que Cane soit ici à moins que je sois présent. T'as compris ?

Cane a secoué la tête.

– Aïe...

Lars s'est incliné.

– Très bien, monsieur...

– Ne mets pas ça sur le dos de Lars, le coupai-je. J'ai invité Cane. Quand Lars m'a dit qu'il était à la porte, je l'ai ouverte et l'ai invité à entrer. Alors, ne reproche pas à l'un de nos plus vieux amis une faute de ta femme.

J'ai donné une petite tape sur le bras de Crow.

– Excuse-toi.

– Ce n'est pas nécessaire, dit Lars prestement avant de sortir à reculons de la pièce. Je veillerai à ce que cela n'arrive plus, M. Barsetti.

Il est parti.

J'ai jeté un regard noir à Crow, car il allait devoir s'excuser — que ça lui plaise ou non.

– Crow, il faut te détendre.

Cane a grignoté un morceau de pain.

– Je ne vais rien faire à Pearl. Je ne vais pas la draguer...

– Je ne m'inquiète pas de la fidélité de ma femme.

Crow avait un don naturel pour apparaître plus intimidant qu'une armée entière sur le champ de bataille.

– T'as presque tué ma femme. Je ne l'oublierai jamais.

– Donc je ne peux plus voir Pearl ? demanda-t-il incrédule.

– Tu peux la voir autant que tu veux — quand je suis dans les parages.

Crow a pris sa fourchette et a coupé un bout de lasagne.

– Je ne traînerais pas avec ta femme, si t'en avais une.

– Ça me serait bien égal, rétorqua Cane. Après avoir été avec moi, elle n'aurait plus jamais envie d'aller voir ailleurs.

Il a remué les sourcils, puis il a pris une autre bouchée dans son assiette.

Les yeux de Crow ne décoléraient pas.

– Je la battrais jusqu'à ce qu'elle soit à moitié morte et on verra si ça change ta façon de voir les choses.

Je lui ai donné un coup de coude dans les côtes.

– Ne dis pas des choses comme ça.

– Non, c'est de bonne guerre, dit Cane. Je vais laisser couler celle-là.

Nous nous sommes concentrés sur nos assiettes et avons mangé en silence. La tension était pire maintenant qu'ils ne se parlaient plus. La conversation que j'avais engagée avec Cane plus tôt était facile, comme deux amis qui bavardent. Mais à la seconde où Crow était entré dans la pièce, il avait apporté son humeur massacrate.

– Cane me disait que les affaires avaient changé depuis que...

Je me suis retenue à temps de prononcer son nom, sachant que Crow ne voulait plus jamais qu'on mentionne cet homme.

– La voie hiérarchique a été bousculée.

– Ça reviendra à la normale en un rien de temps, dit Crow. Quand un scélérat tombe, un autre le remplace. Si ce n'était pas le cas, ce serait la fin du business.

– Il y aura toujours du business dans le secteur de

l'armement, dit Cane avant de fourrer un autre morceau de lasagne dans sa bouche. Tu rentres souvent pour déjeuner ?

– Quand ma femme me manque.

Crow était bien moins affectueux avec moi qu'en temps normal, et j'ai supposé que c'était parce que la présence de son frère le mettait de mauvaise humeur.

Je ne voulais pas que ça reste ainsi. Nous étions tous des Barsetti désormais.

– Crow, il faut que tu enterres la hache de guerre avec Cane. J'aime bien le voir, et franchement, ton indisposition n'y changera rien. On doit tourner la page.

– J'ai failli te perdre deux fois à cause de lui.

Crow s'est servi un autre verre et l'a descendu comme si c'était du whisky.

– Deux fois ? demanda Cane. Quand était la deuxième fois ?

– Quand tu as été assez con pour te faire capturer, et que ma femme a pris ta place.

– Ce n'est pas juste, se défendit Cane. C'était sa décision. Je n'avais rien à voir avec...

– La ferme.

Crow n'a pas levé les yeux de son assiette. Insulter son frère était sa seconde nature.

Cane a jeté sa serviette par terre.

– Je sais quand je ne suis pas le bienvenu. Appelle-moi quand t'auras plus tes règles.

Il est sorti en trombe de la salle à manger.

Comme si rien ne s'était passé, Crow a continué de manger.

C'était le tout premier déjeuner que nous prenions ensemble Cane et moi.

– Crow, qu'est-ce qui t'a pris, putain ?

– N'ai-je pas été clair ?

Il a dévoré la moitié de ses lasagnes en quelques bouchées. Quand son verre a été vide, il l'a rempli à nouveau.

– Tu dois oublier cette histoire.

– Jamais.

Crow avait vraiment du culot de dire ça.

– Tu m’as fait gagner ma liberté en couchant avec toi.

Le fait qu’on soit tombés amoureux et qu’on se soit mariés ne justifiait en rien ses actions.

– Tu aurais dû me laisser partir, mais tu n’en as rien fait. Alors, ne te comporte pas comme si tu étais l’homme le plus innocent de la Terre.

Il a fait tourner son verre avant de boire une gorgée.

– T’ai-je fait du mal ?

J’ai écarquillé les yeux pour seule réponse.

– Ai-je posé la main sur toi sans ton autorisation ?

Ma réaction a été le silence.

– Je ne crois pas.

Il a continué de manger.

– N’empêche que tu es ridicule. Nous avons traversé beaucoup d’épreuves ensemble tous les trois. Au cas où tu ne l’aurais pas remarqué, Cane tient à moi. Il traverserait les flammes pour moi. Tu dois baisser d’un ton avec lui.

Crow a lâché sa fourchette et s’est repositionné dans la chaise pour me faire face.

– Si quelqu’un m’avait fait ce que Cane t’a fait, tu lui pardonnerais ? Je ne renie pas le mec. Je ne veux pas qu’il soit seul avec toi, c’est tout.

– Si la situation était la même, oui.

Il m’a fixée comme s’il ne me croyait pas.

– Je me sens à l’aise avec Cane. Si ce n’était pas le cas, je te le dirais.

– Ton aise m’importe peu. C’est la mienne qui compte.

Il a attrapé mon verre et l’a bu avant de se lever.

– Je dois y aller.

Je savais qu’il était furieux parce qu’il n’était resté que dix minutes.

– Excuse-toi auprès de Lars.

Crow ne répondait pas aux ordres — jamais. Il a ajusté sa cravate, m’ignorant.

– Et comme t’es de mauvaise humeur, je ferais aussi bien de te dire que j’ai fait des changements dans notre chambre. Tu ne

vas pas aimer, mais moi, ça me plaît. Change d'humeur pendant que t'es au boulot pour que je n'aie pas à gérer ça quand tu rentreras.

Il s'est penché en avant et a hésité, ses lèvres à quelques centimètres des miennes.

– Voilà ce qui va se passer quand je rentrerai.

Ses yeux étaient pointés vers moi comme un fusil sur une cible.

– Je vais entrer dans la chambre et tu seras nue sur le lit — le cul en l'air. Je vais fourrer cette bouche jusqu'à ce que je sois bien trempé, puis tu te retourneras et je vais te baiser si fort que tu hurleras. Je vais te défoncer la bouche, la chatte — et le cul.

Sans attendre mon accord, il m'a embrassée violemment et il est parti.

CROW

J'avais toutes les raisons d'être en colère, et personne ne me ferait changer d'avis. J'aimais mon frère et je donnerais ma vie pour sauver la sienne. Mais je n'oublierai jamais comme Pearl était désespérée quand je l'avais trouvée au sol en train de saigner. Je n'avais pas été là pour la protéger, et Cane avait décidé lui-même de la tabasser à mort. Elle était ma femme maintenant, et il était de mon devoir d'assurer sa sécurité.

Je prenais ce rôle au sérieux.

Elle avait été violée par un psychopathe. Elle avait été tabassée par un connard. Et elle avait été agressée à nouveau par le même psychopathe. À présent, nous étions en période de lune de miel, un moment de bonheur à deux.

Je suis rentré à la maison à l'heure habituelle et j'ai été accueilli par Lars.

– Bonjour, monsieur. Le dîner sera servi dans une heure.

– Disons plutôt dans deux heures.

J'ai dénoué ma cravate en approchant de l'escalier. Bouton avait intérêt à être prête à me recevoir quand je passerais la porte de la chambre. Cette bouche allait se faire baiser jusqu'à ce qu'elle en ait un haut-le-cœur.

– Et je m'excuse pour tout à l'heure. Je me suis comporté comme un con.

Je ne me sentais pas coupable de traiter Cane comme de la

merde parce qu'il le méritait. Mais Lars avait toujours été loyal depuis qu'il était entré au service de ma famille, il y a plusieurs décennies. Il ne méritait rien moins que mon respect.

– Sornettes, monsieur.

Lars dirait ça même si j'avais tort. Il préférerait que je me sente bien plutôt que d'accepter l'excuse qu'il méritait.

– Mais j'apprécie que vous me disiez ça.

J'ai tapoté son épaule puis je suis monté à l'étage.

– Ne nous dérange pas. On descendra quand on sera prêts.

– Très bien, Votre Grâce.

Lars savait exactement ce que ça signifiait quand je disais que je ne voulais pas être dérangé. Je voulais baiser ma femme en paix sans que les domestiques nous entendent.

Je suis arrivé au troisième étage et j'ai déboutonné ma chemise en marchant. Il n'y avait aucun doute dans mon esprit, elle obéirait à mes ordres. Elle était obstinée et pugnace, aimant me défier par principe.

J'ai ouvert la porte, et comme je m'y attendais, elle était là.

À poil.

Le cul en l'air.

La perfection incarnée.

J'ai refermé la porte d'un coup de pied et me suis déshabillé, laissant tomber veste, cravate et chemise. Je me suis approché d'elle lentement alors que je défaisais mon ceinturon et libérais ma queue. Elle était dure et turgescence, gonflée du sang qui affluait jusqu'au gland. J'ai enlevé tous mes vêtements et me suis mis debout devant elle, me sentant comme un roi devant ma reine.

Elle avait un cul magnifique, et sous cet angle, je voyais la cambrure abrupte de ses reins. Une vraie femme à la peau douce et aux courbes sensuelles. Sa bague était à sa main gauche, au doigt où elle la portait tous les jours. J'ai agrippé une poignée de cheveux et je l'ai tirée doucement en arrière pour la forcer à lever les yeux vers mon visage.

Je la dominais comme tout mari devrait dominer sa femme. Nous étions mariés, mais je la possédais toujours. Elle portait au

doigt le dernier bouton que je ne lui avais jamais donné, aussi elle aurait toujours une dette envers moi. Elle serait à jamais ma prisonnière volontaire.

J'ai pris la base de ma queue et j'ai frotté mon gland contre ses lèvres, enduit d'une goutte de lubrifiant qui s'était formée sur sa jolie bouche entrouverte. Je voyais ses petites dents derrière ses lèvres.

– Plus grand.

Elle a écarté la mâchoire au maximum et aplati la langue.

J'ai inséré ma queue dans sa bouche de la même façon que je pénétrerais sa chatte. J'ai senti sa gorge serrée tandis que je m'enfonçais à l'intérieur. Sa langue servait de coussin, à la fois doux et rugueux. J'ai senti sa salive me lubrifier sur toute la longueur tandis que je lui prenais la bouche.

Je lui ai empoigné les cheveux d'une main, tout en balançant les hanches dans un mouvement de va-et-vient répétitif. La salive coulait sur ses lèvres, puis tombait au sol. Des larmes se sont formées dans ses yeux alors qu'elle luttait pour réprimer un haut-le-cœur. J'aimais les voir, les larmes provoquées par la grosseur de mon chibre.

J'étais en colère contre elle de m'avoir défié en passant du temps avec Cane. Mais je ne pouvais pas lui dire quoi faire. Cette femme n'obéirait jamais à mes ordres — à moins qu'ils soient d'ordre sexuel. Alors j'allais obtenir satisfaction maintenant et soulager ma frustration en la soumettant à mon bon vouloir.

J'avais envie de jouir, mais il me restait deux autres endroits à visiter. J'ai sorti ma queue de sa bouche, puis essuyé ses larmes du pouce.

– Tourne-toi, Bouton.

Elle a obtempéré et positionné son cul au bord du lit. Son sexe mouillé luisait d'excitation. Je savais qu'elle avait pris autant de plaisir à me faire cette pipe que j'en avais eu à me faire sucer.

Je l'ai pénétrée et j'ai senti ses parois se resserrer autour de ma bite. Son excitation a lubrifié la fente et m'a permis de m'enfoncer dans son canal étroit. Elle était incroyablement bonne, comme chaque fois que je la baisais.

– Mains derrière le dos.

Elle a accroché ses mains ensemble et les a placées dans la cambrure de ses reins. Elle s'est mise peu après à gémir, sentant ma queue coulisser profondément en elle, encore et encore.

– Mon mari...

J'ai fermé les yeux alors qu'un frisson me parcourait l'échine. Il n'y avait rien de plus sexy que de l'entendre dire ces mots. Je la possédais de plus d'une façon. Elle était légalement liée à moi, l'autre moitié de mon âme jusqu'à la fin de nos vies.

J'ai sucé mon pouce avant de l'insérer dans son anus. Immédiatement, sa chatte comme son trou du cul se sont resserrés autour de moi. Sa respiration irrégulière a interrompu ses gémissements.

Sa chatte était tellement chaude et mouillée. Je voulais rester à jamais enfoncé profondément dans ma femme. J'ai eu à nouveau envie de jouir, mais j'étais loin d'en avoir fini avec elle. Je voulais m'assurer que Bouton sache que tous ses trous m'appartenaient. J'ai plongé plus violemment en elle et inséré un autre doigt dans son cul, la préparant pour ma grosse queue.

Il ne lui a pas fallu longtemps pour jouir. Son visage était pressé contre les draps, ce qui a étouffé ses cris. Son corps s'est arqué et tortillé tandis qu'il essayait d'engloutir ma bite tout entière, à un rythme rapide.

Je n'ai pas boudé son plaisir.

Sa chatte s'est contractée autour de ma queue, l'inondant d'une nouvelle vague de cyprine. Elle m'a comprimé sur toute la longueur jusqu'à ce que l'extase se dissipe.

Maintenant, j'avais vraiment envie de gicler. Il n'y avait rien de plus excitant que de regarder ma femme jouir pour moi.

Je me suis retiré et j'ai maté sa jolie fente. Elle gouttait encore de son excitation, et des sécrétions blanches cerclaient la base de ma queue. J'ai retiré mes doigts de son cul et les ai remplacés par ma queue turgescence. Son corps a résisté au début, mais ensuite, j'ai pu lui fourrer mon gros chibre dur comme de l'acier dans le cul.

Elle a laissé ses mains dans son dos, tandis qu'elle gémissait à

la sensation de mon énorme bite. Des râles silencieux se sont échappés de ses lèvres alors qu'elle s'acclimatait à la distorsion de ses chairs.

Je l'ai baisée lentement, pour son bien et le mien. Si je bougeais trop vite, je jouirais bien plus tôt que je le voulais. Elle avait déjà joui, aussi mon tour était venu de me soulager. Mais je voulais en profiter encore un peu, la baiser un peu plus fort.

– Jouis dans mon cul. S'il te plaît.

J'ai laissé échapper un râle involontaire. Ma femme voulait mon foutre, et j'allais lui donner. Tout mon foutre.

– Tu veux mon foutre, Bouton ?

J'ai agrippé ses hanches et elle a entouré les doigts autour de mes poignets.

– Donne-le-moi.

J'ai posé un pied sur le lit et l'ai baisée sauvagement, la pilonnant jusqu'à ce qu'elle hurle. Ma queue de vingt-trois centimètres lui défonçait violemment le cul. Quelques secondes plus tard, j'ai joui.

– Putain...

J'ai déchargé en elle, déposant ma semence brûlante au plus profond de la femme que je possédais.

Elle a resserré ses doigts autour de mes poignets tandis que son corps se raidissait.

– Oui...

Recevoir mon foutre l'excitait autant que tout le reste. J'ai grogné en libérant les dernières gouttes en elle, remplissant son cul de litres de sperme. Ma queue s'est ramollie lentement, mais j'ai profité des dernières sensations de plaisir.

J'avais envie de rester en elle plus longtemps, mais je devais me laver. Une fois propre, je pourrais la baiser à nouveau. Je me suis retiré et j'ai maté son trou du cul béant, fier de mon travail. J'ai vu le foutre blanchâtre affleurer à l'entrée.

Je me suis penché vers elle et j'ai tourné son menton vers mon visage. Je l'ai embrassée les yeux ouverts, et j'ai vu la satisfaction luire dans les siens. Je me fichais de notre dispute de midi parce que je venais de prouver que j'avais raison.

Elle était à moi — et je pouvais faire ce que je voulais.

CANE

Le vignoble était chaud sous le soleil de Toscane. Les feuilles étaient vert foncé et charnues, et les grappes de raisins violettes contrastaient avec les piquets qui tenaient les vignes. J'ai laissé ma voiture sur le chemin pierreux et j'ai gravi l'allée pavée jusqu'à la forteresse italienne où mon frère abritait son entreprise.

Son entreprise légale.

Je suis passé devant la salle de dégustation pour arriver à son bureau à l'arrière de l'édifice. Il avait une grande fenêtre qui donnait sur les vignobles à flanc de coteau, un vrai luxe pour quelqu'un qui passait son temps au téléphone et en réunion.

J'ai ignoré la réceptionniste parce que j'étais un Barsetti. Je n'avais pas à me présenter à l'accueil ni à quiconque.

Crow était assis à son bureau, téléphone collé à l'oreille. Il se tenait droit sur sa chaise, vêtu d'un costume noir. Une cravate bleu clair tombait sur sa poitrine, offrant un contraste saisissant avec le vase de roses rouges posé à l'angle de son bureau en acajou. Crow n'avait rien d'un décorateur, aussi ce devait être l'œuvre de son assistante ou de Pearl.

Comme Pearl ne quittait jamais le manoir, je doutais que ce soit elle.

Crow a levé les yeux vers moi, une expression dure sur le visage. La dernière fois qu'on s'était parlé, il m'avait jeté dehors

comme si j'étais un sans-abri mendiant de la nourriture. Nous avons beau être du même sang, quand il s'agissait de cette femme, j'étais pour lui une sous-merde.

Je savais que j'avais déconné, alors je ne pouvais pas vraiment le blâmer. Mais il fallait qu'il tourne la page.

Les Barsetti étaient têtus.

Je me suis affalé dans le siège face à son bureau et j'ai balayé la pièce du regard en quête d'une bouteille de whisky. Je savais qu'elle était cachée quelque part, probablement dans l'un des tiroirs de cet énorme bureau.

Crow a fini sa conversation et raccroché.

– Oui ?

– Bonjour. Content de te voir, moi aussi.

Les sourcils de Crow étaient toujours froncés en signe de mécontentement. Par moments, je me demandais ce que Pearl lui trouvait. Il avait l'air excédé en permanence, si vous voulez mon avis.

– Qu'est-ce qu'il y a, Cane ?

– Ta femme t'a mordu la bite en te suçant ce matin ou quoi ?

Son mécontentement s'est transformé en fureur.

– Ne me cherche pas, Cane. Je ne suis pas d'humeur.

– Alors, ça veut dire oui ?

Comme un ours provoqué, il a tendu ses épaules comme s'il allait m'attaquer.

– Très bien, j'arrête les blagues. On peut enterrer la hache de guerre ?

– Il n'y a pas assez de terre sur la planète pour enterrer ta hache, Cane. Tu le sais. Ne t'approche pas de ma femme en mon absence, c'est tout. Tu veux que je sois gentil ? Alors, fais ce que je demande.

J'ai levé les yeux au ciel parce que mon frère ne me faisait pas peur. D'accord, il m'avait tiré dessus une fois, mais je le méritais.

– Très bien. Si ça doit être comme ça, ça sera comme ça. Mais je pense que t'es parano avec ça. Pearl est d'accord avec moi.

– L'opinion de Pearl ne compte pas.

J'ai coupé court immédiatement à ce mensonge.

– Foutaises. On le sait tous les deux.

Il s'est calé au fond de son fauteuil et a posé les doigts sur sa joue. Malgré son calme apparent, j'ai reconnu la lueur menaçante au fond de ses yeux. Crow était intimidant, même pour moi — parfois. Il y avait quelque chose chez lui qui rendait les gens nerveux. Il était le partenaire idéal. Je ne voudrais de personne d'autre pour couvrir mes arrières.

J'ai laissé tomber l'humour et je suis devenu sérieux, jouant cartes sur table.

– Je ne veux pas que ça se passe comme ça, frérot. Pearl compte beaucoup pour moi. Je ferais tout pour cette femme. Je donnerais ma vie pour elle, et tu le sais.

– Je n'en doute pas un instant.

Mon frère savait que je ne mentais pas. Si je disais quelque chose, je le pensais. J'étais franc. En fait, j'étais beaucoup trop franc. Je vexais pas mal de monde à cause des sales vérités qui sortaient de ma bouche.

– Alors tournons la page. Je ne veux pas passer tout mon temps avec Pearl, mais les rares fois où tu n'es pas là, j'aimerais me sentir le bienvenu. Elle est une Barsetti — comme moi.

– Non.

Décidément, mon frère était un sale con.

– Oublie, Crow. C'était il y a longtemps.

– Si je n'étais pas arrivé à temps, elle serait morte.

Ouais, probablement.

– Le contexte était différent.

Il a secoué la tête.

– Je m'en fous, Cane. Pearl peut glisser ça sous le tapis, mais pas moi.

L'incident semblait être un problème plus grave aujourd'hui qu'à l'époque où il avait eu lieu. Maintenant qu'ils étaient mariés, il était plus féroce, plus protecteur.

– Et ça va durer pour le restant de nos jours ?

– Oui.

Il a soutenu mon regard, froid et calculateur.

– T’es un psychopathe, Crow.

L’insulte ne l’a pas du tout offensé.

– Je sais

Mon frère était un emmerdeur né.

– Après toutes les épreuves qu’on a traversées tous les trois, ça doit vraiment se passer comme ça ?

Pearl avait risqué sa vie pour me sauver, geste que je n’oublierai jamais. J’étais plus loyal envers elle qu’envers mon propre frère. Ensemble, nous avons réussi à éliminer Bones et ses sbires, et à venger Vanessa pour ce que ce monstre lui avait fait. Mais rien de tout ça ne comptait pour lui.

– Oui.

Je n’arriverais à rien avec ce mec, alors j’ai changé de sujet.

– Je vois Tristan demain à Marseille. Il a plusieurs contacts qui ont besoin d’aide.

Comme si la conversation précédente n’avait jamais eu lieu, nous sommes passés en mode professionnel.

Crow restait froid, mais il ne semblait plus irrité.

– Quand ?

– En fin d’après-midi. Je prends un vol du matin.

– Tu vas en profiter pour prendre quelques jours ?

– Non. J’y vais seulement pour le rendez-vous.

Depuis que Bones n’était plus dans le paysage, nous avons plus de travail. Maintenir le leadership sur un marché saturé était une tâche difficile. Les gens étaient impatients de prendre de l’avance — à n’importe quel prix.

– Tiens-moi au courant.

– Je le ferai. On vient de recevoir une cargaison des États-Unis. Du matos haut de gamme.

– Je passerai jeter un œil cet après-midi.

Crow était toujours impliqué dans l’entreprise, mais moins qu’avant. Je soupçonnais qu’il se retirerait complètement de l’affaire un jour. J’espérais que ça n’arriverait jamais, car il était un excellent associé. Les gens craignaient notre nom de famille, surtout parce qu’on était deux. Ce ne serait pas pareil sans lui.

– C’est bon à savoir.

Je me suis levé, la conversation paraissant terminée. Nous étions tous les deux des hommes peu loquaces.

– Tu me diras ce que t’en penses.

Il a fait un petit signe de la tête pour seule réponse.

– CROW EST VRAIMENT CASSE-COUILLES, DIT PEARL AU TÉLÉPHONE. IL EN fait des tonnes.

J’adorais l’entendre parler de mon frère comme ça. Elle n’était pas une chiffe molle obéissant à son mari comme certaines femmes que je connaissais. Elle pensait par elle-même — et elle faisait entendre son avis. Il n’était pas facile de remettre mon frère à sa place, mais elle se débrouillait comme un chef.

– Tu l’as dit, sœurlette.

– Je lui en reparlerai dans quelques jours.

– Je sais que t’es capable de faire des miracles. Mais je ne crois pas que t’arriveras à le convaincre sur ce coup-là.

– Fais-moi confiance. Je m’en occupe. Il est seulement surprotecteur. Une fois qu’il aura intégré le fait que Bones est vraiment mort, il changera d’avis. Parfois, moi aussi, j’ai même du mal à croire qu’il est mort. Je fais encore des cauchemars de temps en temps.

Je n’avais jamais vraiment envisagé les choses de son point de vue. En tant qu’homme, je ne pensais qu’à l’argent, à la vengeance et au sexe. Je n’étais pas un être compatissant. Même pour Vanessa, je ne m’étais soucié que de faire payer Bones. Je n’avais jamais pris le temps de penser à ses souffrances ou à ce qu’elle ressentait. Mais maintenant que j’étais proche de Pearl, je me suis imaginé à sa place. Qu’est-ce que ça m’aurait fait d’être privé de tous mes droits ? Que quelqu’un utilise mon corps comme bon lui semblait ?

C’était une pensée troublante.

Mon chauffeur s’est arrêté devant l’aéroport de Rome. Le

soleil se levait à l'horizon, mais les feux de piste étaient encore allumés.

– Je dois attraper mon vol. Je t'appelle plus tard.

– J'espère que ça va bien se passer.

J'ai raccroché et je suis entré dans l'aéroport pour enregistrer mon bagage et passer le contrôle de sécurité. Crow et moi disposions de notre flotte d'avions privés dans cet aéroport et en Toscane, mais je n'avais pas ma licence de pilote, aussi il était plus simple de prendre un avion de ligne. Comme il s'agissait d'un rendez-vous d'affaires sans danger, je ne voyais pas l'intérêt de prendre un jet privé.

Mon sac en bandoulière, j'ai pris un café et me suis assis dans un siège près de la porte. L'embarquement commençait dans dix minutes, j'avais du temps à tuer. J'ai consulté mes emails et répondu aux plus importants. Il y avait en bruit de fond les appels diffusés par les haut-parleurs et les moteurs des avions qui décollaient sur la piste. Je me suis déconnecté pour moins les entendre.

– Reste là.

Une voix rauque est entrée dans mon oreille. Je l'ai remarquée, car elle me rappelait la voix râpeuse de Bones. J'ai gardé mon téléphone devant moi, mais j'ai jeté un coup d'œil rapide. Dans une rangée de chaises noires, quelques allées derrière moi, une femme était assise, vêtue d'une veste beaucoup trop grande pour elle. Elle dissimulait son corps, mais les lignes fines de son cou et de sa mâchoire laissaient deviner les courbes féminines sous le tissu. L'inquiétude transparaissait dans ses yeux couleur café tandis qu'elle regardait l'homme marcher vers les toilettes. Ses cheveux châtain étaient ramassés sur une épaule, emmêlés comme si elle venait de sauter du lit pour attraper son avion. Un léger bleu marquait sa clavicule, à peine visible, sinon par contraste avec sa peau claire.

Je n'ai pas pu m'empêcher de l'observer.

Son expression n'était pas nouvelle pour moi, je l'avais déjà vue avant. Elle semblait inquiète, comme Pearl lorsqu'elle était devenue notre prisonnière. Les yeux de la femme balayaient

l'aéroport comme si elle cherchait quelque chose ou quelqu'un.

J'ai baissé mon téléphone, car mes emails ne m'intéressaient plus. Je ne voyais plus que ses pommettes et ses lèvres charnues. Elle avait quelques taches de rousseur autour du nez, suffisamment pâles pour être masquées par du fond de teint, si toutefois elle en portait. J'étais en général attiré par les femmes soignées, aux cheveux chatoyants, maquillées et en robe moulante.

Cette fille ne correspondait à aucun de ces critères.

Elle a dû sentir mon regard, car ses yeux ont dérivé dans ma direction. Ils se sont posés sur moi, sans se départir de leur expression craintive. Puis elle les a détournés brusquement vers le sol où ils seraient à l'abri de mon regard pénétrant.

Sa timidité m'excitait. J'aimais qu'une femme soit soumise, s'efface devant l'homme fort. Mais je ne me tapais pas souvent de filles soumises. J'avais seulement des rapports brutaux avec des femmes que je rencontrais alors qu'elles étaient en vacances à Rome.

Elle ne correspondait pas à cette définition.

Mais elle m'intéressait quand même.

Elle se trouvait dans un aéroport, sur le point de s'envoler dans une autre partie du monde. Après cet échange, je ne la reverrais probablement jamais. Les gens entraient et sortaient en permanence de notre vie, mais l'idée de ne jamais lui parler me dérangeait.

Je voulais au moins connaître son nom.

J'ai mis mon sac en bandoulière, et je me suis dirigé vers elle. Sans me regarder, elle a pris conscience de mon approche. Ses épaules se sont visiblement raidies, et sa poitrine a cessé de se soulever, signe qu'elle avait arrêté de respirer. Je me suis assis à côté d'elle et j'ai réfléchi à comment l'aborder. D'habitude, je me contentais d'une phrase banale ou d'un compliment, mais ça ne semblait pas convenir pour elle.

– Je m'appelle Cane.

J'ai tendu la main.

Elle l'a regardé puis a rapidement rebaisé la tête comme si

elle n'avait pas cessé de fixer le sol. Elle ne m'a rien dit, m'envoyant balader froidement.

J'avais été rejeté quelques fois dans ma vie — mais jamais comme ça.

– Ravi moi aussi de faire ta connaissance.

Ses yeux se sont dirigés vers les toilettes, où l'homme était entré quelques minutes plus tôt.

C'était un signal pour que je me lève et m'en aille, mais je suis resté collé au siège. Je ne savais pas ce que j'attendais. J'avais tenté ma chance et j'avais raté. J'aurais dû retourner à l'autre bout de la salle et me replonger dans mon téléphone.

Mais je n'ai pas bougé.

– T'as un nom ?

Rien. Maintenant que j'étais près d'elle, j'ai remarqué la petite coupure au coin de son œil. Ça ressemblait à une griffure d'ongle. Soit elle s'était grattée, soit on l'avait giflée.

C'est là que j'ai réalisé qu'elle n'avait pas de valise. Pas de sac à main. Rien. Pas même une paire de lunettes de soleil.

– Tout va bien ?

Sa gorge a bougé quand elle a dégluti, les yeux toujours rivés sur la porte des toilettes.

– Mon ami va bientôt revenir. Je te conseille de partir.

Le type avait au moins cinquante ans, et elle avait l'air d'avoir une vingtaine d'années. Il ressemblait plus à son père qu'à son amant.

– T'es sûre ? Parce que t'es beaucoup trop bien pour lui.

Peut-être qu'un compliment la décoincerait.

Il a allumé la mèche et elle a perdu patience.

– Tu veux bien t'en aller ? Je ne suis pas intéressée. Comment il faut que je le dise pour que tu comprennes ?

– Sans doute en parlant ?

Elle a fini par tourner la tête vers moi, me regardant dans les yeux pour la première fois. La colère la rendait encore plus belle. Peu de femmes pouvaient réussir cet exploit.

– Je suis sûre que t'es un mec bien, mais il va revenir et il ne faut pas qu'il me voie en train de te parler. Alors, s'il te plaît, va-

t'en.

– Pas qu'il te voie en train de me parler ?

Je la draguais, mais je n'avais aucun geste déplacé.

– T'es sûre que tout va bien ?

Rien dans cette situation ne me paraissait normal. On aurait dit qu'elle vivait le pire jour de sa vie, pas qu'elle passait des vacances romaines.

– Parce qu'on dirait que...

– Va-t'en ou je crie.

Quand j'ai vu son air grave, j'ai compris qu'elle ne bluffait pas. J'avais été rejeté suffisamment de fois pour savoir que je n'avais aucune chance. J'étais un beau mec avec un portefeuille bien garni, mais cela ne semblait pas avoir d'effet sur elle.

– Inutile de faire un scandale. Je te trouve jolie, c'est tout.

Je me suis levé et suis parti sans me retourner. Je me suis dirigé vers ma porte d'embarquement au moment où ils appelaient les passagers de la première classe. J'ai tendu mon billet et suis monté dans l'avion.

J'AI PASSÉ LA SOIRÉE EN FRANCE, RENCONTRÉ QUELQUES AMIS QUI VIVAIENT à Marseille. Je ne devais voir Tristan que le lendemain soir, aussi j'avais du temps à tuer. J'ai traîné dans les bars et les boîtes avec ma bande, mais mon esprit ne cessait de dériver vers la fille de l'aéroport.

Elle ne m'avait même pas dit son nom.

Elle n'était même pas jolie. Avec ses vêtements froissés et ses cheveux en bataille, elle n'avait rien d'exceptionnel. Aucun style. Peut-être que je l'avais draguée en pensant qu'elle était une proie facile.

Quelque chose me disait que ce n'était pas la raison.

Elle était simplement une inconnue que j'avais croisée brièvement. Elle m'avait déjà oublié à l'heure qu'il était, ne voyant en moi qu'un pervers pénible qui n'acceptait pas un

refus. Elle m'avait à peine regardé, elle ne savait sans doute même pas à quoi je ressemblais.

Oublie-la.

Je suis rentré dans ma chambre tard ce soir-là — seul. J'avais plusieurs tournées de whisky au fond de l'estomac, et je me suis endormi sur la couette sans même enlever mes chaussures. Le lendemain, j'ai été réveillé par une migraine et un appel de Crow.

– Comment ça s'est passé ?

– Je le vois ce soir. Changement de plan.

J'ai passé une main sur mon visage, chassant les croûtes de sommeil de mes yeux chassieux.

– J'ai été voir la cargaison. Tout a l'air bon.

Je savais qu'il dirait ça.

– Ouais. Je vais voir si Tristan est intéressé.

– Je suis sûr qu'il le sera. Il serait idiot de la laisser passer.

– Ouais.

J'étais encore au lit, à moitié endormi.

– Petite nuit ?

– Je suis sorti avec Ramon et d'autres types.

– J'imagine que tu te réveilles à côté d'une fille que tu ne connais pas, alors.

J'aimerais bien.

– Non, malheureusement.

Crow n'a pas ironisé.

– On s'appelle plus tard. Donne-moi les infos dès que tu les as. Je veux parler chiffres.

Directement à l'essentiel, comme d'habitude.

– Salut.

APRÈS UNE FOUILLE AU CORPS RAPIDE ET DES MESURES DE SÉCURITÉ renforcée, j'ai pu enfin entrer dans la propriété française juste à droite du port. Elle était protégée des regards indésirables par la forme de la péninsule. Tous les hôtels et les bateaux se

trouvaient de l'autre côté, où restaient les touristes et les pêcheurs.

Je n'avais pas pris mon flingue, car on m'aurait demandé de le laisser à l'entrée, mais je gardais toujours un petit couteau dans la couture de ma veste, au cas où. J'entrais dans la fosse aux serpents sans renforts. Cela devrait suffire à inspirer confiance. De plus, j'étais un Barsetti. Contrairement à Bones, nous honorions nos contrats.

J'ai été introduit dans une grande salle à manger où Tristan était assis en bout de table. En veste de costume gris sur une chemise à col blanche, il avait l'air d'un aristocrate. Mais rien ne pouvait changer le fait qu'il était moche comme un pou. Avec son long nez crochu et ses yeux de fouine, il n'avait rien d'une gravure de mode. Il était grand et maigre, dégingandé. J'étais sûr que les seules filles qu'il mettait dans son lit étaient des putes — quoique je ne sois pas tout blanc non plus.

Tristan s'est levé quand je suis entré dans la pièce et m'a serré la main.

– Cane, content de te voir.

Il parlait en anglais pour me faire plaisir, mais son accent français était flagrant. Il faisait des affaires dans le monde entier, mais la France avait toujours été son port d'attache.

– Moi aussi.

J'ai pris un siège à sa droite et regardé le serveur remplir mon verre de whisky.

Tristan s'est assis et a claqué les doigts en direction de l'un de ses domestiques. C'était sans doute l'ordre de servir le dîner, car ils ont apporté du pain, du fromage et un plateau de charcuterie avant de servir les plats principaux, accompagnés d'un vin hors de prix. Je ne buvais pas beaucoup de vin. C'était la spécialité de mon frère.

On a discuté tout de suite affaires. Tristan ne m'a pas donné de détails sur la raison pour laquelle il avait besoin d'armes et, en homme d'affaires intelligent, je ne lui ai pas demandé. La confidentialité était essentielle pour mes clients. C'était une chose que Crow et moi respections — à moins de savoir qu'ils

étaient des ennemis de notre pays ou de nos alliés. La plupart du temps, le besoin de protection reposait sur la mentalité des gangs.

Tristan a claqué des doigts à nouveau, faisant signe à un de ses domestiques d'approcher.

Vêtu d'un costume cravate, l'homme s'est approché de la table, les mains derrière le dos. Il m'a fait penser à Lars, en beaucoup plus jeune.

– Oui, monsieur ?

Crow ne traitait jamais Lars de cette façon, et moi non plus. Il s'occupait de la maison, mais il était aussi un être humain. Mais ce n'était pas à moi de juger, d'autant que j'avais commis des crimes bien pires que d'être impoli avec mes employés. J'avais presque tué ma belle-sœur à une époque.

– Fais venir mon invitée.

Il a claqué les doigts à nouveau.

Le domestique s'est efforcé avec talent de masquer son mépris. J'aurais poignardé Tristan dans le cou avec un couteau à beurre s'il m'avait parlé comme ça.

– Entendu, monsieur.

Il est sorti de la salle à manger pour aller chercher le mystérieux invité.

– Qui se joint à nous pour le dîner ? demandai-je.

– Une jolie fille que je viens de rencontrer.

J'ai bu mon whisky et savouré la brûlure dans mon gosier.

– Une belle femme, hein ? Tu songes à te caser ?

– Ha !

Son rire était sarcastique.

– Non. C'est juste un jouet. On me l'a amenée hier. J'ai eu beaucoup de plaisir à la débourrer.

Il a remué les sourcils avant de boire une gorgée de vin.

J'ai compris l'allusion tout de suite. La signification était dure à avaler, comme si elle avait trop d'acidité et que mon estomac ne pouvait pas la digérer. J'avais travaillé avec des hommes qui possédaient des esclaves. Ce n'était pas rare, surtout dans ma branche. Je n'avais jamais sourcillé, je m'en foutais bien. Mais

maintenant que Pearl faisait partie de ma famille, mon attitude avait changé. Au lieu de répondre, j'ai avalé une nouvelle gorgée de whisky.

L'un de ses sbires a amené la femme. En soutien-gorge noir et string assorti, elle était à peine vêtue. Sa peau était meurtrie aux endroits où elle avait été giflée par une main ou par un fouet. Elle avait des coupures sur tout le corps, comme si on avait fait glisser une lame sur sa peau juste pour la regarder saigner. L'homme l'a poussée sur une chaise et est parti.

J'étais assis en face d'elle, et j'ai immédiatement reconnu son visage.

La fille de l'aéroport.

Elle fixait la table et n'a pas levé la tête. Ses yeux marron étaient presque noirs, car vides de tout signe de vie. Sa peau était pâle et, j'ai imaginé, froide au toucher. Elle avait une entaille au coin de la bouche qui semblait avoir été infligée par le poing d'un homme.

– Salut, chérie.

Tristan s'est penché vers elle et a passé ses doigts autour de son bras.

Elle a reculé comme un serpent, un sifflement s'est échappé de ses lèvres.

Il n'a pas hésité avant de la gifler d'un revers de la main, la frappant si violemment au visage qu'elle a vacillé sur le côté.

J'ai gardé un visage impassible, mais j'ai détesté voir ça.

Il l'a attrapée par le cou et a plaqué sa main sur la table.

– Sois une bonne petite esclave, compris ? Sinon je vais te punir ici même pendant le dîner.

Il a lâché sa main et pris son verre de vin.

Elle s'est redressée, affichant toujours sur son visage le masque stoïque du désespoir.

– Tu dois avoir faim.

Tristan a poussé ses restes devant elle, des reliquats de ce qu'il avait mangé.

– Vu que tu n'as pas mangé depuis deux jours.

Elle a fixé la nourriture, mais n'a pas fait un geste.

- Tu prends ma queue dans la bouche et dans le cul, mais tu ne veux pas toucher à mon dîner ? demanda Tristan d'un ton qui sonnait comme un avertissement.

Sans explication, j'ai compris ce qui s'était passé. Son ravisseur l'avait kidnappée quelque part et vendue à un trafiquant. Elle ne m'a rien dit à l'aéroport, car il l'avait probablement menacée de la tuer.

Quel dommage. J'aurais pu la sauver.

- Je t'ai posé une question, siffla-t-il.

D'une main tremblante, elle a pris la fourchette et l'a plantée dans un morceau de poulet.

Tristan a souri de voir qu'elle se montrait coopérative et s'est tourné vers moi.

- Bon, où en étions-nous ?

J'ai gardé les yeux sur elle, attendant qu'elle lève la tête.

- C'est vrai, dit Tristan. Je ne vous ai pas présentés. Cane, voici mon jouet. Jouet, voici Cane.

Elle a fini par lever les yeux, son expression indiquant clairement qu'elle me reconnaissait. Elle savait exactement qui j'étais, mais elle a rapidement masqué sa réaction.

- Bonsoir...

Sa main tremblait tandis qu'elle tenait la fourchette.

- Salut.

Je n'ai pas mentionné notre rencontre à Tristan. Je n'en voyais pas l'intérêt.

- Elle a quelque chose, dit Tristan. Fragile, mais forte. J'adore l'entendre hurler quand je lui bourre le cul.

Elle a chancelé avant de prendre un autre morceau de nourriture. Elle mâchait lentement, comme si elle se détestait d'obéir à ce barbare impitoyable.

- Sa chatte est serrée, continua Tristan. Je l'ai dépucelée.

Là, ça devait encore plus glauque. Je n'ai pu que faire un petit signe de tête, car je ne savais pas comment réagir. Je devrais me foutre complètement de cette fille. Elle s'était trouvée au mauvais endroit au mauvais moment, et maintenant, elle payait sa bêtise. Elle aurait une vie courte et douloureuse.

– Tu veux une tournée, Cane ?

Il a attrapé la bouteille de whisky et m'a servi un autre verre.

– Pour fêter notre accord, ça ne me gênerait pas de te la prêter pour la nuit.

Quand ma queue a durci, je me suis senti merdeux.

– Non merci. J'ai une copine qui m'attend à l'hôtel.

– Pas comme celle-là. Elle a un cul sublime. Magnifique à voir de derrière.

Maintenant, ma queue tressautait, mais ma bonne conscience récente m'empêchait toujours d'accepter son offre. Il y a quelques années, j'aurais dit oui sans une seconde d'hésitation. Je ne me considérais pas comme un homme bien. J'étais motivé par le sexe et l'argent, et ça ne changerait pas. Mais quelque chose me retenait. J'étais très attiré par cette femme. À la seconde où j'avais posé les yeux sur elle, j'avais eu envie de la baiser. Et là, on m'offrait l'occasion de le faire. Si je n'acceptais pas, je n'aurais plus jamais cette chance.

– Merci pour ton offre appréciable, mais laissons cette fille manger. Elle a l'air affamée.

Au lieu de changer de sujet, Tristan a froncé les sourcils de colère.

– Je t'offre un cadeau, et tu le refuses ?

C'était comme s'il m'avait offert un nouveau jeu de couteaux ou une montre à gousset.

– Je n'ai pas réalisé que c'était un cadeau, seulement une proposition.

– Cane, je sais que t'aimes les femmes. T'as accepté toutes les autres dans le passé.

C'était vrai. Je n'ai pas pris la peine de démentir.

– Pourquoi pas elle ? Elle a un truc qui ne te plaît pas ?

– Pas du tout.

J'ai bu un coup pour me calmer. Je ne voulais pas contrarier l'un de mes plus gros clients en l'insultant.

– Elle est magnifique.

– Alors, c'est quoi ton problème ? Tu ne veux pas partager une fille avec moi ? C'est de ça qu'il s'agit ?

J'ai songé à mentir en disant que j'avais une relation sérieuse dans ma vie, mais personne ne l'aurait cru. Et puis, je ne voulais pas mentir. C'était trop de complications.

– Pas du tout, Tristan.

– Alors, emmène-la. Je suis sûr que ça t'assouplira pour me proposer une meilleure offre.

Ça m'assouplirait sûrement d'une autre façon.

Il a frappé dans ses mains.

– Allez. La chambre d'amis est à deux pas.

Il a fait signe à l'un de ses sbires.

– Prépare la fille pour Cane.

Sa respiration s'est immédiatement accélérée, et elle a laissé tomber la fourchette dans l'assiette.

L'un des hommes de Tristan l'a arrachée de sa chaise, et l'a poussée dans la chambre en l'agrippant par la nuque.

Putain, je bandais comme un âne.

CANE

Menottée à la tête de lit et complètement nue, elle était allongée sur les draps, les jambes serrées contre le corps.

Maintenant que j'étais seul avec elle, à regarder ses petits seins ronds et sa taille fine, rien ne pouvait plus m'arrêter. J'ai ôté mon t-shirt alors que mon cœur se débattait dans ma poitrine. L'excitation me parcourait les veines comme un torrent. Je ne me rappelais pas la dernière fois où j'avais été aussi allumé. Je savais que c'était parce qu'elle était esclave, prisonnière. Ça décuplait mon désir.

Parce que j'étais un grand malade.

Elle me scrutait de ses yeux terrifiés, faisant de son mieux pour cacher son corps avec ses genoux. Mais plus elle ramenait les jambes sur sa poitrine, plus je voyais sa petite chatte rasée.

Putain, je voulais la baiser.

J'ai ôté mon jean, puis mon caleçon, libérant ma queue bien bandée. Mon gland était déjà luisant, prêt à se glisser dans cette petite chatte dont j'avais tant entendu parler. Comme si j'étais dans un hôtel, il y avait un bol rempli de préservatifs sur la table de chevet. Ça m'a rappelé le bol de bonbons quand j'allais chez le médecin, enfant. J'en ai pris un et je me suis gainé la bite. Il était lubrifié, car elle ne serait sans doute pas très mouillée.

Mes genoux ont touché le lit et j'ai rampé vers elle.

Elle a serré ses jambes contre sa poitrine plus fort et tiré sur

les chaînes qui lui retenaient les bras au-dessus de la tête.

J'ai saisi ses genoux et les ai ouverts, ne sentant aucune résistance ; elle savait qu'elle ne pouvait pas s'enfuir. Il n'y avait nulle part où aller. Nulle part où se cacher. Et si elle ne coopérait pas, un des autres hommes lui écarterait les jambes et la baiserait à son tour quand j'en aurais fini avec elle.

Je me suis positionné entre ses jambes et j'ai inspiré en sentant sa peau chaude toucher la mienne. Elle n'était pas froide comme je m'y attendais. Sa peau était douce, malgré les entailles et les ecchymoses. J'ai pressé le visage entre ses seins et je l'ai embrassée partout, savourant sa douceur féminine.

Elle a profondément inspiré sous moi, tentant de ne pas faire de bruit.

Ma queue s'est frottée à ses plis, mes hanches se cambrant dans l'anticipation. J'aurais préféré posséder cette femme dans des circonstances différentes, mais ça ferait l'affaire. J'ai embrassé son ventre, puis monté jusqu'à son cou, sentant son pouls s'accélérer contre mes lèvres.

Les poils de ma nuque se sont dressés.

Là, j'avais vraiment la tête dans les nuages. Je ne pensais qu'au sexe. Je voulais la baiser jusqu'à ce qu'elle hurle. Je voulais remplir le préservatif de tellement de foutre qu'il explose.

Je me suis placé à l'entrée de sa chatte et j'ai enfoncé mon gland en elle en regardant son visage terrifié. Elle a fermé les yeux pour ne pas me voir, comme si ça rendrait l'expérience plus tolérable.

– S'il te plaît, non...

Elle a enfin émis un son, une supplication presque inaudible.

– Ne me fais pas ça... Je n'en peux plus.

Mon corps s'est raidi au son des sanglots dans sa voix. Si elle n'avait rien dit, je me serais sans doute enfoui au plus profond d'elle. Et alors, rien ne m'aurait arrêté. Ma queue aurait pris le dessus et ne se serait arrêtée qu'une fois satisfaite.

Elle a ouvert les yeux quand rien ne s'est passé.

Ma queue était toujours dure et avide. Mais le son de sa voix, son ton intrinsèquement féminin, m'a fait m'arrêter net. Je

voulais qu'elle parle à nouveau, qu'elle dise mon nom. Mais je le voulais dans un contexte différent.

Je devais la baiser. Rien ne m'en empêchait. Elle ne pouvait rien faire, et que je la baise ou non ne changerait rien à sa situation. Quand je partirais, elle serait quand même battue. Au moins, je serais doux avec elle. Peut-être même qu'elle aimerait ça, si elle gardait l'esprit ouvert.

Mais je ne l'ai pas fait.

J'ai descendu le long de son corps en pressant les lèvres contre sa peau. J'ai embrassé ses seins et sucé ses mamelons, les durcissant comme de la pierre avec ma langue. Puis j'ai descendu plus bas, passant son nombril. Quand j'ai atteint son entrejambe, elle s'est tendue.

Ma langue a trouvé son clito et l'a encerclé, savourant l'arôme de sa chatte dès le moment où j'y ai goûté.

Putain.

Elle a inspiré profondément, et un léger frémissement s'est échappé de sa gorge.

Ma bouche a pris d'assaut sa chatte, l'embrassant, la léchant et la mordillant exactement comme je l'aimais. Ce n'était pas aussi bon que du sexe, mais c'était quelque chose malgré tout. Je n'étais pas un grand bouffeur de chatte, mais je voulais la sienne. J'ai ôté la capote et je me suis branlé, comme un adolescent en chaleur.

Ma bouche a dévoré sa chatte, et ses jambes ont cédé, s'ouvrant en grand pour moi. J'ai même entendu quelques halètements. J'ai levé la tête et regardé son corps, voyant son visage rougir au fur et à mesure que je la dévorais. Parfois, elle arquait le dos et se tordait. Je n'étais pas sûr si elle prenait du plaisir ou non.

Mais elle ne m'a pas dit d'arrêter.

J'ai glissé deux doigts dans sa chatte, car j'avais besoin de savoir combien elle était serrée. J'avais besoin de l'imaginer avant de me remettre à me branler jusqu'à en décharger ma semence. Je m'attendais à sentir ses parois se resserrer autour de mes doigts en signe de protestation, pour les chasser de là.

Mais j'ai senti une moiteur.

Ça aurait pu être ma propre salive ; peut-être que je cultivais de faux espoirs. Mais pour me satisfaire, j'ai imaginé qu'elle était excitée par la situation, un étranger lui léchant la chatte et lui donnant du plaisir.

J'ai transféré l'humidité sur ma queue et continué de me branler, plus vigoureusement cette fois. Jusqu'à arriver au bord de l'orgasme. Je ne voulais pas éjaculer dans ma main, mais je voulais me pousser à la limite. Le goût de sa chatte était étalé sur mes lèvres, salé et envoûtant. Je n'avais jamais léché une chatte aussi délicieuse.

Avant de jouir, je me suis redressé et j'ai pointé la queue vers ses nichons. Je me suis donné quelques pompes de plus avant d'exploser sur elle, aspergeant ses ravissants seins de mon foutre. Les filets blancs ont goutté vers son ventre, glissant sous l'effet de la gravité.

J'ai admiré mon œuvre en me remettant de l'orgasme qui m'avait secoué le corps en entier. Je ne l'avais même pas baisée, mais j'en avais l'impression. Je me suis léché les lèvres, la goûtant toujours sur ma langue. J'allais certainement me branler à nouveau en y repensant.

J'ai passé les doigts dans mes cheveux, puis j'ai pris la serviette que les hommes de Tristan m'avaient laissée. Je me suis essuyé, et j'ai lancé la serviette près d'elle pour qu'elle nettoie le foutre qui lui coulait encore jusqu'au nombril.

J'ai renfilé mes vêtements, vidé. Je pourrais m'endormir à ses côtés sur-le-champ. À ma grande surprise, je ne pensais même pas au blé que j'allais faire grâce au contrat avec Tristan. Entièrement satisfait, je ne pensais à rien.

En m'asseyant au bord du lit, j'ai réalisé ma stupidité. Comment pouvait-elle se nettoyer en étant enchaînée à la tête de lit ? J'ai pris la serviette et je me suis montré courtois. C'était le moins que je puisse faire, après l'avoir utilisée comme un jouet et non comme un être humain.

Elle m'a observé attentivement. Ses yeux bruns n'étaient plus aussi méfiants qu'au dîner.

J'ai jeté la serviette par terre quand j'ai eu fini. Maintenant que c'était fait, je ne savais pas quoi lui dire. Devais-je la remercier ? La situation n'était pas différente de toutes les autres fois où j'avais couché avec des esclaves. Je n'avais plus qu'à sortir et retourner à mes affaires comme si de rien n'était.

Alors c'est ce que j'ai fait.

J'ai enfilé mes pompes et me suis dirigé vers la porte.

- Attends.

Sa jolie voix m'a fait m'arrêter net. J'aimais la façon dont elle résonnait dans mes oreilles, j'aimais l'entendre me donner un ordre. Même vaincue, elle était une des filles les plus sexy que je n'avais jamais vue.

C'était une femme qui appartenait à un autre homme, mais je ne la voyais pas ainsi. Je me suis retourné.

Elle a tapoté le bord du lit de son pied, me demandant de revenir.

J'ai considéré sa requête avant d'aller m'asseoir à côté d'elle. Ce n'est pas parce que j'avais déjà joui que je ne la baiserais pas encore. Je pouvais certainement hisser le mât à nouveau.

- Cane, c'est ça ?

J'ai hoché la tête en fixant mes mains.

- Tu veux que je reste pour avoir quelques minutes de liberté de plus ?

Peut-être qu'elle étirait ma présence dans la pièce pour empêcher les autres gars d'entrer. Tant que je serais là, ils ne viendraient pas. Ils ne la frapperaient pas et ils ne la traiteraient pas comme un objet. Je n'étais pas une mauvaise personne, mais j'étais une meilleure option qu'eux.

- Aide-moi.

Je me suis tourné vers elle, sourcils levés. Je ne m'attendais surtout pas à ce qu'elle dise ça.

- T'aider ?

- Oui...

Elle a tiré sur ses chaînes pour s'adosser à la tête de lit. Ses genoux couvraient sa poitrine, dissimulant son buste nu. Ses cuisses lui collaient probablement au ventre à cause de mon

foutre.

- Achète-moi à Tristan.
- Je doute d'avoir les moyens.

L'obsession de Tristan envers son esclave était manifeste. Il serait idiot de ne pas être épris de sa délicatesse. Quand je l'avais vue à l'aéroport, je l'avais abordée sans même réfléchir. Il y avait quelque chose chez elle qui me rendait fou. Je l'aurais sans doute baisée si elle avait été une autre femme. Quelque chose dans ses yeux bruns m'en avait empêché.

- Je sais que tu es riche.
- Et tu le sais comment ?
- Tu ne ferais pas d'affaires avec Tristan si tu n'avais pas d'argent.

Sa voix était plus grave que la moyenne des femmes, mais ça me plaisait. Elle avait quelque chose de profondément sexy et puissant.

- Et tu n'es pas comme les autres.
- Je suis comme tous les autres.

Je commettais des crimes chaque jour. Les choses horribles que je faisais m'avaient réservé une place en enfer il y a longtemps.

- Mais pire.

Elle a secoué la tête comme si elle ne me croyait pas.

- S'il te plaît, fais-moi sortir d'ici.

Ma queue recommençait à durcir dans mon jean. J'aimais l'entendre me supplier. J'aurais aimé l'entendre le faire dans un contexte différent.

- Pourquoi je t'aiderais ?

J'avais des trucs plus importants à faire qu'aider une esclave.

- Parce que tu n'es pas mauvais.
- Je viens de te bouffer la chatte et de gicler sur toi. Tu ne me trouves pas mauvais ?

Son regard s'est assombri comme si elle se remémorait un souvenir lointain, une expérience douloureuse qu'elle avait du mal à oublier.

- Crois-moi, ce n'est pas ce que j'appelle mauvais.

Maintenant, je me demandais ce qu'elle avait subi avant d'arriver ici. Je savais que Tristan avait des tendances violentes. Le sang l'allumait. À en croire les entailles et les ecchymoses sur son corps, il l'avait fait saigner à plus d'une reprise.

– Achète-moi.

– Je te l'ai dit, je n'ai pas les moyens.

Tristan ne la vendrait pas. Elle était un bien précieux. Peut-être que dans six mois, quand son âme serait complètement détruite et que son corps tomberait en ruines, il penserait à la vendre à un prix raisonnable. Mais à ce moment-là, personne ne voudrait plus d'elle.

Et je ne voudrais pas de ses restes non plus.

– Et je ne vais pas t'enlever.

– Non, tu ne peux pas faire ça, a-t-elle murmuré.

Je n'ai pas compris ce qu'elle a voulu dire. Peut-être qu'elle ne me croyait pas capable d'un tel exploit. Je l'étais sans aucun doute, mais je n'avais pas envie de contrarier un client pour une belle femme. J'aimais le sexe, comme tous les mecs, mais il passait après les affaires.

Je n'avais rien d'autre à dire. J'avais obtenu ce que je voulais d'elle, aussi je me suis levé.

– Cane, s'il te plaît.

Elle a murmuré pour que personne n'entende au-delà de la pièce.

– Tu es le seul homme avec un semblant d'humanité que j'aie rencontré. S'il te plaît, ne me laisse pas seule ici. Achète-moi, je t'en prie.

Je me suis rassis, intrigué du fait qu'une esclave voulait être vendue à un nouveau maître.

– Si t'étais mon esclave, tes conditions de vie ne seraient pas vraiment mieux qu'ici. L'herbe n'est pas plus verte ailleurs.

– Tu n'es pas comme les autres.

Elle se trompait royalement.

– Tu ne me connais pas, ma jolie. Et tu ne veux pas me connaître.

Ses coudes pendaient à la hauteur de son visage, ses bras

minces hissés au-dessus de sa tête. Ses cicatrices décolorées étaient pourpres, parfois jaunes. Une longue entaille allait de son coude à son aisselle. Il y avait même une ligne de points de suture sur son avant-bras. Visiblement, elle avait été violemment abusée, mais avait trouvé la force de ne pas perdre la raison. Elle n'avait pas éclaté en larmes et n'avait pas sombré dans la torpeur. Il y avait toujours un feu en elle.

– Tu aurais pu me violer, mais tu ne l'as pas fait. Tu es le premier homme qui a hésité au mot « non ». Tu as vu la peur dans mes yeux et tu as reculé. Je sais reconnaître les hommes bons, car ils sont rares. Peut-être que tu es un criminel, un meurtrier. Peut-être que tu mérites d'être en prison pour tous les crimes que tu as commis. Mais je peux affirmer sans l'ombre d'un doute que la vie avec toi serait bien plus supportable qu'avec ce monstre.

Nier que l'idée de l'avoir comme esclave m'excitait serait mentir. Je l'imaginai vêtue de lingerie fine en permanence, se promenant dans la maison avec la chair de poule sur tout le corps à cause du froid. Elle m'attendrait, me préparerait à dîner, et ferait le ménage pour moi. Quand je voudrais qu'elle me suce, je lui ordonnerais de se mettre à genoux — et elle obéirait. Et le fait qu'elle serait reconnaissante de m'avoir comme maître rendait l'idée d'autant plus alléchante.

Mais ce fantasme ne se réaliserait jamais.

– Je pars maintenant. À plus.

– Cane, s'il te plaît.

Sa voix est devenue aiguë alors que le désespoir s'emparait d'elle.

– Je te donnerai tout ce que tu veux si tu m'aides.

J'ai serré la poignée de porte et me suis tourné vers elle.

– T'as rien à donner, ma jolie. T'es une esclave. Ne l'oublie pas, ta vie sera plus facile.

La rage brûlait dans son regard ; ma remarque l'avait insultée, car j'avais raison. C'était la vérité. Peu importe ce qu'elle faisait avant. Peut-être qu'elle avait été maîtresse d'école. Fleuriste. Peut-être qu'elle faisait du bénévolat et aidait les gens moins

fortunés. Mais ça n'avait aucune importance. Car elle n'était plus qu'une esclave.

Elle n'avait même pas de nom.

CROW

Je me suis garé devant la maison et j'ai laissé mes clés au voiturier. Mon téléphone était toujours allumé, car Cane ne m'avait pas contacté depuis son rendez-vous avec Tristan la veille au soir. Au fond de moi, je craignais que ça se soit mal passé. Cane était un emmerdeur au niveau personnel, mais côté professionnel, il baignait toujours dans son élément.

Je suis entré et j'ai tendu ma veste à Lars.

– Bonsoir, Votre Grâce.

Il a soigneusement plié la veste sur son bras, même s'il allait, au final, la déposer à la teinturerie.

– Souhaitez-vous prendre quelque chose avant le dîner ?

– Non. Mme Barsetti et moi dînerons sur la terrasse ce soir.

C'était une belle journée en Toscane. Le soleil brillait dans un ciel sans nuage, et la chaleur avait imprégné la terre italienne. Une fois que le soleil aurait disparu derrière les collines, la brise bruissierait dans les oliviers et ferait vaciller les flammes des bougies blanches sur la table. Leur lueur illuminerait les traits doux de Bouton, en particulier ses beaux yeux dont j'étais si épris.

– Bien sûr. Des désirs particuliers ?

– Je te fais confiance.

Je suis monté au troisième étage et j'ai consulté mon téléphone, espérant que Cane appelle d'un moment à l'autre.

J'étais devenu complètement parano après tout ce que nous avons vécu. Dès que quelque chose n'était pas normal, j'avais du mal à l'ignorer.

Avant de parler à Bouton, je me suis rendu dans mon bureau et je l'ai appelé.

Cane a répondu à la deuxième sonnerie.

– Salut.

– Tout va bien ?

Je me suis servi un verre de whisky et me suis assis à mon bureau.

– Ouais. Pourquoi ça n'irait pas ?

– Tu ne m'as pas appelé hier soir.

Je n'ai pas masqué ma contrariété ni mes reproches. Ça ne lui ressemblait pas de ne pas me tenir au courant.

– Est-ce que ça veut dire que tu t'inquiétais pour moi ? raillait-il. Pearl prétend que tu as un bon fond. Elle a peut-être raison.

Son ton ironique indiquait qu'il allait parfaitement bien. Il n'y avait aucun problème avec le contrat. Il avait simplement oublié de m'appeler.

– Je ne réserve qu'à elle mon bon côté, alors n'espère pas en profiter.

– Je n'en attendais pas moins de ta part.

– Bon, comment ça s'est passé ?

Cane est immédiatement passé en mode professionnel.

– J'ai donné le prix à Tristan et il m'a dit qu'il avait besoin de vingt-quatre heures pour réfléchir.

Nos clients ne perdaient pas de temps en général. Quand ils voulaient nos services, ils savaient qu'ils devaient payer le prix fort.

– Tu crois qu'il joue avec nous ?

– Non. Tristan a toujours été réglo avec nous. Je pense qu'il se passe autre chose.

– Comme quoi ?

J'ai bu une gorgée de whisky.

– Je ne sais pas. Mais je reste à l'hôtel jusqu'à mon prochain dîner avec lui.

Le feu ne brûlait pas dans la cheminée, car Lars ne l'allumait que lorsque je lui demandais. Maintenant que j'étais marié à Pearl, je venais rarement dans cette pièce. La plupart du temps, je travaillais au lit pendant qu'elle dormait à mes côtés.

– Pourquoi tu ne m'as pas appelé ?

– Je suis rentré très tard hier soir.

J'ai eu le sentiment que quelque chose le tracassait. Je sentais sa consternation au bout du fil.

– Tu ne me dis pas tout.

– J'ai fait la rencontre d'une de ses esclaves. Je n'arrête pas de penser à elle.

Cane ne pouvait pas résister à une belle femme, peu importe les circonstances. Je l'avais vu lever des putes devant moi. Le sexe l'obsédait plus que l'argent. On était très différents pour ça.

– Tu te l'es faite ?

– Je me suis amusé avec elle, mais je ne l'ai pas baisée. C'est la femme de Tristan. Qui sait ce qu'elle peut avoir comme maladie ?

Bien vu.

– Alors pourquoi tu penses encore à elle ?

En général, Cane parlait trop plutôt que pas assez. Mais là, il n'a rien eu à dire.

– Je t'appelle après avoir parlé avec Tristan. Je suis sûr qu'il acceptera les conditions. Il n'a pas essayé de négocier.

– Parce que les Barsetti ne négocient pas.

Cane a raccroché.

J'ai fini mon verre et je suis sorti du bureau pour aller dans la chambre. Mes meubles noirs avaient été remplacés par du mobilier en bois plus clair. Maintenant, il y avait des vases de fleurs partout et de nouveaux tableaux sur les murs. Les lampes de chevet avaient changé et il y avait une photographie encadrée de nous, le jour de notre mariage. Je me fichais de ces changements, et je n'avais pas fait d'histoires.

Ça ne m'intéressait pas.

– Bouton ?

J'ai dénoué ma cravate en entrant. La porte de la salle de bain

était ouverte, et elle n'était nulle part. J'ai scruté la chambre et aperçu un mot manuscrit sur ma table de chevet, à côté de la photo encadrée.

MARI,

Je suis partie faire du shopping en ville. Je serai de retour avant le dîner.

Je t'aime,
Ta femme

SON USAGE TENDRE DE MARI ET FEMME N'A PAS ADOUCI MA COLÈRE. ELLE était partie en vadrouille dans un pays dont elle ne connaissait rien, et n'avait pas eu la courtoisie de me prévenir. Elle l'avait fait exprès parce qu'elle savait que je ne l'aurais jamais laissée partir. Ça m'a rendu encore plus furieux.

J'ai affiché son mouchard sur mon téléphone pour voir où elle était. Au premier coup d'œil, j'ai compris qu'elle était à Florence, la grande ville la plus proche du domaine. J'ai zoomé et l'ai localisée dans une boutique de prêt-à-porter.

Avait-elle vraiment besoin de vêtements ?

Je suis sorti en trombe et j'ai dévalé les escaliers. Je n'ai pas pris la peine de dire au voiturier de m'apporter ma voiture. J'étais trop pressé pour attendre une seule seconde.

On aurait dit que Lars savait exactement où je me trouvais à n'importe quel moment, car il est sorti de la cuisine comme s'il m'attendait.

– Votre Grâce, vous partez ?

– Oui.

Je n'ai pas ralenti l'allure ni ne l'ai regardé.

– Je serai de retour dans une heure.

– Le dîner est toujours d'actualité, alors ?

Je n'aurais sans doute pas d'appétit une fois que j'en aurais fini avec Bouton, mais elle aurait probablement faim.

– Oui.

Je suis monté dans ma voiture et j'ai démarré en trombe, puis j'ai pris la seule route menant à Florence, à trente minutes de chez moi. J'ai arraché ma cravate et l'ai jetée sur le siège passager, conduisant d'une seule main. Je ne l'ai pas appelée parce que je voulais la surprendre pour lui prouver que n'importe qui pouvait l'espionner à tout moment.

Je suis arrivé en ville et j'ai garé ma voiture sur le trottoir. Les Italiens étaient sortis du travail et ils faisaient leur marché dans les rues pavées. Les bâtiments anciens résistaient à l'épreuve du temps en dominant les mortels de toute leur hauteur. Ma vie passerait en un clin d'œil, mais ces bâtiments étaient là depuis des milliers d'années.

J'ai suivi le point rouge et tourné dans une petite rue bordée de cafés, librairies et barbiers. Un homme à la barbe épaisse est passé avec une miche de pain calée sous le bras, et une femme était assise sur un banc avec deux petits garçons qui mangeaient un cornet de glace. Il ne semblait pas y avoir de danger.

Mais ces gens étaient des ignorants.

J'étais un criminel et je marchais dans les rues comme tout le monde. J'étais dissimulé derrière mes vêtements chers et ma belle gueule. Les femmes me regardaient avec intérêt, me jugeant sexuellement intimidant. Mais elles ne savaient pas que j'étais un homme dangereux.

Je suis entré dans la boutique et l'ai repérée tout de suite. Elle examinait une robe blanche sans manches qui s'arrêtait au-dessus des genoux. Elle était serrée à la taille et s'évasait légèrement. Elle l'a approchée d'un chapeau de soleil souple, assorti. J'avais beau être furieux, elle semblait faire partie de cet endroit. Elle avait l'air d'une Italienne, avec ses cheveux bruns et ses lèvres rubis.

J'ai ignoré le durcissement de ma queue et j'ai traversé les portants de vêtements jusqu'à ce que j'arrive derrière elle. Elle ne m'avait pas encore remarqué ; elle regardait l'étiquette en grimaçant. Elle a dû penser que c'était trop cher pour elle et elle a raccroché la robe sur le portant.

Maintenant que j'étais juste à côté d'elle, assez près pour sentir la note fleurie sur sa peau, il m'était difficile d'être en colère. Mon corps s'échauffait à sa proximité, et j'ai senti une douleur sourde dans ma poitrine. Ce n'était pas de la tristesse, mais de l'adoration. La voir remettre cette robe en place me donnait envie de lui acheter toute la boutique.

– Prends-la.

Elle a tressailli au son de ma voix, me reconnaissant sans même me regarder. Elle s'est tournée lentement vers moi, les yeux ornés d'ombre à paupières et de mascara. Elle portait un jean noir et un dos nu violet qui montrait ses épaules arrondies et sa jolie peau bronzée.

– Elle est trop chère.

– Rien n'est trop cher pour toi.

J'ai décroché la robe sans même regarder son prix.

– Prends tout ce que tu veux, Bouton.

Elle savait exactement pourquoi j'étais ici, mais elle n'a pas montré de signe d'irritation. Ma colère s'est envolée quand je l'ai regardée, et la sienne aussi une fois que je l'ai encouragée à prendre ce qu'elle voulait.

– T'es sûr ?

– Oui.

J'avais plus d'argent que je ne pourrais en dépenser dans une vie. La moitié de mes biens lui appartenait. Elle pouvait s'acheter tous les fichus trucs qu'elle voulait. Je voulais qu'elle dépense mon argent — notre argent.

– Je t'attends dehors.

ELLE EST SORTIE AVEC UN SAC REMPLI DE VÊTEMENTS. J'ÉTAIS HEUREUX qu'elle m'ait pris au mot et se soit fait plaisir en achetant tout ce qu'elle voulait. Elle m'a rejoint sur le banc le long du trottoir où j'avais une vue imprenable sur les rues pavées. Les voitures n'étaient pas autorisées dans cette zone, et les gens circulaient à

pied.

J'observais la rue et ne l'ai pas regardée.

Elle a croisé les jambes, savourant notre complicité silencieuse. Elle ne voulait sans doute pas parler, car ça lancerait la conversation qu'elle essayait d'éviter. Elle n'était pas le genre de femme à s'effacer — pas même devant moi.

– Tu ne peux pas me demander de rester enfermée dans cette maison toute la journée.

– Si je le peux.

Ça manquait de tact de ma part, mais j'étais toujours dirigé par ma colère.

– Et je le fais.

– T'aimerais rester enfermé à la maison toute la journée ?
répliqua-t-elle.

– Le domaine est suffisamment grand. Tu as de quoi t'occuper là-bas.

Elle a levé les yeux au ciel d'un air théâtral.

– Je ne me sens pas coupable d'être sortie. Alors laisse tomber.

– C'est dangereux, Bouton. Il suffit de te regarder pour savoir que t'es américaine. T'es une cible facile.

Les touristes étaient des victimes de choix. Les locaux savaient qu'ils ne connaissaient pas la région et ils profitaient de leur ignorance.

– Il est mort.

Je savais exactement de qui elle parlait, et j'ai apprécié qu'elle ne prononce pas son nom.

– J'ai envie de sortir et de vivre. J'ai envie de profiter de la région. Ça fait presque deux ans que je suis ici et je n'ai visité aucun site touristique. Tu te rends compte à quel point c'est absurde ?

– Tu veux faire du tourisme ? Je t'emmènerai.

– Ce n'est pas le problème, Crow.

– Et si tu veux des vêtements ou autre chose en ville, Lars peut aller te le chercher.

– Là encore, ce n'est pas ce que je veux. Si j'ai envie de sortir

et de faire quelque chose, je le ferai.

– Tu ne connais pas les environs. Je ne sais même pas comment tu es venue ici.

– Avec deux jambes et un cerveau. Je suis bien plus futée que tu le penses.

Je connaissais sa force. Elle avait souffert bien plus que moi, et elle gardait encore la tête haute. Je l'admirais plus que quiconque au monde. Mais je ne voulais plus qu'elle souffre. Je voulais qu'elle ait une vie heureuse.

– Bouton, je sais que tu es forte. Ce n'est pas le problème.

J'ai regardé un vieil homme qui marchait avec une canne. Il tenait la main de sa femme, du même âge. Vieux et fanés, ils s'acheminaient ensemble vers la fin de leur vie. C'était ce que je voulais avec Pearl. Vieillir avec elle.

– Je ne veux plus jamais qu'on t'enlève à moi.

J'avais perdu beaucoup d'êtres chers, et c'était une douleur insupportable. Quand j'ai cru que j'avais perdu Pearl, j'étais devenu une épave. J'avais tenté de me convaincre qu'elle n'était rien pour moi, qu'elle était remplaçable. Mais plus je la repoussais, plus je réalisais que je ne pouvais pas vivre sans elle. Maintenant, elle était ma femme, ma moitié. Si je la perdais, ce serait différent de la perte de mes parents ou de Vanessa.

Ce serait un million de fois pire.

Bouton a passé une main sous mon bras et m'a enlacée sur le banc. Sa poitrine appuyait sur mon bras et son visage était posé sur mon épaule. Ses cheveux me chatouillaient le cou, doux comme des pétales de rose.

– Je ne m'en vais nulle part, Crow. Rien ne pourra plus nous séparer maintenant.

Même si je laissais tomber complètement l'affaire d'armement, j'avais encore des ennemis partout dans le monde. Ma tête était toujours mise à prix, et mon compte en banque faisait de moi une cible de choix. Je ne pouvais pas effacer mon passé, et il y aurait toujours du sang versé. Je ne serais jamais en sécurité, aussi je ne pouvais pas baisser la garde. Si on me tuait, il n'y aurait plus personne pour veiller sur Bouton.

J'étais tout pour elle. Que ferait-elle sans moi ?

– Il ne faut jamais dire jamais. Je dois être prudent — nous devons être prudents.

– Je sais, Crow. Mais on doit vivre notre vie, aussi. J'ai été prisonnière pendant ce qui me semble une éternité. Crois-moi, il ne sert à rien de vivre si on ne peut pas être libres. J'ai besoin de me sentir libre.

Elle parlait dans mon épaule, ses lèvres remuant contre le tissu de mon t-shirt.

Je comprenais son point de vue. Vraiment. Mais ma vie était compliquée.

– Je ne serai jamais libre, Bouton. Je suis né au milieu d'une guerre de sang. Le nom des Barsetti est à la fois vénéré et maudit. Je ne me promène jamais sans regarder derrière moi. Toi et moi ne serons jamais réellement libres. C'est une chose avec laquelle on doit vivre tous les deux — parce que tu es une Barsetti.

Elle s'est reculée pour me regarder dans les yeux.

– Je suis fière d'être une Barsetti. Mais j'ai besoin de plus.

– C'est tout ce que je peux t'offrir.

Si je pouvais lui offrir le monde, je le ferais. Mais c'était hors de ma portée.

– S'il y a un endroit que tu veux visiter, je t'y emmènerai. S'il y a une chose que tu désires faire, nous la ferons. Mais on doit planifier avec stratégie chacun de nos mouvements. Sinon, on risque de prendre un mauvais virage. Je sais que c'est difficile à comprendre pour toi, mais c'est la seule vie que je connais. Un seul faux pas — et t'es mort.

Une mèche de cheveux a glissé de son oreille et s'est replacée autour de son visage. Malgré les sévices, elle avait l'air de quelqu'un qui n'a jamais levé le petit doigt. Elle avait l'élégance et la grâce d'une reine, une peau parfaite, saine et lumineuse. Quand elle mettait du rouge à lèvres, ses dents paraissaient encore plus blanches. Ses yeux semblaient plus grands, aguichants quand elle les maquillait ainsi.

– D'accord.

– D'accord pour quoi ?

J'ai fixé ses lèvres, désireux de les presser contre les miennes dans un baiser passionné. Parfois, quand je regardais sa bouche, je la voulais autour de ma queue. Mais là, je désirais seulement l'embrasser. Je voulais faire l'amour à ma femme, prendre le temps de vraiment goûter ses lèvres — petites et grandes.

– Je serai plus prudente.

Elle n'était pas italienne, mais elle était très têtue. Accepter cette concession, même en partie, était déjà énorme pour elle. Aussi, je lui en étais reconnaissant.

– Puis-je t'emmener dîner ?

– Je suis sûre que Lars a quelque chose sur le feu.

– On pourra le manger demain au déjeuner. Il y a un bon restaurant à deux pas que t'aimeras sûrement.

– Ooh... c'est une invitation galante ?

J'ai cessé de résister à la tentation de ses lèvres et je l'ai embrassée.

– Oui. Et je veux te faire l'amour quand on rentrera à la maison.

CANE

Je suis retourné à la forteresse de Tristan et j'ai passé les contrôles de sécurité comme la dernière fois. Ils m'ont palpé et se sont assurés que je ne dissimulais rien sur moi. Ce n'était pas nécessaire étant donné que je faisais des affaires avec Tristan depuis des années.

Je l'ai rejoint dans la salle à manger et j'ai été soulagé de voir que le dîner n'était pas encore servi. Tout ce que je voulais était prendre mon argent, foutre le camp d'ici et rentrer chez moi. À la seconde où je suis entré dans la maison, j'ai pensé à son esclave. Aucun signe d'elle, elle était probablement enchaînée quelque part.

Je ne voulais pas penser à ses petits seins. À sa chatte pulpeuse. Si je laissais mon esprit s'emballer, j'allais avoir la gaule dans une pièce remplie de mecs.

– T'as réfléchi à mon offre, Tristan ?

Je ne plaisantais pas quand il s'agissait d'affaires. Je demandais une somme précise pour une raison précise. Mes produits n'étaient pas négociables. C'était ainsi que je faisais tourner l'affaire et mes clients me montraient leur respect en n'essayant pas de me faire baisser le prix.

– Oui

Il a croisé les jambes et posé les mains sur ses genoux.

– Ton prix est juste. Mais je ne peux t'en donner que la moitié.

– Si tu ne peux m'en donner que la moitié, alors tu n'auras que la moitié de la marchandise.

Le coût moyen de chaque article ne variait pas. Je n'avais pas de problèmes de trésorerie, aussi je n'avais pas besoin de cette affaire. Crow et moi exigeons le prix fort pour des produits de très haute qualité.

– Et si je te donne la moitié maintenant et le solde plus tard ? Tu sais que j'ai les moyens.

– Si t'as les moyens, pourquoi tu n'as pas la totalité de l'argent maintenant ?

Pourquoi faire un tel achat s'il ne pouvait pas le financer ? Ça sentait la faillite.

– J'ai mis beaucoup d'argent dans un projet et j'attends un retour sur cet investissement dans trente et un jours. Pour le moment, je manque de liquidités, mais l'investissement valait le coup. Je vais faire un massacre et je ne le regretterai pas. Mais j'ai vraiment besoin des armes maintenant. Peut-on trouver un accord ?

Tristan était un homme de parole, mais ça ne suffisait pas.

– Si j'accepte ces conditions pour toi, je vais devoir les faire à d'autres. Je ne peux pas laisser ça arriver.

Tristan a opiné comme s'il s'attendait à cette réponse.

– Y a-t-il une chose que je peux te donner en garantie ? Ça serait équitable.

– As-tu la moindre chose d'une telle valeur ?

Il faudrait qu'il ait autant de bijoux qu'une boutique de joaillerie pour payer la différence.

– Ça dépend de ton interprétation de la valeur.

J'ai fait la moue.

– Ça ne sent pas bon.

Tristan a claqué des doigts vers un de ses sbires.

– Amène-la ici.

Mon cœur s'est accéléré quand j'ai compris de qui il parlait. Je n'avais pas cessé de penser à elle depuis que je l'avais quittée. Au lieu de lever une fille hier soir, j'étais rentré à l'hôtel et je m'étais branlé au souvenir de sa petite chatte merveilleuse.

L'homme de Tristan a poussé une fille blonde dans la chaise face à moi. Cheveux blonds, gros seins, et peau parfaite, elle avait l'air d'avoir été enlevée lors d'un concours de beauté. Elle n'avait pas de cicatrices comme l'autre fille, mais elle était aussi terrifiée. Elle tremblait comme une feuille, et ne voulait croiser ni mon regard ni celui de Tristan.

Je l'ai regardé, dans l'attente d'une explication.

– Elle faisait un défilé de mode aux États-Unis quand on l'a enlevée. Je l'ai achetée un million de dollars à la vente aux enchères. Elle est vierge — ça a été vérifié. Pour te remercier de m'accorder trente et un jours pour réunir la deuxième moitié du paiement, je te la donne. Fais ce que tu veux avec elle.

La fille s'est mise à respirer fort, les larmes lui brûlant les yeux. Son corps a été secoué de spasmes violents et elle est devenue hystérique. Ses larmes se sont transformées en lourds sanglots qui ont résonné dans la salle à manger.

– Ferme-la, siffla Tristan. Ou je te casse les côtes.

Elle a étouffé ses pleurs, mais elle tremblait toujours.

Tristan s'est tourné vers moi.

– Affaire conclue ?

Elle était belle, mais je ne la trouvais pas attirante. Elle était terrorisée et faible, rien à voir avec l'autre fille. Elle n'avait aucune dignité malgré sa situation. Elle n'était pas unique en son genre. Des yeux bleus et des cheveux blonds comme tous les autres mannequins de la planète. Elle ne me faisait aucun effet.

– Je ne la veux pas.

Tristan a posé le dos de sa main contre le bras de la fille, et est lentement remonté vers son épaule. Elle a frissonné à son contact comme si ses doigts étaient faits de glace. Quand ils ont atteint son épaule, ils ont glissé jusqu'à ses seins. Il a agrippé sa poitrine à travers le soutien-gorge et l'a pressée fermement.

– Tu ne la veux pas ?

J'aurais probablement voulu d'elle si je n'avais pas eu l'autre en premier.

– Je veux la fille que j'ai eue hier soir.

Je n'ai pas réfléchi avant d'exprimer ma requête.

– Je sais qu'elle a de la valeur pour toi.

Je n'avais pas cessé de penser à elle, et sa supplique tournait en boucle dans ma tête. Elle préférait être avec moi plutôt que d'être la prisonnière de Tristan. Ce serait un vrai plaisir de la baiser pendant trente et un jours. Je ferais en sorte que chaque jour compte.

Tristan s'est reculé dans sa chaise et a plissé les yeux comme s'il était insulté.

– Ma femme ?

J'ai acquiescé.

Il a penché légèrement la tête comme s'il n'arrivait pas à le croire.

– C'est gonflé comme demande.

– Tu me demandes de faire une exception pour toi. C'est gonflé aussi.

S'il voulait que je laisse mon armement de pointe contre la moitié seulement du versement, il avait intérêt à m'offrir quelque chose d'extraordinaire en échange. Je ne voulais pas de cette blonde voluptueuse. Je voulais la jolie brunette dont la chatte avait un goût de crème glacée.

Il a attrapé son verre de vin, les traits tordus par la contrariété. Il l'a bu lentement, pour gagner du temps avant de répondre.

La blonde a recommencé à respirer normalement, soulagée que je préfère une autre fille. Elle ne savait pas qu'elle venait de perdre beaucoup au change.

Il a enfin reposé son verre.

– Non. Elle n'est pas négociable.

– Alors il n'y a pas d'accord.

Je me suis levé.

– Quand t'auras la deuxième partie du paiement, on en discutera.

J'ai fini mon whisky avant de m'éloigner de la table. Je n'étais pas emballé par ces conditions, de toute façon. La seule raison pour laquelle j'avais envisagé d'accepter était l'idée d'avoir cette fille. Sans elle, je n'avais aucun intérêt à conclure l'affaire.

– Attends.

Tristan s'est levé, la main toujours posée sur le pied de son verre à vin.

– Il doit bien y avoir autre chose pour qu'on trouve un accord. Je te donne deux femmes.

Je me suis retourné et j'ai sondé ses yeux de fouine.

– Je ne veux pas deux femmes. Il n'y a qu'une seule femme que je veux.

Son obsession égalait la mienne. Je n'avais été avec elle qu'une seule fois, je ne l'avais même pas baisée, et j'avais déjà besoin d'elle. Je comprenais sa réticence.

– Sauf si t'as autre chose.

Il ne possédait rien qui puisse égaler le prix de la cargaison. Même s'il avait un bateau, on serait encore loin du compte. S'il voulait vraiment conclure l'affaire, il devrait céder.

Il a vidé son verre de vin et l'a lancé contre le mur. Il s'est brisé avec fracas avant que les morceaux s'éparpillent au sol. La blonde a fait un bond en l'air au bruit.

– Très bien, Cane. J'accepte ta demande. Mais à une condition.

– J'écoute.

– Je ne te la donne pas. Je te la prête. Une fois que j'aurai payé la seconde moitié, je la récupère.

Je savais que c'était la meilleure offre de Tristan. Il laisserait tomber l'affaire si je n'acceptais pas. Je n'allais pas la laisser me glisser entre les doigts, aussi je lui ai serré la main.

– Affaire conclue.

ADELINA

– Debout.

Tristan est entré dans ma chambre, où j'étais enchaînée par la cheville au lit de métal. J'étais prisonnière depuis peu, et mon traitement jusque-là avait été tout sauf humain. J'avais toujours une chaîne attachée à un de mes membres ou plus et je restais enfermée dans ma chambre toute la journée tandis que Tristan travaillait. On ne m'apportait pas à manger, et si j'avais envie d'aller aux toilettes, je devais me retenir toute la journée. Si je ne pouvais pas, je devais pisser sur le lit — où je dormais.

Ma vie était un enfer.

J'étais ici depuis moins d'une semaine et j'avais déjà oublié ce que c'était d'être libre. Je ne me rappelais pas la façon dont le soleil réchauffait ma peau le matin. Ni dont la brise caressait mes cheveux. Lizzie et moi venions d'arriver en Grèce quand notre taxi avait été détourné et on nous avait passé des sacs de toile sur la tête. On m'avait sauvagement arraché ma vie la première fois que je voyageais.

Je voulais mourir.

Comment continuer ?

Sortirais-je un jour d'ici ?

J'avais non seulement été violée des dizaines de fois, mais j'avais également été battue comme une chienne désobéissante. On m'avait botté dans les côtes, frappée au visage, et piétinée

comme un tapis. Je n'avais même plus de nom. Je n'étais plus personne.

Je n'étais plus humaine.

Je m'étais toujours imaginé la façon dont je perdrais ma virginité. C'était avec un homme que j'aimais, et c'était merveilleux. Mais ma première fois avait été sauvage. Il s'était enfoncé en moi brutalement, avait brisé mon hymen, puis m'avait baisée alors que je ravalais mes sanglots.

Tristan m'a toisée.

– J'ai dit debout.

– Tu ne vois pas la chaîne autour de ma cheville ?

Lorsque je le narguais, il me frappait au visage. Mais au point où j'en étais, je ne ressentais plus la douleur, alors peu importait.

Il a empoigné ma cheville et m'a tirée jusqu'au bord du lit. Plutôt que me donner un coup de poing, il m'a frappée du revers de la main. Ma peau a immédiatement brûlé, et j'ai su qu'il y aurait une marque pour le restant de la journée.

Je n'ai pas émis un son. Il aimait savoir que je souffrais, aussi je faisais de mon mieux pour le cacher. Il m'avait pris ma liberté ; je lui prenais l'intensité de ses orgasmes.

Quand il a ouvert mon entrave, j'ai caché mon soulagement. Ma peau était rude et bleuie à cause de la constriction continue. Il m'était impossible d'être confortable avec le métal qui me rongeaient toujours la chair. Les seules fois où il l'enlevait étaient pour me baiser.

Et chaque fois, je me sentais malade.

– Pour la dernière fois, debout.

Il m'a giflée en pleine figure, heurtant mon nez et mes yeux.

Malgré la douleur, je n'ai pas gémi. Je me suis levée, faible de n'avoir pas mangé depuis quatre jours. Mon corps était en état de choc, j'étais gravement déshydratée. Une migraine s'était installée dans mon crâne depuis mon arrivée.

– Bonne fille. Écoute.

Il m'a saisie par la gorge, bien que ce ne soit pas nécessaire.

J'ai repoussé ses mains.

– Tu as mon attention. Pas besoin de m’attraper.

Ça ne lui a pas plu.

Cette fois, il m’a frappée en plein visage.

Mon nez s’est mis à saigner, et le sang a coulé dans ma bouche.

Il m’a empoigné le cou à nouveau.

– Je te prête à un ami pendant trente et un jours. Fais une seule connerie, et je bute ta copine Lizzie.

Je n’avais aucun moyen de savoir s’il bluffait ou non. Lizzie aurait pu être vendue à un psychopathe. Pire encore, elle était peut-être morte. Mais si je ne coopérais pas, elle perdrait la vie à coup sûr. Il l’utilisait constamment contre moi, pour m’obliger à lui obéir comme un animal.

– Je sais.

– Essaie de t’enfuir, et je la torturerai d’abord.

Ce n’était pas la première fois qu’il me disait ça.

– Tu me donnes à qui ?

Sans avertissement, il m’a donné un coup de poing dans le ventre. J’ai eu le souffle coupé et je me suis écroulée par terre, trop faible pour rester debout.

– Les esclaves ne posent pas de questions.

Il m’a attrapée par les cheveux et m’a traînée sur le plancher de bois.

J’ai hurlé et tenté de me relever pour éviter la douleur, mais il a été trop rapide. Des mèches de cheveux sont tombées alors qu’il continuait de les tirer comme les rênes d’un cheval.

Il m’a enfin lâchée quand nous sommes arrivés au centre du vestibule. Je ne portais qu’une petite culotte, presque nue à la vue de tous ses hommes. La plupart m’avaient déjà baisée, aussi nous nous connaissions.

– Debout.

Cette fois, je ne l’ai pas défié. Je me suis redressée, faible et tremblotante. Mes cheveux couvraient mon visage, aussi je ne voyais pas devant moi, mais je préférais ça ainsi. Je voulais enfoncer la tête dans le sable et prétendre que rien de tout ça ne se passait.

J'ai imaginé que j'étais de retour à la maison.

– On se voit dans trente et un jours, Cane, dit Tristan.

Cane ?

J'ai dégagé mes cheveux de mon visage et regardé l'homme que j'avais rencontré la veille. Grand et vêtu d'un veston noir, il m'observait de son regard vert foncé qui semblait à la fois bon et terrifiant. Je l'avais déjà vu nu, chaque centimètre de sa masculinité. Il était différent des autres hommes, car il n'était pas moche. Il avait une belle gueule, des yeux puissants, et une perpétuelle barbe d'un jour. Il était le plus grand des hommes présents, environ un mètre quatre-vingt. Il était le seul qui ne m'avait pas traitée comme une merde, aussi je sentais qu'il était différent. Il était le seul qui comprenne le sens du mot « non ». Il prétendait ne pas être un type bien, et c'était sans doute vrai.

Mais j'espérais qu'il ne soit pas aussi mauvais que tous les autres.

Je me suis demandé pourquoi Tristan me prêtait à quelqu'un d'autre alors qu'il venait de m'acquérir quelques jours plus tôt. Il me baisait à toute heure du jour et de la nuit, débarquant dans ma chambre durant ses pauses au travail. Il était obsédé par moi — bien qu'il ait une façon particulière de le montrer.

– Je la veux dans la même condition qu'elle est maintenant. Pas d'os brisés, compris ?

Il m'a poussée vers Cane.

Un des hommes m'a ligoté les poignets avec de la corde, même si je n'avais aucun moyen de m'enfuir. Et même si j'y arrivais, je ne pourrais pas vivre avec sur la conscience le fait d'avoir laissé Lizzie derrière. Je pourrais aller à la police et leur dire tout ce que je savais, mais il serait déjà trop tard. Ces types étaient des génies de la pègre. Ils m'avaient introduite à un monde dont j'ignorais naïvement l'existence.

– Compris.

Cane a ôté son veston, révélant son torse bien découpé dans un t-shirt noir moulant. Il a posé le tissu épais sur mes épaules et m'a enveloppée dans le vêtement, cachant ma nudité aux yeux indiscrets des pervers autour de moi.

C'était la première fois qu'on m'offrait de quoi me couvrir, qu'on me traitait comme un être humain et non comme un animal. Je voulais pleurer devant le geste tellement ça représentait beaucoup pour moi. C'était un simple veston, chose que j'aurais tenue pour acquise dans ma vie passée. Mais maintenant, ce vêtement était comme un gilet de sauvetage dans des eaux glacées.

– Je veux mon fric, Tristan.

Cane a posé les mains sur mes épaules et m'a guidée jusqu'à l'entrée.

– Je sais que t'as les moyens — ne me déçois surtout pas.

Il m'a conduite dehors et j'ai senti la lumière du soleil sur mon visage.

Je me suis arrêtée et j'ai fermé les yeux. Je voulais pleurer tellement la sensation m'avait manqué. Tant que je gardais les yeux fermés, j'étais réellement libre. La brise avait l'arôme frais des champs, avec un fond d'air marin.

Un court instant de joie — mais tellement bon.

Cane m'a saisie par le coude.

– Bouge.

La rudesse de sa voix m'a ramenée à la réalité. Je n'étais pas libre du tout, mais prêtée à un homme qui faisait des affaires avec Tristan. Il avait dit que je devais lui être retournée dans trente et un jours.

Dans trente et un jours, je serais de retour en enfer.

Cane a continué de me toucher, bien que je n'aie pas besoin qu'il me guide. Je voyais la voiture devant nous, et il n'y avait nulle part où m'enfuir — à moins que je me jette de la falaise dans l'océan. Et même si je le faisais, j'abandonnerais ma meilleure amie.

– Ne me touche pas.

Je me suis défaite de son emprise et j'ai gardé une distance d'un mètre entre nous, serrant le veston comme si c'était le bien le plus précieux que je n'avais jamais possédé. Je donnerais tout mon argent juste pour rester cachée ainsi. Je n'avais pas de chaussures, mais le veston était assez long pour couvrir mes

fesses et l'arrière de mes cuisses.

Cane m'a regardée froidement. Ses yeux verts n'étaient pas innocents et sa mâchoire serrée cachait son irritation. Il aurait facilement pu me saisir par la nuque et me jeter par terre, mais il ne l'a pas fait.

Ça lui donnait presque l'air d'un type bien.

Il a atteint la voiture le premier et a ouvert la portière du côté passager. Les fenêtres étaient teintées pour que personne ne me voie à l'intérieur une fois les portières verrouillées. Il se tenait là comme un nuage noir, une ombre bloquant le soleil.

Je ne me suis pas retournée pour jeter un dernier coup d'œil à la maison où j'avais été tenue prisonnière. Je ne voulais plus jamais voir le visage de Tristan, son énorme nez crochu et tous ses autres traits hideux. La sueur perlait sur son front et gouttait sur mon visage lorsqu'il me baisait comme si j'étais une pute dans un bordel. Mon cauchemar avait été court, mais j'étais maintenant gravement troublée. Si jamais je m'enfuyais, j'aurais besoin de thérapie intensive pour retrouver un semblant de vie normale.

Je me suis assise sur le siège passager, savourant le son de la portière se refermant. J'étais enfin hors de la portée de Tristan. Il ne pouvait plus fourrer sa bite dans ma bouche et me forcer à avaler son foutre en pointant son revolver chargé sur ma tempe. Il ne pouvait plus me planter son couteau à beurre dans la chair en me forçant à le regarder manger tout en me laissant mourir de faim. Cane avait beau être un criminel, il était un bien meilleur homme que le psychopathe que je laissais derrière.

Il est entré dans la voiture et a démarré. Le moteur a rugi et vibré puissamment.

Je n'ai pas regardé par la fenêtre. Je voulais seulement qu'il roule le plus vite possible pour me sortir de là. J'ai resserré les bras autour de ma poitrine et tenté de ne pas frissonner. Un flot de larmes brûlait derrière mes yeux, car j'étais soulagée de m'en aller de ce cauchemar. Je redoutais l'endroit où il m'emmenait, mais moins que l'endroit que je quittais. Je refusais de pleurer devant Cane. J'avais vite appris que les hommes aimaient me

voir souffrir. Ils adoraient me voir supplier et demander grâce. Ça les faisait bander.

Alors j'ai contenu toute ma rage dans ma poitrine.

Cane a enfin appuyé sur l'accélérateur et nous sommes partis.

Dieu merci.

Je me suis légèrement tournée vers la portière et ai regardé le paysage défiler, la ravissante Méditerranée que j'avais toujours rêvé de voir. Je la contempiais enfin — en esclave. Ma ceinture n'était pas attachée, car je me contrefoutais de ma sécurité. Si Cane fonçait dans un immeuble et nous tuait tous les deux, je m'en considérerais chanceuse.

Foutrement chanceuse.

NOUS SOMMES ENTRÉS DANS LA CHAMBRE D'HÔTEL OÙ IL RESTAIT. À EN juger par sa valise dans un coin et le t-shirt pendu au dossier d'un fauteuil, il était là depuis quelques jours. La chambre était bien, manifestement luxueuse.

Je savais qu'il était riche. Je le reconnaissais à sa façon de bouger. En devenant prisonnière, j'avais appris à observer le comportement des gens. C'était un mécanisme de survie que j'avais vite développé.

– Lave-toi.

Il a marché jusqu'au bureau et s'est assis. Son portable argenté était posé dessus, aussi il l'a ouvert et a touché le pavé tactile pour allumer l'écran.

– Je m'occupe du vol.

Je m'attendais à ce qu'il veuille me baiser dès qu'il serait seul avec moi dans sa chambre. Mais il m'avait à peine regardée, comme si je n'étais rien à ses yeux. Pourtant, il ne m'aurait pas échangée si je ne lui étais pas utile. Je ne m'étais pas douchée depuis le jour où on m'avait passé un sac de toile sur la tête, me suffoquant presque. Je me sentais sale de plus d'une façon, et l'idée de prendre une douche m'a donné des frissons dans le dos.

– Merci...

Il était sur le point de taper quelque chose sur le clavier quand il s'est tourné vers moi. Son regard était indéchiffrable, ses traits semblaient gravés dans la roche.

J'ai réalisé combien ce que je venais de dire était ridicule. Je m'étais abaissée à un niveau tellement pathétique en lui étant reconnaissante de me laisser me laver. Je n'aurais jamais dû dire ça, et je l'ai regretté instantanément.

Cane a continué de me toiser de son air glacial.

Je ne me suis pas soumise à son regard une seconde de plus, entrant dans la salle de bain. Je me suis postée sous l'eau chaude et j'ai fermé les yeux, lavant enfin toute la saleté qui s'était accumulée sous mes ongles et incrustée dans mes cheveux. Et j'ai lavé la pire crasse de toutes : les traces de Tristan.

Je me suis frotté la peau à l'éponge, faisant disparaître toute évidence que j'avais été touchée contre mon gré. Mais peu importe à quel point je frottais, les ecchymoses et les entailles restaient, faisant maintenant partie de moi. La plupart de mes ecchymoses étaient bleues et pourpres, avec parfois un halo jaune autour. Les entailles avaient cicatrisé, sauf celles qui étaient constamment rouvertes par les mains — ou le couteau de poche — de Tristan.

J'ai séché mes cheveux au séchoir. Dès qu'ils ont été propres, je me suis sentie tellement plus légère. J'ai passé les doigts dans mes mèches et regardé mon visage amaigri dans la glace. Je n'étais pas prisonnière depuis très longtemps, mais j'avais déjà perdu du poids.

Je mourais de faim.

J'étais arrivée au point où j'avais tellement faim que je n'avais plus faim. Mon estomac avait grondé jusqu'à ce que j'aie des crampes. Parfois, elles me faisaient tellement mal que je n'arrivais pas à dormir. Mais ce n'était rien comparé à des coups de poing au visage suivis de la sodomie.

J'ai profité de ma solitude dans la salle de bain le plus longtemps possible avant de devoir affronter mon nouveau maître. Il était peut-être beau avec un côté doux, contraste total

avec Tristan, mais je n'étais pas stupide.

Il était dangereux.

– Viens ici.

Il devait savoir que je faisais exprès de l'éviter, car je prenais mon temps.

– Ne m'oblige pas à me répéter.

Sa voix était plus profonde que celle de Tristan. Même s'il n'avait pas d'arme, il semblait plus puissant que les autres hommes. Après tout, Tristan avait besoin de lui. Cane, non. Il pouvait vendre sa marchandise à un autre acheteur.

J'ai pris une grande inspiration avant d'ouvrir la porte, me disant que Cane allait vouloir me baiser maintenant que j'étais propre. Tout ce que j'avais à faire était de me déconnecter et oublier ce qu'il faisait à mon corps. Si je restais calme et que je pensais à autre chose, comme le son de ma musique préférée ou des vagues de l'océan, je pourrais passer au travers.

Je suis sortie vêtue d'un peignoir que j'avais trouvé, car je n'avais rien d'autre à me mettre. Mes sous-vêtements étaient sales depuis des jours, et son veston était maintenant posé sur le dos de son fauteuil. Je me suis assise au bord du lit, et c'est là que j'ai remarqué le plateau de service en chambre sur le bureau. L'odeur de frites emplissait l'air.

Mon estomac a grondé en réponse.

Cane s'est levé et a tiré le fauteuil.

– Mange, ma jolie.

– Ne m'appelle pas comme ça, m'énervai-je.

Ma faim n'importait pas. Je ne voulais pas qu'il me parle comme s'il me possédait. Je ne voulais pas qu'il soit gentil avec moi comme s'il était une bonne personne.

Cane m'a fusillée du regard.

– Tu préfères que je t'appelle esclave ? Salope ? Ferme-la et mange.

Il a marché jusqu'à la fenêtre et mis ses mains dans ses poches.

– Je t'en prie, en passant.

Je n'ai pas mangé, malgré ma faim tenaillante.

– Tu me laisses me laver et manger, et ça fait de toi une bonne personne ?

Il a secoué la tête en regardant par la fenêtre.

– Je ne suis certainement pas une bonne personne, ma jolie. Tu le verras bien assez vite. Je te suggère de manger. Qui sait quand tu en auras la chance à nouveau ?

J'avais tâté le terrain, et jusque-là, ça s'annonçait mal. Cane ne tarderait pas à montrer son vrai visage. J'ai accepté son offre et je me suis assise au bureau. J'ai humé le cheeseburger et les frites avant de les dévorer. J'ai mangé plus vite que jamais, me gavant et sentant mon estomac se tordre de joie une fois bien rempli de nourriture grasse.

– Putain... c'est tellement bon.

Je ne disais pas ça à Cane. C'était sorti tout seul parce que je me foutais de parler tout haut.

J'ai englouti mon repas jusqu'à la dernière miette. Il n'est plus resté qu'un peu de ketchup au bord de l'assiette et j'ai même eu envie de le lécher. J'ai repoussé mon plateau et essuyé mes mains graisseuses sur une serviette de table. Puis j'ai eu sommeil, une envie folle de récupérer après ma semaine cauchemardesque.

Cane a lancé un sac de plastique sur le bureau.

– Des fringues. Mets-les. On s'en va.

– Tu ne fais jamais de phrases complètes ?

Il parlait comme un homme de Cro-Magnon, exprimant ses pensées en utilisant le moins de mots possible. Ça me frustrait malgré moi. Cet homme venait de me donner un repas complet, mais j'étais d'humeur à mordre la main nourricière.

– Intéressant. Je pensais que tu serais de meilleure humeur une fois repue. J'imagine que je vais te laisser mourir de faim, alors.

Il a pris son portable et l'a fourré dans son sac, qu'il a ensuite passé sur une épaule.

J'ai regardé dans le sac de plastique devant moi et j'y ai trouvé des sous-vêtements, un jean et un t-shirt.

Cane s'est arrêté en plein devant moi, me toisant d'un air

irrité.

– Enfile tes fringues, ou je le fais pour toi. Compris ?

Je n'ai pas osé le provoquer davantage, par peur de ce qu'il pourrait faire. Je ne voulais pas me dénuder devant lui non plus, pas maintenant que j'avais retrouvé certains droits. Aussi je suis allée me changer dans la salle de bain. Je me suis fixée dans la glace, ne croyant pas à quel point j'avais l'air normale. J'ai palpé mon visage, sentant ma peau douce maintenant que j'étais propre. Je ne ressemblais pas à une femme qui avait été battue et torturée. Je ne ressemblais pas à une femme qui avait été violée des dizaines de fois. Je ne ressemblais pas à une esclave.

Je ressemblais à moi.

CANE

– Ne t'enfuis pas.

Le taxi s'est arrêté devant le terminal. Elle était assise à côté de moi sur la banquette arrière, silencieuse comme il se devait.

– Sinon, crois-moi, tu le regretteras.

Je lui défoncerais la gueule si elle me jouait un mauvais tour. Je n'avais pas l'intention d'être arrêté et envoyé en taule pour détention de victime. Non seulement ça bousillera ma vie, mais aussi mes affaires. Une fois qu'on avait fait de la prison, personne ne vous faisait plus confiance, car on pouvait être mis sur écoute par les flics.

– Je ne vais pas m'enfuir.

Contrairement à avant, elle parlait d'une voix lasse. Maintenant que nous étions devant l'aéroport, elle avait changé de ton. Le feu brûlait en elle et son attitude était féroce il y a trente minutes. Là, elle était passive, se comportant exactement comme une esclave.

J'étais surpris qu'elle soit si complaisante, surtout après le traitement qu'elle venait de subir. Je m'attendais à ce qu'elle hurle à pleins poumons jusqu'à ce que quelqu'un vienne la secourir. À vrai dire, je la respectais moins du fait qu'elle n'essayait pas de s'enfuir.

Je ne pourrais jamais respecter quelqu'un qui baissait les bras.

Il y avait des agents de la sécurité et des caméras partout dans

l'aéroport. Il n'y avait pas de meilleur endroit au monde pour s'enfuir. J'étais en infériorité numérique et je n'avais nulle part où me cacher. Si un jour j'avais une femme, je lui dirais de crier au meurtre si quelqu'un l'enlevait.

Nous sommes entrés dans l'aéroport et avons passé les contrôles de sécurité. Nous avons traversé tout le terminal et elle n'a pas émis le moindre son. Elle fixait l'immense baie vitrée et regardait notre avion se préparer pour le décollage. Maintenant qu'elle était propre et habillée, elle était exquise.

J'essayais de ne pas trop la regarder.

J'étais impatient de l'avoir dans mon lit, seul chez moi où je pourrais lui faire tout ce que je voulais. Cette fois, je ne me contenterais pas de lui bouffer la chatte et de gicler sur ses seins. Je voulais lui fourrer ma grosse queue entre les cuisses et la prendre sous toutes les coutures. Je voulais en avoir pour mon argent dans le marché avec Tristan. Je voulais conquérir cette belle femme et la posséder.

Quand nous avons embarqué dans l'avion, elle était toujours aussi passive. C'était en contradiction totale avec sa personnalité. Elle avait ergoté quand je lui avais donné à manger et lui avait permis de prendre une douche, mais quand c'était vraiment important, elle ne se défendait pas. J'avais repéré au moins trois échappatoires possibles qu'elle n'avait même pas semblé calculer.

Qu'est-ce qui clochait chez elle ?

Nous nous sommes installés sur nos sièges et nous sommes retrouvés dans les airs en quelques minutes. Elle était assise en silence et fixait le siège devant elle. Un dessin animé de Disney passait, et elle le regardait sans le son.

Comme j'étais parano, m'attendant toujours au pire, je gardais les yeux et les oreilles grands ouverts. Cette fille semblait inoffensive, mais dès qu'il s'agissait d'une question de survie, personne n'était inoffensif. Quand j'avais rencontré Pearl, elle m'avait poignardé sans hésiter.

Penser à ma belle-sœur m'a fait culpabiliser. J'aimais Pearl et je détestais tout ce qu'elle avait enduré. Ce que j'avais fait était

impardonnable, mais elle m'avait pardonné par amour pour mon frère. C'était la première fois que je voyais un amour si absolu. Ça m'avait redonné espoir en chacun d'entre nous.

Mais maintenant, j'avais ma propre esclave, une femme innocente enlevée à sa vie. Dépouillée de tous ses droits, elle était traitée comme du bétail. Elle était affamée et battue, piétinée comme une chienne.

Et j'étais devenu son ravisseur.

Je savais que c'était mal, mais ça ne m'empêchait pas de le faire. Mon désir de la posséder étouffait ma bonne conscience. Ma seule justification était que je n'étais pas cruel comme Tristan et ses hommes. Je ne la ferais pas mourir de faim ni saigner pour le plaisir.

Ce n'était pas mon style.

Nous sommes arrivés à Florence quelques heures plus tard. Ma voiture m'attendait au parking et une fois dedans, nous sommes allés dans mon appartement en ville. Le soleil s'était couché, et la nuit était sombre. Seuls les lumières de fenêtres et les quelques réverbères éclairaient la route. Mon appartement se trouvait au dernier étage d'un immeuble ancien. Jusqu'à ce que ma nouvelle demeure soit finie, je devrais m'en contenter.

À la seconde où nous sommes arrivés à Florence, ses yeux se sont imprégnés de tout. Son visage était pressé contre la vitre de la voiture et elle regardait les bâtiments défiler. Elle n'avait sans doute jamais été en Italie, à en juger par sa réaction.

Nous sommes entrés dans le hall et avons monté les trois étages à pied. Le brouillard s'était installé dans la ville, de sorte que les coteaux verts au loin étaient inexistantes. J'ai tourné la clé dans la serrure et nous sommes entrés dans mon espace privé, l'endroit que j'appelais chez moi.

Elle a fait quelques pas dans le salon et s'est immobilisée, comme si elle attendait ma permission pour toucher quoi que ce soit.

Quand Pearl était devenue l'esclave de Crow, elle était déterminée à s'évader. Elle se battait bec et ongles, avec une véritable férocité. Mais il ne semblait pas que je devais

m'inquiéter avec cette fille. Elle ne cherchait pas les sorties ni le tiroir à couteaux de cuisine.

Ennuyeux.

– C'est chez moi jusqu'à ce que la maison soit prête.

Elle a croisé les bras sur sa poitrine, semblant avoir froid avec son t-shirt et son jean.

– T'as une autre maison ?

– Je viens de l'acheter. Elle est presque meublée.

Voir mon frère vivre au calme loin de la ville m'avait donné envie d'avoir la même intimité. Je n'avais pas besoin d'un vignoble ni d'oliviers. Mais je voulais regarder par la fenêtre et ne voir aucune âme qui vive sur des kilomètres.

Je voulais être seul.

– Alors je vais loger où ?

– Dans la maison.

Elle était docile pour l'instant, mais elle pouvait changer de ton une fois qu'elle se sentirait à l'aise. Être si près des voisins, notamment du poste de police à un kilomètre, rendait sa captivité risquée.

J'ai avancé dans le couloir en direction d'une des chambres libres. Elle avait un lit double, deux tables de chevet, une commode, et une grande fenêtre qui offrait une belle vue sur la cathédrale de l'autre côté de la rue.

– Tu vas dormir ici.

Les bras toujours sur la poitrine, elle est entrée dans la chambre et l'a inspectée. Elle n'a laissé paraître aucune réaction sur l'aménagement de la pièce. Elle a fléchi les genoux et s'est assise au bord du lit, testant sa fermeté.

Chaque fois que je la voyais près d'un lit, je n'avais plus qu'une seule idée en tête.

– Le docteur va arriver d'une minute à l'autre, aussi ne te mets pas trop à l'aise.

– Le docteur ? laissa-t-elle échapper, la tête penchée sur le côté.

Elle s'est frotté les bras.

– Les ecchymoses disparaîtront d'elles-mêmes. Inutile de

t'inquiéter pour ça.

– Je n'ai pas dit que ça m'inquiétait.

J'ai fermé la porte et suis retourné dans l'entrée. Mon téléphone a sonné dans ma poche, je l'ai pris. Quand j'ai vu le nom de Crow sur l'écran, j'ai su exactement pourquoi il appelait. Il savait que l'affaire était conclue, mais il manquait des millions de dollars sur le compte.

Comment allais-je lui expliquer ?

– Salut, je viens de rentrer. Je t'appelle demain matin.

– T'es rentré ? demanda mon frère, surpris. Pourquoi es-tu rentré alors que le compte en banque est vide ?

– T'inquiète pas. L'argent arrive.

– T'inquiète pas ? siffla-t-il. Cane, qu'est-ce qui se passe, bordel ? Bran vient de me dire qu'il a eu instruction d'expédier la cargaison, mais je ne vois aucun fonds de mon côté. Alors, dis-moi ce qui se passe avant que je te tue.

Le docteur a frappé à la porte.

– Crow, calme-toi, d'accord ? Je m'en occupe, alors ne t'inquiète pas.

– On ne dirait pas. Je...

– Je dois y aller.

Je lui ai raccroché au nez et mis le téléphone sur silencieux.

– Bonjour, Dr Pias. Merci d'être passé.

– Pas de souci. Où est-elle ?

– Suivez-moi.

Je l'ai conduit dans la chambre où je l'avais laissée quelques minutes plus tôt.

– Déshabille-toi. Le Dr Pias va t'examiner.

– M'examiner pour quoi ?

Ce feu qui la rendait respectable s'est rallumé.

– Il va s'assurer que Tristan ne t'a rien refilé. Je veux pouvoir te baiser sans mettre de capote.

Je me suis écarté pour que le Dr Pias puisse poser son sac et se mettre au travail. Je le payais très cher pour faire ce boulot sans divulguer mes secrets. La discrétion valait son pesant d'or.

Elle est devenue blême en m'entendant parler si froidement.

Ses genoux se sont serrés instinctivement, et elle s'est raidie quand le Dr Pias s'est approché d'elle.

– Personne ne me fera déshabiller ou écarter les jambes. Si vous voulez me faire quelque chose, il faudra m'y obliger.

– J'espérais que tu dirais ça.

J'ai bondi sur le lit et l'ai allongée de force sur le matelas. J'ai plaqué ses bras au-dessus de sa tête et appuyé mon poids sur ses cuisses pour limiter la mobilité de ses jambes.

Elle m'a jeté un regard assassin. Elle me haïssait plus en ce moment que lors de nos précédentes rencontres. Elle s'est cabrée, mais son corps n'a pas bougé d'un pouce sous mon poids. Elle a tenté de libérer ses mains, mais ça n'a pas marché non plus.

Je me suis déporté sur son ventre pendant que le Dr Pias enlevait son jean et son string et commençait l'examen.

J'ai fixé son visage et vu sa colère monter. Si elle avait un fusil, elle m'aurait tiré dessus sans hésiter.

Et je la respecterais pour ça.

– Espèce d'enfoiré.

– Je suis un enfoiré parce que je veux m'assurer que tu n'as rien ? Tu devrais me remercier.

– Je devrais te remercier de vouloir t'assurer que je suis clean avant de me violer ?

Le mot « violer » ne m'a pas excité. Pendant un instant, mon désir de la posséder a été assombri par le terme excessif qu'elle avait utilisé. Je ne voyais pas la situation sous cet angle. Elle avait été enlevée et tabassée par un autre. Je ne l'empruntais que pour une courte période de temps. Je n'étais pas le méchant dans l'histoire — pas totalement.

– Tu devrais me remercier que je veuille rester clean. Si je veux m'assurer que tu n'as pas de maladie, à l'évidence, c'est parce que je n'en ai pas non plus.

– Oh, comme c'est gentil.

Elle a aspiré de l'air et m'a craché au visage.

J'ai laissé le crachat couler sur mon cou et je n'ai pas fait un geste pour l'essuyer. J'ai gardé mon corps fermement en place

pour qu'elle ne sabote pas l'examen du médecin.

– T'as envie que je te fasse du mal ? On dirait, en tout cas.

– Tristan veut que je rentre dans l'état où je suis partie. Alors tu ne peux rien me faire.

– Oh, vraiment ?

Maintenant, j'avais envie de la gifler jusqu'à ce qu'elle crie.

– Je connais beaucoup de façons de torturer quelqu'un sans laisser de marques. Et tu vas bientôt les découvrir.

Mes paroles ont ramolli sa résistance et elle a respiré d'un souffle tremblant tandis qu'elle imaginait le pire.

Le Dr Pias a fini et recueilli ce dont il avait besoin.

– Donnez-moi quelques heures, et je vous dirai ce que j'ai trouvé.

– Merci.

Je me suis relevé et l'ai raccompagné à la porte. Je l'ai payé en liquide pour ses services, puis j'ai verrouillé la porte derrière lui.

Quand je suis retourné dans la chambre, elle avait remis sa culotte et son jean, cachant sa nudité. Maintenant que le médecin était parti, elle était redevenue docile. Son tranchant s'était émoussé. Mais elle me regardait toujours avec des yeux pleins de haine.

Je me suis adossé contre l'encadrement de la porte en réfléchissant à ce que j'allais lui faire. Je voulais la baiser, mais ce n'était pas possible avant quelques heures. Ma bouche avait goûté sa petite chatte exquisite, et j'avais hâte qu'elle ait mon goût dans la bouche elle aussi.

– Enlève tout sauf ton string. Tout de suite.

J'imaginai déjà sa salive ruisseler sur son menton et éclabousser le sol. Les larmes lui brûler les yeux et couler sur ses joues. Je voulais lui fourrer ma queue dans la gorge jusqu'à ce qu'elle soit à vif.

Elle est restée sur le lit, sans bouger. Ses bras entouraient sa poitrine comme une barrière protectrice.

– Non.

Elle était stupide si elle pensait qu'elle pouvait dire ce mot sans conséquences fâcheuses pour elle.

Elle l'a répété, plus fermement cette fois.

– Non. Je ne ferai rien.

Je me suis avancé dans la pièce, sentant ma queue durcir dans mon jean. Quand elle me provoquait, ça m'excitait. Mais quand elle se montrait coopérative, ça m'excitait aussi — seulement d'une autre façon. Je ne pouvais pas débander avec elle.

– Fais-le, ou je vais te forcer.

Je me suis arrêté à moins d'un mètre d'elle.

– Tu vas te mettre à genoux et me sucer. Et tu vas aimer ça.

– Va. Te. Faire. Foutre.

Un frisson familial m'a parcouru l'échine.

– Tu es soit très bête, soit très brave.

– Ni l'un ni l'autre. Je sais juste que tu es mieux que ces ordures. Je sais que tu ne m'obligeras pas à faire des choses.

Elle me testait — c'était dangereux pour elle.

– Je sais que tu as un cœur. Sinon, tu m'aurais baisée en entrant dans la chambre.

– Et tu ne penses pas que j'avais peur que tu me files une saloperie ?

– Tu as des capotes.

– C'est quand même risqué.

– Non, tu m'as simplement écouté. J'ai dit non, et tu l'as entendu.

La colère dans ses yeux s'est atténuée. En parlant, elle reprenait confiance en elle. Elle se convainquait que ce qu'elle disait était vrai.

– Alors, je n'ai pas peur de toi.

Elle me piégeait avec ses mots, et maintenant je devais lui prouver qu'elle avait tort. Je devais la gifler comme Tristan. Je devais la cogner si fort que ses pommettes éclatent. Je devais lui faire regretter Tristan parce que j'étais encore pire que lui.

J'ai tendu les mains vers son cou d'un geste rapide et j'ai serré sa gorge, lui coupant la respiration jusqu'à ce qu'elle se débatte pour avaler un peu d'air. Je l'ai regardée froidement, prenant l'apparence de Satan lui-même.

Elle n'a pas agrippé mes poignets, ses mains sont restées sur

ses cuisses. Ses yeux étaient rivés aux miens, contrôlant sa panique. Elle n'a pas cédé à la peur même si je l'empêchais de respirer normalement.

Je la défiais, mais elle me défiait en retour.

J'ai resserré mon emprise, lui coupant totalement l'arrivée d'air cette fois.

Elle n'a pas cherché à m'agripper.

Nous étions face à face, attendant que l'autre cède en premier. Il me suffisait de garder une poigne de fer. J'avais cogné beaucoup de gens. J'avais failli tuer Pearl simplement parce qu'elle se trouvait au mauvais endroit au mauvais moment. Si j'avais rencontré cette femme il y a un an, elle demanderait grâce en ce moment même.

Mais je ne pouvais pas le faire.

Je ne pouvais pas lui faire mal.

J'ai lâché son cou et j'ai reculé, honteux qu'elle ait gagné la confrontation.

Elle s'est tenu la poitrine en toussant, reprenant son souffle.

Trop énervé pour la regarder, je suis sorti en claquant la porte derrière moi. J'ai enclenché le système d'alarme de l'appartement, et j'ai été me coucher en bandant. En dépit de mon érection, je n'ai pas eu envie de me branler.

J'étais trop en colère.

Elle avait été plus intelligente que moi et ça ne me plaisait pas du tout. Pour équilibrer la balance, il suffisait que je lui fasse tellement mal qu'elle ne pourrait plus marcher, mais mon corps ne voudrait pas coopérer en ce sens. Je voulais la démonter, mais pas la faire saigner.

J'étais une putain de mauviette.

Je ne devrais pas me préoccuper de son bien-être. Je devrais me foutre de lui faire mal. Elle avait fait la bêtise initiale de se rendre suffisamment vulnérable pour se faire enlever, alors merde, pourquoi je devrais être gentil avec elle ?

Je me suis mis au lit et j'ai remonté la couverture sur ma poitrine, ma queue toujours dure sous les draps. Je ne pouvais penser qu'à la belle brune au bout du couloir avec une chatte qui

sentait bon. J'aurais pu facilement sortir et lever une autre fille pour résoudre mon problème, mais je ne voulais pas d'une autre. Je la voulais elle. Et je ne connaissais même pas son nom.

PEARL

J'ai su que Crow était énervé à la seconde où il a franchi la porte.

– C'est un vrai connard et je vais lui coller une balle entre les deux yeux.

Il a jeté son veston sur le dossier d'une chaise, mais l'a raté d'un bon mètre, et elle est tombée au sol.

Peu importe qu'il soit riche. Un costume de cette qualité ne devait pas atterrir par terre. J'ai posé mon journal et ramassé le veston. Je l'ai secoué pour le défroisser et l'ai posé sur la chaise où Lars viendrait le ramasser plus tard.

Crow a balancé ses chaussures et arraché sa cravate. Ses mouvements étaient raides et nerveux.

– J'ai déjà voulu le tuer plusieurs fois dans ma vie, ça en fait une de plus. Je vais lui briser le cou et l'embrocher comme un poulet.

J'ai ramassé les vêtements qu'il essayait, comme une bonne épouse.

– De qui tu parles ?

– Ce merdeux. Tu sais très bien qui.

– Lars ? plaisantai-je.

Sa mauvaise humeur s'est un peu adoucie. Il a esquissé un petit sourire en coin, qui a rapidement disparu, sa colère revenant comme si elle ne l'avait jamais quitté.

– Le contrat est signé, mais il nous manque la moitié du règlement. J’ai demandé des explications à Cane hier soir, et cette tête de nœud m’a raccroché au nez. Je l’ai appelé trois fois aujourd’hui, et il n’a pas répondu.

– Hum... ça ne lui ressemble pas.

Crow s’est dirigé vers le balcon et a déboutonné sa chemise.

C’était le moment de la journée que je préférais. Généralement, il enlevait son caleçon, révélant son corps magnifiquement ciselé et, une chose menant à une autre, nous nous retrouvions au lit — puis sous la douche.

Il a jeté sa chemise sur une autre chaise puis il a regardé le vignoble qui s’étendait à flanc de coteau. Il a mis ses mains dans ses poches et est resté debout, à contempler tout ce qu’il possédait.

– Il est au sommet de son art généralement dès qu’il s’agit de conclure une affaire. Je lui fais toute confiance. Mais là... je n’ai aucune idée de ce qui se passe.

– Tu veux que je lui parle ?

J’ai posé les mains sur ses épaules et embrassé les sillons de ses muscles. J’avais beau me soucier des doléances de mon mari, je ne pensais qu’à une chose. Pour ma défense, quand je me plaignais d’un truc, il ne m’écoutait pas non plus. Il était trop pressé de m’enlever ma culotte.

– Non. Je m’en occupe.

Il a jeté un coup d’œil à sa montre.

– Je vais aller à la base et lui parler en face à face. Il me cache quelque chose. Je le sais.

Il s’est retourné et a sorti un t-shirt de son tiroir.

– Oh là, pas si vite.

Je lui ai arraché le t-shirt des mains et j’ai pressé mon corps contre le sien.

– Et si tu passais un moment agréable avec ta femme avant de repartir en courant ?

Ses yeux se sont intensifiés tandis qu’il considérait la proposition.

– J’aimerais bien, Bouton. Mais ça devra attendre.

– Tu m’envoies balader ? dis-je incrédule.

En général, c’était lui qui n’en avait jamais assez. Je devais lui gifler la main quand il essayait de me peloter en présence de Lars.

– T’as passé la journée au travail et tu vas repartir sans satisfaire ta femme ?

Je savais que ça l’énervait.

– Bouton, il s’agit d’une affaire sérieuse. Je me rattraperai en rentrant tout à l’heure.

Il ne s’agissait pas seulement de sexe. Je m’ennuyais de lui toute la journée, et voilà qu’il me laissait encore. Ne pas avoir de travail ni d’occupation commençait à me peser.

– Je peux venir avec toi ?

– Certainement pas.

Il est devenu hostile comme si je venais de lui demander une chose absurde.

– Je ne serai absent que quelques heures. Tu peux te débrouiller.

– Me débrouiller ?

Il est sorti en attrapant sa veste en cuir marron. Il se transformait en dictateur dès qu’il s’agissait de ses affaires, faisant passer tout le reste au second plan.

– Crow, je t’ai déjà accompagné avant.

– Dans des circonstances différentes.

Il a dévalé les escaliers sans ralentir pour ne pas avoir à poursuivre la discussion.

– Tu t’ennuierais de toute façon.

– Si c’est ton affaire, alors c’est la mienne aussi. On est mariés, tu te souviens ?

Je l’ai rattrapé en bas.

– Peu importe. C’est dangereux.

– J’ai déchiré mes points de suture pour sortir un couteau et j’ai tué Bones...

– Ne prononce pas ce putain de nom dans ma maison.

Crow s’est retourné et m’a attrapée par le coude. Ses doigts se sont enfoncés dans ma peau avec agressivité, et il a baissé des

yeux furieux vers moi. Je ne l'avais jamais vu aussi enragé.

– Je te l'ai demandé plusieurs fois, mais tu ne m'écoutes jamais. Alors, écoute-moi bien maintenant.

Je me suis libérée de son emprise.

– Notre maison.

– Fais ce que je dis.

Il a tourné les talons.

– Je m'en sortirai très bien. Ce sont de tes hommes dont on parle, là. Ils ne vont rien me faire.

– Je ne veux pas que d'autres hommes te regardent. Ils voulaient tous te baiser à une époque.

Je n'avais pas oublié la première fois où j'étais allée dans la base. Crow m'avait convaincue de le laisser me droguer pour m'endormir afin qu'il puisse m'emmener chez lui. J'avais accepté parce que je préférais être sa prisonnière que la leur. S'ils en avaient eu l'occasion, ils m'auraient fait subir des horreurs.

– Donne-leur une chance de me voir autrement. Et s'ils n'y arrivent pas, je serai heureuse de leur balancer mon pied dans les couilles.

Crow a continué de marcher en direction de la porte.

– Bouton, reste ici.

– Je ne suis pas un chien, connard.

Il a serré les dents, s'est retourné et m'a regardée.

– Je suis pressé, et tu me fais perdre mon temps. Je ne veux pas que tu viennes, et cette décision est sans appel.

– Tu ne prends pas les décisions à la maison. Nous les prenons ensemble.

Il s'est passé les mains sur le visage ne pouvant plus masquer sa colère.

– Pourquoi tu insistes tellement pour venir ?

– Parce que je suis coincée ici toute la journée, sans rien à faire. Je veux faire quelque chose.

– Eh bien, fais du jogging. Mets-toi au jardinage. Je m'en fous.

– Je veux être productive. Je veux travailler.

– Ma femme ne travaille pas.

Cette conversation était sans issue. J'avais envie de prendre ma tête entre mes mains.

– Je suis sérieuse, Crow.

– Je n'en doute pas. Mais ce n'est pas le bon moment pour avoir cette conversation.

– On pourrait la poursuivre dans la voiture.

Crow a fini par céder.

– Très bien. Reste collée à moi en permanence. Ne t'éloigne pas. Je suis sérieux.

– Je sais.

Nous sommes montés dans la voiture et avons roulé dans la campagne toscane jusqu'à la ville. Crow conduisait vite et dépassait les voitures qui roulaient lentement sur les petites routes. La radio était éteinte, et il agrippait le volant, visiblement énervé.

– J'ai un revolver en rab pour toi. Tu te rappelles comment t'en servir ?

Je n'étais pas stupide.

– Oui.

– Bien.

– Tu vas tout le temps à la base. Ce n'est pas dangereux.

– Il faut toujours être prêt.

D'habitude, il posait une main sur ma cuisse, mais là, il la laissait sur le levier de vitesse.

– J'envisage de chercher un travail à Florence. J'ai fait des recherches en ligne, et trouvé des offres d'emploi pour un poste d'ingénieur.

Je savais exactement comment Crow allait réagir, mais c'était une discussion qu'on devait avoir. À rester toute la journée à la maison, je prenais du poids et je m'ennuyais.

Crow s'est tourné vers moi, lâchant la route des yeux. Sa réaction était la même, mais ses yeux étaient assombris par l'irritation. Il n'avait même pas besoin de parler pour communiquer sa colère.

– Bouton, on vient d'en parler. Je n'aime pas l'idée que tu te rendes à Florence en voiture tous les jours pour travailler.

– Ouais, mais j’ai besoin de faire quelque chose. J’agace même Lars à lui tourner autour.

– Normal, t’es plutôt chiante.

Je savais qu’il ne le pensait pas, aussi je n’ai pas relevé.

– Je fais du rangement, je cours dans les vignes, je nage dans la piscine et je lis tous les jours. Je commence à tourner en rond. J’ai besoin d’autre chose, Crow.

– Sache que tu ne travailleras jamais à la base, c’est hors de question.

– Et dans l’entreprise vinicole ?

Il a reporté ses yeux sur la route.

– Tu n’y connais rien en vin.

Même si c’était vrai, j’ai écarquillé les yeux.

– Dommage que je ne connaisse personne qui pourrait m’apprendre…

Son exaspération est devenue encore plus visible.

– Je veux que tu restes à la maison. C’est dans notre culture. Les hommes travaillent, les femmes restent à la maison.

– C’est des conneries. C’était valable il y a cinquante ans.

– Ça ne change rien à ce que je pense. Je veux qu’on s’occupe de ma femme. Je veux que tu restes assise et engraisse toute la journée.

J’ai ri.

– Crois-moi, tu n’aimerais pas ça.

– Bouton, je comprends où tu veux en venir, mais ça ne marchera pas.

– Il doit bien y avoir quelque chose pour moi au domaine viticole.

– Tu ne ferais que me distraire toute la journée.

– Pas du tout. Et les visites du vignoble ? Laisse-moi m’en occuper.

– À nouveau, tu n’y connais rien en vin.

– Alors, apprends-moi. Ou demande à un de tes employés de m’apprendre. Je suis sûre que ce sera amusant.

– Tu ne parles pas italien, me rappela-t-il.

– Mais beaucoup d’Italiens parlent anglais. Et la plupart des

touristes aussi.

Crow a doublé un autre véhicule en fonçant vers la base.

– Si je te laisse faire ça, t'arrêtes de m'embêter ?

J'ai souri.

– Oui.

– Alors t'es engagée.

J'ai levé le poing au ciel.

– Je suis tellement excitée. Tu assures le covoiturage ?

Le coin de ses lèvres s'est retroussé dans un sourire.

– Bien sûr. Et t'as intérêt à payer ta part d'essence.

– Avec mon boulot, je peux le faire.

– On sait tous les deux que tu ne paieras pas en espèces.

ARRIVÉ À LA BASE, CROW S'EST TRANSFORMÉ EN SOLDAT. QUAND IL m'avait secourue des hommes de Bones, il avait tranché la gorge de tous les survivants en plein milieu de la rue à Rome. Il a adopté la même attitude impitoyable.

– Où est Cane ?

Il a déboulé dans l'usine en passant devant les hommes qui discutaient à l'entrée.

Je l'ai suivi, sentant le regard des hommes sur moi comme Crow l'avait prédit.

– T'as un problème ? lançai-je à l'un d'eux qui ne prenait pas la peine de cacher qu'il me matait.

Il me déshabillait du regard comme si j'étais une fille à vendre.

Il a rapidement détourné la tête quand je l'ai interpellé.

Crow était trop absorbé dans sa conversation pour le remarquer.

– Bran, où est-il ?

– Il n'est pas venu aujourd'hui, répondit Bran dans un mauvais anglais, avec un fort accent italien. Il emménageait dans une nouvelle maison.

– Quoi ? demanda Crow surpris. Tu lui as parlé aujourd’hui ?

– Ce matin.

– L’enfoiré. Qu’est-ce qui se passe avec la marchandise ?

Cane a débloqué les armes, mais il n’y a pas eu de versement.

Bran a haussé les épaules.

– Cane m’a dit d’expédier la marchandise. C’est tout ce que je sais.

– Bon sang.

Crow s’est dirigé vers une table dotée d’un poste fixe. Il a composé le numéro de Cane et pressé le combiné contre son oreille. Il a dû tomber sur la messagerie vocale, car il a violemment reposé le téléphone sur sa base.

– Où est cette nouvelle maison, Bran ?

Bran a de nouveau haussé les épaules.

– Désolé, je n’en ai aucune idée.

Crow a posé les mains sur les hanches, l’air calme en dépit de la rage qui brasillait dans ses yeux. C’était le moyen le plus simple de le déchiffrer : regarder par les fenêtres de son âme. À cet instant précis, il voulait tout détruire sur son passage.

– Je vais le débusquer moi-même, alors.

ADELINA

C'était la première fois que je faisais une nuit complète.

Tristan ne m'a pas réveillée en pleine nuit pour me baiser. Mon estomac n'a pas gargouillé de faim. Je n'ai pas eu peur que Cane débarque dans la chambre pour m'étrangler. J'ai fermé les yeux et je ne les ai pas rouverts. J'avais l'impression d'avoir mieux dormi que jamais.

Quand je me suis réveillée le lendemain matin, les rayons du soleil entraient par la fenêtre de ma chambre. J'ai aperçu la cathédrale dans toute sa gloire, brillant à la lumière du soleil. Les vitraux étaient encore plus impressionnants le jour que la nuit.

Je n'avais jamais pensé visiter l'Italie, mais maintenant que j'y étais, je réalisais que c'était une merveille. Je voyais les champs au loin, les raisins qui pendaient aux vignes. Les passants foulaient les rues pavées, café à la main. Quelque chose dans l'atmosphère me plaisait vraiment. Tout bougeait lentement. Les gens ne semblaient pas pressés comme ils l'étaient aux États-Unis.

Si je n'étais pas prisonnière, je me réjouirais de me réveiller devant un si beau spectacle.

Je voulais rester dans ma chambre toute la journée pour éviter Cane, mais j'avais vraiment envie de faire pipi. Et je crevais la dalle. La nuit dernière, il m'avait prouvé que j'avais bien saisi son caractère. Il n'était pas un monstre comme les autres. Cane

avait beau être rude, il ne dépasserait pas certaines limites. Un cœur battait dans sa poitrine de pierre. Il était petit, à peine perceptible, mais il était là.

J'avais de la chance.

Je ne passerais que trente et un jours avec Cane, mais j'étais reconnaissante d'avoir ce répit. C'était des vacances pour moi. Je ne serais pas sodomisée en pleine nuit, en sanglotant dans les draps. Je pourrais manger quand je voulais. Je pourrais utiliser la salle de bain comme un être humain.

Un rêve devenu réalité.

J'ai entrouvert la porte et jeté un coup d'œil dans le couloir. Comme je n'ai pas entendu de bruit dans l'appartement, je me suis dit qu'il dormait. Je suis allée dans la salle de bain et j'ai fait mes besoins, puis je me suis rafraîchi le visage. Je m'étais lavée la veille, mais c'était un vrai privilège d'asperger ma figure d'eau fraîche.

J'ai traversé le salon, puis je me suis aventurée dans la cuisine. Cane était assis à table avec son ordi et des papiers éparpillés tout autour. Il y avait aussi une seringue étrange à côté de lui.

Je n'étais pas sûre qu'il ait remarqué ma présence. Sinon, je voulais essayer de disparaître à nouveau. Après la nuit dernière, toute interaction entre lui et moi serait gênante. J'étais coincée avec lui pour un mois, je voulais en tirer le meilleur parti — si toutefois c'était possible.

– Mange, dit-il sans lever la tête. Je t'ai préparé quelque chose. Assieds-toi.

J'ai remarqué une assiette à côté de lui. Œufs brouillés, bacon et toasts.

– Le café est sur le comptoir. Je ne vais pas te le servir.

Il a bu une gorgée du sien, puis il a tapé quelque chose sur son clavier.

Je ne me rappelais pas la dernière fois où j'avais bu du café. Ça semblait tellement bon. Je me suis servi une tasse et j'ai ajouté un peu de crème avant de m'asseoir. Dès que mes fesses ont touché la chaise, il m'a planté la seringue dans le bras et a

appuyé. L'aiguille a percé ma chair et implanté quelque chose sous ma peau.

– Putain, tu fous quoi ?!

J'ai vite repoussé son bras et regardé la goutte de sang qui s'est formée à la surface.

– Un mouchard.

Il s'est retourné vers son écran comme si de rien n'était.

– Un mouchard ?

– Ouais. Je connais quelqu'un qui en utilise un. Il ne jure que par ça.

– T'as beaucoup d'amis qui emprisonnent des femmes ?

Il a souri comme si c'était une blague.

– Juste mon frère.

– Dégoûtant.

Mon envie de café avait disparu, mais j'ai bu quand même. Cane m'emmerdait, mais il était tolérable. Je pouvais m'asseoir à table comme une personne à part entière. Il me traitait avec plus de dignité et de respect que les autres hommes que j'avais rencontrés en Europe. Je refusais de lui montrer du respect, car s'il était vraiment quelqu'un de bien, il offrirait de m'aider.

Mais il ne le faisait pas.

– Je suis dégoûtant ? s'exclama-t-il. Et si je lançais ton assiette par terre ? On verra qui est dégoûtant.

Je mangerais à même le sol. Je m'en foutais.

– Fais-le. C'est juste de la bouffe.

Il m'a enfin regardée, intéressé par ce que je disais. Il ne s'était pas rasé ce matin-là, aussi sa barbe était un peu plus épaisse que d'habitude. Il avait une belle gueule, le genre qu'on voit à la télé. Ses dents étaient blanches, bien droites. Ses cheveux brun foncé étaient presque noirs, et coupés courts, presque rasés. Mais je devinais qu'ils étaient assez longs pour que je puisse passer la main dedans et tortiller les doigts dans ses mèches.

J'aurais dû détourner le regard, mais je ne l'ai pas fait. J'ai choisi de sonder ses yeux verts. De tels yeux n'advenaient pas toutes les générations. Il avait vraiment quelque chose de

spécial, d'unique. Je me suis demandé si son frère avait les mêmes traits.

- Pourquoi as-tu besoin d'une esclave si tu peux avoir n'importe quelle fille ?

Je n'avais aucun droit de poser des questions, mais comme j'étais soumise à sa compagnie, j'étais curieuse. Il n'avait certainement pas besoin de moi. Il était beau et riche. Il pouvait draguer une fille dans un bar et elle passerait le week-end chez lui.

- Avoir n'importe quelle fille ? demanda-t-il en reposant les yeux sur son écran. Merci du compliment, mais ce n'est pas vrai.

- J'en doute.

Si elle ne connaissait rien de ses activités criminelles, elle n'avait aucune raison d'avoir de préjugés contre lui. Si je l'avais rencontré dans d'autres circonstances, je serais sans doute sortie avec lui. Peut-être même que je me le serais tapé à la fin de la soirée.

- Mais je ne peux pas t'avoir, n'est-ce pas ?

Il ne parlait pas avec amertume, seulement calme et honnêtement.

- Eh bien...

Ne trouvant rien de mieux à dire, j'ai bu mon café. Quand il était entré dans ma chambre et qu'il avait fourré la tête entre mes jambes, j'avais senti mon sang brûler dans mes veines pour la première fois de ma vie. Sa langue était agréable sur mon clito. Aucun des hommes de Tristan n'avait essayé de me donner du plaisir. Tout ce qu'ils avaient essayé de faire était me briser pour prendre leur pied tandis que je sanglotais.

Nous nous trouvions dans une impasse, aussi il a changé le sujet.

- J'emménage dans ma nouvelle maison cet après-midi. On y sera pendant quelques jours jusqu'à ce que je te rende à Tristan. J'ai trop de trucs à faire en ce moment.

J'allais boire une gorgée de café quand j'ai digéré ses mots.

- Qu'est-ce que tu veux dire, me rendre à Tristan ?

Il est resté silencieux pendant longtemps, en lisant quelque

chose sur son portable. J'ai cru qu'il n'allait rien dire du tout.

– Notre entente n'a pas fonctionné comme je le voulais — comme tu l'as deviné. Ça ne me sert à rien de te garder.

– Mais t'es censé me garder pendant trente et un jours.

– Je sais, dit-il froidement. Mais j'imagine que je n'ai pas autant de couilles que je pensais. La cargaison est en route, mais n'est pas encore arrivée jusqu'à lui. Je peux encore sortir de l'entente, sans préjudice.

Je ne pouvais pas retourner à ce cauchemar, pas aussi vite. Je pouvais enfin manger quand je le voulais et dormir des nuits complètes. Je n'avais pas à vivre dans la terreur constante. Cane n'avait pas à enrôler les doigts autour de ma gorge pour avoir une conversation avec moi.

Je ne pouvais pas retourner là-bas.

Je ne le pouvais pas.

Cane a refermé son portable et organisé ses dossiers.

– Mon chauffeur nous prend dans une heure. Sois prête.

Il a quitté la table et pris ses trucs avec lui.

Je suis restée là avec mon assiette intouchée. J'avais soudain perdu l'appétit, ce qui était inconcevable vu que je crevais de faim depuis si longtemps. La vapeur de mon café montait vers le plafond, je l'ai regardé flotter devant moi. Une douleur s'est logée dans le creux de mon estomac. J'étais prisonnière de Tristan depuis peu de temps, mais l'idée de retourner dans cet endroit cauchemardesque avait déclenché une angoisse terrible en moi.

Je ne voulais pas qu'il me touche.

Je ne voulais pas qu'il me fasse de mal.

Je voulais que personne ne m'approche.

CANE

Elle n'avait pas dit un mot de la journée.

Nous sommes arrivés à ma nouvelle demeure, et j'ai été satisfait de voir que les jardiniers avaient planté des rosiers et des arbustes sur le terrain. La pelouse verte était parfaitement taillée et bordée de hauts murs couverts de lierre.

Superbe.

C'était une maison toscane à deux étages, avec des cadres de fenêtres en bois de séquoia et une porte d'entrée voûtée. Un peu grande pour une seule personne, mais j'avais besoin de vivre à l'écart de la civilisation. De plus, j'avais accumulé une petite fortune au fil des années, et je voulais faire un investissement intelligent.

Et l'endroit était ravissant.

Je suis sorti de la voiture et j'ai marché jusqu'à la maison, remarquant les papillons qui voltigeaient autour du domaine. Il y avait beaucoup d'arbres qui faisaient de l'ombre, protection contre le soleil brûlant de Toscane. La brise hérissait les feuilles, créant une musique naturelle dans mes oreilles.

Je me sentais déjà chez moi.

J'ai déverrouillé la porte et je suis entré. Ma designer d'intérieur avait intégré tout ce que je lui avais demandé, faisant de l'endroit une demeure décorée avec goût. Elle plairait sans aucun doute à n'importe quelle femme. Et mes invités s'y

sentiraient à l'aise.

Mon chauffeur a porté mes sacs à l'intérieur, jusqu'à la chambre principale au deuxième étage. J'avais acheté des vêtements pour mon invitée, bien que ce ne soit pas un investissement utile. Je la rendais dans quelques jours, et Tristan les jetterait sûrement, la laissant en soutien-gorge et en petite culotte.

Elle s'est avancée derrière moi, admirant le large vestibule et le salon avec l'énorme foyer. L'âtre était trois fois plus grand que la moyenne. Les meubles blancs contrastaient avec les murs crème et les coussins de couleurs diverses. Je préférais les tons sombres, mais la décoratrice avait dit que ça ne correspondait pas au style de la maison. Elle connaissait bien son métier, aussi je lui faisais confiance.

– Tu peux prendre une des chambres d'invités. Je m'en fous.

Maintenant qu'elle n'était plus à moi, je l'ai chassée de mon esprit et je me suis concentré sur mon travail. Crow me tarabustait toujours à propos de l'argent, aussi c'était une bonne chose que je la rende bientôt et que j'intercepte la cargaison. Ce n'était peut-être pas une bonne idée, après tout.

Je voulais toujours la baiser, mais j'avais fait la paix avec l'idée. J'avais espéré que j'étais encore l'homme que j'avais été, le monstre qui prenait ce qu'il voulait et se foutait des autres. Mais cette version de moi-même était morte au moment où Pearl avait risqué sa vie pour moi. Mon frère ne me laisserait jamais seul avec sa femme tant qu'il serait en vie, à cause de mon erreur. Je ne pouvais pas retourner en arrière — pas après avoir fait du mal à quelqu'un que j'aimais.

– Cane ?

– Hmm ?

Je me suis avancé dans la pièce, admirant les œuvres que la designer avait sélectionnées. L'une d'elles représentait une femme avec un chapeau à bord large dans un marché de fruits et légumes à Florence. Son visage n'était pas visible, mais elle tendait la main vers une orange. Les détails de sa main étaient fascinants. Elle portait un bracelet en or paré d'un rubis et avait

une structure osseuse qui laissait croire qu'elle était belle, qu'une beauté incroyable se cachait sous son chapeau.

– Ne m'oblige pas à retourner là-bas.

J'ai entendu le désespoir dans sa voix. Par-dessus tout, j'ai senti la peur. Je lui ai jeté un coup d'œil, éprouvant un peu de pitié pour elle.

– Je ne peux rien faire. Je ne peux pas t'aider.

Je n'allais pas la garder et laisser partir ma cargaison à moins d'être justement récompensé pour l'échange. Et jusqu'à présent, je n'étais que son chaperon.

– Et si je t'étais utile ?

Mon cœur a bondi à la question, réalisant ce qu'elle sous-entendait. Je me suis lentement tourné vers elle, voyant ses joues rosir et l'inconfort s'insinuer dans son regard. Comme chaque fois que je la regardais, ma queue s'est gonflée comme un ballon. Elle faisait de moi un homme primitif avec des besoins primitifs. Tout ce que je voulais faire était la baiser et l'entendre crier.

– Prouve-moi à quel point t'es utile. Et on verra.

JE N'AVAIS PAS ENCORE APPELÉ TRISTAN, CAR J'ÉTAIS CURIEUX DE VOIR CE que mon invitée allait m'offrir. Je n'avais pas l'intention de faire du chantage. Si elle ne voulait pas être ici, je n'allais pas la forcer à faire quoi que ce soit. Logiquement, je devrais la renvoyer.

Mais la situation jouait en ma faveur.

Elle devait maintenant décider où elle préférait passer les trente prochains jours. Sous lui ou sous moi.

Ce n'était pas un choix difficile.

Je me suis assis dans le salon et j'ai fixé les flammes qui dansaient dans l'âtre. Les fenêtres étaient toujours ouvertes, et l'obscurité de la nuit s'installait dans la maison. Le fait d'être au milieu de nulle part me calmait, me rassurait. Avant, j'aimais entendre le brouhaha de la ville, surtout lorsque je sortais dans

les bars lever des filles avec qui passer la nuit, mais mon intérêt s'était dissipé.

Je ne savais plus ce que je voulais.

Elle est entrée dans le salon, enveloppée de la tête aux pieds dans une couverture sombre. Elle semblait avoir froid, malgré qu'il ait fait chaud cet après-midi. La clim fonctionnait à fond pendant la journée, mais une fois que le soleil s'était couché et que le brouillard était tombé, la fraîcheur revenait.

Je l'ai observée d'où j'étais assis, et ma queue s'est durcie dans mon jean à la seconde où nous nous sommes retrouvés dans la même pièce. Je n'arrivais pas à expliquer mon attirance pour cette femme ; ses ravissants yeux bleus et ses traits délicats n'avaient rien d'exceptionnel. Mais elle avait un je-ne-sais-quoi qui me réchauffait le corps.

Je savais qu'elle me trouvait attirant aussi. Elle m'avait déjà fait un compliment, et quand j'avais fourré la tête entre ses jambes, je savais qu'elle avait aimé ça. Ses préjugés envers moi ne s'en iraient sans doute jamais, car j'étais un criminel, mais son corps était moins réticent que son esprit.

J'ai bu une autre gorgée de whisky en la fixant, debout dans un coin, visiblement hésitante. Ma queue a continué de durcir et s'épaissir à chaque seconde qui s'écoulait. Mater ses seins me manquait déjà. Ils étaient petits, mais fermes. Je comprenais l'obsession de Tristan mieux que quiconque, car je ressentais les mêmes désirs.

Elle a enfin fait un pas en avant, la couverture traînant derrière elle. Elle s'est approchée du canapé, une silhouette sombre devant le feu brûlant. Elle m'a toisé de la tête aux pieds avant de laisser tomber le tissu par terre.

Elle était à contre-jour devant le feu, mais foutrement provocatrice. Sa silhouette de sablier était à couper le souffle. Elle ne portait qu'un string noir. Ses hanches étaient larges, sa taille fine, et elle avait les jambes les plus sexy que je n'avais jamais vues.

Je n'ai même pas remarqué ses cicatrices.

J'ai maintenu une respiration stable, tentant de cacher mon

désir ardent. J'avais voulu plonger dans sa chatte dès la première fois où j'avais posé les yeux sur elle, à l'aéroport. Mon obsession était peut-être superficielle. Peut-être qu'après l'avoir possédée, je perdrais l'intérêt.

Je n'ai pas bougé, car je voulais voir ce qu'elle allait faire. Le prochain mouvement qu'elle ferait serait de plein gré. Je ne la forçais pas à faire quoi que ce soit, ce qui me soulageait de toute culpabilité. J'ai bu une autre gorgée, les yeux rivés sur ses nichons parfaits.

Elle a saisi mon verre et l'a posé sur la table de salon, prenant le contrôle comme une vraie dominatrice. Elle s'est avancée et m'a enfourché les hanches jusqu'à ce que sa culotte soit en contact avec ma queue bandée dans mon jean.

Incapable de contrôler mes réactions une seconde de plus, j'ai pris une grande inspiration en anticipation. Elle était assise sur moi, légère comme une plume, exhalant un arôme envoûtant. Elle ne portait pas de parfum, mais son odeur naturelle était divine.

Mes mains ont immédiatement touché ses cuisses, et je les ai légèrement pressées. Sa peau était douce, comme je m'y attendais, et chaude au toucher. Je me suis adossé confortablement et j'ai levé la tête vers elle. Une sombre mèche de cheveux couvrait un de ses yeux.

J'ai tendu la main et replacé la mèche derrière son oreille, révélant les ravissants traits qui m'avaient plu dès l'instant où je l'avais remarquée. Même avec ses ecchymoses décolorées, elle était d'une beauté époustouflante. Elle avait des lèvres pulpeuses que je voulais vénérer. Ses pommettes étaient hautes et ses yeux en forme d'amande, lui donnant l'élégance naturelle d'une reine. Mes mains ont glissé jusqu'à ses hanches, et je l'ai ajustée sur moi, voulant la positionner en plein sur ma queue dure comme fer.

J'avais besoin qu'elle sache à quel point je la désirais.

Je voulais lui confier les rênes, la laisser faire exactement ce qu'elle voulait, mais mon besoin de contrôle prenait le dessus. Je me suis redressé et je l'ai serrée contre moi. Ma bouche a trouvé

la sienne et je l'ai embrassée.

Les baisers me laissaient généralement indifférent. Moins il y avait de préliminaires, mieux c'était. Je voulais passer aux choses sérieuses, me faire sucer goulûment par une femme avant de la baiser jusqu'à ce qu'elle hurle. Je n'avais pas besoin de l'embrasser ou de la toucher pour la faire jouir.

Mais elle, je voulais l'embrasser.

J'ai senti ma bouche s'engourdir dès que j'ai touché ses lèvres. Le contact était renversant, tellement chaud que ça semblait froid. De légères décharges électriques m'ont traversé le corps, raidissant ma colonne vertébrale et contractant mes muscles. Le baiser a affecté mon corps entier comme il a affecté ma bouche.

Ma main a glissé le long de sa chute de reins jusqu'à son cul. Mes doigts se sont glissés dans son string et j'ai enroulé la corde autour de mes phalanges. Je voulais avoir une poigne solide sur elle, car je n'avais pas l'intention de relâcher cette femme. Jamais.

Au début, le baiser était doux et lent. Nos bouches bougeaient ensemble, mais je sentais de l'hésitation de son côté. Elle était présente, mais pas de la façon dont je l'étais. L'étreinte à elle seule satisfaisait presque mon désir de la posséder. Mais elle avait du mal à m'enlacer en retour, à me rendre la passion que je lui donnais.

Mon autre main a longé son dos jusqu'à sa joue. Je l'ai prise en coupe tout en intensifiant le baiser, pressant les lèvres plus fort contre les siennes, sentant son souffle emplir mes poumons. Mes doigts ont senti les douces mèches de ses cheveux, les imaginant me caresser la poitrine.

Je l'ai relâchée pendant un instant pour enlever mon t-shirt. Je voulais sentir ses ravissants nichons contre ma peau nue. Je voulais que ses mamelons durs frottent contre mes muscles puissants jusqu'à ce qu'ils soient à vif.

Ça m'était égal qu'elle ne veuille pas m'embrasser. J'étais content de la posséder, de vivre une fantaisie forcée même si c'était faux. Mes mains l'ont explorée, longeant les galbes

épatants de son corps. J'adorais son abdomen ferme, la façon dont sa taille était arrondie vers l'intérieur et s'évasait à nouveau aux hanches. Adelina était frêle, assez petite pour que je la soulève d'un seul bras.

Bien que je veuille continuer d'embrasser sa bouche, j'ai déplacé les lèvres vers son cou. J'ai savouré sa peau avec ma langue, mémorisant son goût. Je l'ai serrée de plus belle et agrippé les cheveux à l'arrière de sa tête avant de les tirer. J'ai embrassé sa poitrine, léchant la petite vallée entre ses seins.

– Putain, t'es bonne.

Mes lèvres ont parcouru son cou jusqu'à son oreille, où je l'ai embrassée chaudement.

– Trop bonne.

Je me suis tourné vers elle et j'ai fixé ses lèvres, réalisant qu'elles étaient entrouvertes. Ses petites dents étaient adorables, et je les ai imaginées se heurter contre les miennes alors que je l'embrasserais trop fort.

Ma queue était tellement dure.

J'ai pressé la bouche contre la sienne à nouveau, bien que je veuille continuer d'explorer les autres parties de son corps. Mais j'adulais sa bouche, j'adulais ses lèvres. Ma langue a plongé et rencontré la sienne.

Elle a pris une grande inspiration, puis nos langues ont dansé ensemble. Elle a glissé les mains sur mon torse jusqu'à mes épaules, où ses doigts se sont plantés, s'enfonçant profondément dans ma chair. Son bassin faisait un léger mouvement de va-et-vient, sa chatte se frottant sur ma queue bandée à travers mon jean. Elle se frictionnait doucement le clito.

Ça m'allumait à mort.

Je l'ai embrassée plus fort, nos langues bougeant ensemble. Nous respirions à l'unisson et la sueur s'accumulait sur nos corps. Je n'avais jamais autant transpiré juste en embrassant une femme. Mais avec elle, je voulais me donner corps et âme. Ma bouche a grogné contre la sienne, car j'étais étourdi.

Ses doigts ont remonté le long de ma nuque jusqu'à mes

cheveux. Elle explorait mon corps tout comme j'explorais le sien, prenant son temps pour apprendre à me connaître de façon intime. J'ai cru entendre des petits gémissements s'échapper de ses lèvres à quelques reprises.

Mais peut-être que je nourrissais de faux espoirs.

J'ai empoigné son cul bien ferme, admirant cette caractéristique de son corps autant que les autres. Mes mains tremblaient alors que je la serrais, ma queue tellement avide de la pénétrer. Je ne voulais pas cesser de l'embrasser, de la toucher ainsi. J'en voulais plus.

J'ai agrippé ses hanches et guidé sa chatte le long de ma queue. Je voulais stimuler son clito et lui donner un avant-goût de ce que mon chibre pouvait lui faire. Tandis qu'une partie de moi désirait lui faire mal comme Tristan le faisait, une autre voulait lui donner du plaisir. Je voulais lui donner un orgasme qu'elle n'oublierait jamais. Je doutais qu'elle ait éprouvé du plaisir durant sa captivité. Je voulais changer sa perspective sur le sexe. Lui montrer que c'était l'expérience la plus incroyable que l'on puisse vivre.

Elle s'est mise à gémir dans ma bouche tandis que son bassin bougeait par lui-même. Ses doigts se sont enroulés autour de mes poignets et j'ai resserré mon emprise sur ses hanches, plus fort qu'elle me serrait. Elle se frottait le long de ma queue, de haut en bas, encore et encore. Ses lèvres tremblotaient contre les miennes alors que ses gémissements se dissolvaient sur ma langue.

Putain, je voulais jouir.

Mais je n'allais pas éjaculer dans mon caleçon comme un adolescent. J'allais le faire dans sa bouche, sa chatte ou son cul — de préférence les trois.

Une fois qu'elle a été au bord de l'orgasme, elle a reculé légèrement. Elle a cessé de bouger le bassin, et ses mains se sont desserrées autour de mes poignets. Sa bouche n'avait plus envie de la mienne. Je sentais qu'elle me glissait entre les doigts. Elle savait que c'était mal. La seule raison pour laquelle elle m'avait enfourché était pour tenter de se libérer du joug de Tristan. Mais

voilà qu'elle y prenait du plaisir — et ça la troublait.

– Ne t'en va pas.

J'ai repris le contrôle de ses hanches et j'ai traîné son bassin le long de ma queue, la forçant à sentir à quel point j'étais bandé. J'ai reculé pour la regarder dans les yeux, la commander avec mon regard. Son visage était sur le point de rougir de plaisir, de briller de mille feux. Ses mamelons allaient se transformer en dards aiguisés.

– Tu veux que je te garde ?

J'ai parlé contre sa bouche, les lèvres pressées sur les siennes.

– Alors, jouis pour moi.

Je saurais si c'était sincère ou pas, car au point où elle en était, elle ne ferait pas semblant.

Je l'ai embrassée de plus belle, mes lèvres bougeant contre les siennes avec une précision déterminée. Je voulais connaître sa bouche par cœur, chaque creux et chaque saillie. Je voulais graver ce baiser dans mon esprit pour pouvoir y rêver plus tard. Ma queue voulait mémoriser ses mensurations, pour les nuits où je me sentirais seul. C'était le début de mon entente avec cette femme — mon esclave.

Elle ne pourrait pas se retenir encore très longtemps. Ses hanches se sont arc-boutées alors que les spasmes secouaient son corps. D'une inspiration à l'autre, elle s'approchait de plus en plus du moment qu'elle tentait de retarder. Son corps ne la trahirait pas maintenant. Je sentais sa moiteur couler de sa culotte et s'infiltrer dans mon jean. Son excitation maculait mes vêtements, confession indéniable. J'aurais dû ne me soucier que de ma propre jouissance, mais l'idée de son plaisir à elle était une nouveauté émoustillante.

Elle a sondé mes yeux, l'effervescence et le dégoût d'elle-même marquant à la fois son regard. Elle a pincé les lèvres en tentant de contenir les émotions puissantes qui éclataient en elle. Mais ses hanches ont remué vivement, et elle s'est frottée contre ma queue plus fort, obtenant la friction qui lui faisait vivre une pléthore d'émotions nouvelles.

Elle a enfin ouvert la bouche, émettant un gémissement

exquis, presque mélodieux. Ses yeux se sont écarquillés et elle a renversé la tête en arrière. Elle tentait tellement fort d'empêcher son corps de la trahir, mais il m'a soudain semblé qu'elle éprouvait cette sensation divine pour la première fois.

Ses gémissements se sont transformés en cris. J'ai eu l'impression de percevoir des mots, mais tout était complètement incohérent.

On aurait dit qu'elle n'avait jamais eu d'orgasme de sa vie — du moins avec un homme.

Maintenant, je voulais vraiment gicler. Il n'y avait rien de plus sexy que de voir une femme jouir sur ma queue.

Ses mains ont relâché mes poignets et elle a repris son souffle une fois l'euphorie passée. Puis elle a fermé les yeux, comme si elle ne pouvait pas supporter la vérité dans mon regard. J'étais un homme qui l'utilisait comme esclave — et elle venait de jouir pour moi.

Il n'y avait pourtant rien de honteux là-dedans.

J'ai déboutonné mon jean, sentant la moiteur de sa chatte sur mes doigts, qui ont tremblé légèrement au contact du tissu trempé. Aucune femme ne pouvait se donner en spectacle de la sorte à moins de vraiment prendre son pied.

J'allais maintenant la baiser — vraiment fort.

Elle a défait ma braguette puis a pris le contrôle de la situation, tirant mon jean et mon caleçon d'un coup sec pour libérer ma queue. Elle a hésité un moment, subjuguée par mes vingt-trois centimètres. Elle avait déjà vu ma queue, mais dans les circonstances, peut-être qu'elle ne l'avait pas vraiment regardée. J'étais sans doute plus gros et plus long que les autres hommes avec qui elle avait couché — et peut-être que ce n'était pas une bonne chose.

Elle a descendu mon jean jusqu'à mes genoux. Au lieu d'ôter son string et de m'enfourcher à nouveau, elle s'est agenouillée devant moi.

Ma queue s'est contractée en anticipation.

Elle a baissé mon pantalon et mon caleçon jusqu'à mes chevilles puis s'est avancée entre mes jambes. Ses nichons

reposaient sur mes cuisses, semblant plus gros et fermes ainsi. Comme une vraie pro, elle a enroulé les doigts fermement autour de la base de ma queue et l'a pressée.

J'ai gardé les mains à mes côtés pour lui donner les rênes et profiter du spectacle. J'avais imaginé ce moment tellement de fois, mais jamais de façon aussi chaude. Je l'ai observée d'un regard sulfureux, voyant les flammes danser dans l'âtre derrière elle.

Elle n'a pas hésité avant de presser la langue contre la base de ma queue et la lécher jusqu'à l'extrémité. Sa langue était chaude et texturée, procurant une sensation incroyable à mon membre bandé. Quand elle est arrivée au sommet, sa langue a tournoyé sur mon gland et a recueilli la goutte qui s'était formée.

Bon Dieu de merde.

Elle a aplati la langue avant d'enfoncer ma queue dans sa gorge. Elle a tenté de la prendre au complet du premier coup, mais elle a immédiatement reculé quand mon gland a heurté le fond de son gosier, provoquant un haut-le-cœur. Elle a pris une grande inspiration puis recommencé, plus prudente cette fois. Sa naïveté me montrait qu'elle n'avait jamais sucé une aussi grosse bite.

Mais elle n'a pas lâché prise.

Elle a bougé la main de haut en bas, en synchro avec sa bouche. Sa salive me dégoulinait sur les couilles et gouttait jusqu'au canapé. Elle a incliné la tête davantage et accéléré la cadence.

Putain, c'était incroyable.

Ne pouvant pas rester immobile une seconde de plus, j'ai planté les doigts dans ses cheveux et je l'ai guidée, exactement comme je l'aimais. Vite, fort, et profond. Mes doigts ont agrippé sa nuque et j'ai bougé les hanches en même temps, les pieds fermement appuyés sur le plancher de bois.

Des larmes se sont accumulées dans ses yeux et ont roulé sur ses joues. Ce n'était pas des sanglots, mais bien le résultat de l'inconfort dans sa gorge. Bien qu'elle avait souvent des haut-le-cœur, elle s'empêchait de tousser avec ma queue dans la bouche.

J'adorais ses larmes. Je savais que ça faisait de moi un connard, mais ça m'était égal.

J'étais un connard.

– T'as pas idée à quel point t'es sexy en ce moment.

J'avais souvent reçu toutes sortes de pipes de femmes talentueuses, mais rien n'égalait celle que je recevais d'Adelina. Elle était la plus renversante de toutes, belle malgré les ecchymoses et les cicatrices. J'ai relâché ma poigne sur ses cheveux à quelques reprises à cause du mouvement, ce qui ne l'a pas empêchée de me sucer avec diligence.

Je me suis demandé si elle aimait ça.

Ma queue s'est épaissie un peu plus, me signalant que j'allais bientôt exploser. Je rêvais de gicler sur son visage et ses seins, mais plus que tout, je voulais lui décharger le matos dans la gorge. Je voulais que mon foutre passe la nuit dans son estomac alors qu'elle dormirait. Je voulais qu'elle me savoure, qu'elle connaisse le goût d'un vrai homme.

– Je vais jouir.

J'ai saisi sa nuque et je l'ai serrée comme pour lui ordonner de bouger plus vite et plus fort. Elle a obéi, me branlant d'une main en même temps qu'elle me suçait de toutes ses forces. Elle respirait fort par le nez et haletait parfois par la bouche. Ses nichons bondissaient avec le va-et-vient lesté de sa tête et ses mamelons étaient durs.

– N'avale pas.

J'ai serré la mâchoire en sentant mon corps se raidir. J'allais gicler — puissamment.

– Tu vas me montrer.

J'ai arc-bouté le bassin et heurté le fond de sa gorge, lui défonçant la bouche comme si elle était un jouet. Cette femme m'appartenait, et j'aimais le lui rappeler.

Je voulais fermer les yeux et profiter de la sensation, mais je ne voulais pas non plus rater l'imminente scène glorieuse. Je voulais la voir s'acharner à m'engloutir sur tout mon long, sentir ma semence chaude s'amasser dans sa gorge. Un petit geignement s'est échappé de ma bouche, suivi d'un grognement

plus puissant.

Puis j'ai joui.

J'ai plongé au fond d'elle, l'étouffant alors que j'emplissais sa bouche de tout le foutre que je possédais. Je savais que je déchargeais des litres de sperme en elle, et je savais qu'elle n'en avait jamais reçu autant. Sans doute que je n'en avais jamais produit autant.

Mon orgasme a semblé s'éterniser à l'infini, à la fois lent et puissant. Elle n'a pas reculé, même si elle devait manquer d'air. Comme une esclave obéissante, elle priorisait mon confort avant le sien.

J'ai enfin fini de gicler après près d'une minute, lui donnant les derniers petits jets jusqu'à ce que je sois à sec. Ma queue s'est lentement ramollie, satisfaite.

– Montre-moi.

Les yeux mouillés, elle a ouvert la bouche et tiré la langue. Des amas de sperme étaient sur la surface, blanc et épais. J'étais fier de ma décharge — et de la femme qui l'avait reçue.

Mes doigts ont trouvé son menton et j'ai doucement relevé sa tête pour lui faire signe de fermer la bouche.

– Avale.

Elle a obtempéré et sa gorge a bougé lorsqu'elle a dégluti, descendant tout d'un coup.

Mon pouce a caressé sa lèvre inférieure et mes paupières se sont alourdies de satisfaction. Le feu faisait rage dans l'âtre derrière, comme le sang dans mes veines. C'était un des meilleurs orgasmes que je n'avais jamais eu et je savais que c'était grâce à elle.

Mais au lieu de me contenter de ce qu'elle m'avait donné, j'en voulais plus. Je la voulais.

Au complet.

Jusqu'à la dernière goutte.

CANE

Je ne pourrais pas éviter mon frère pour toujours. Il allait me traquer et exiger une explication au sujet de l'accord avec Tristan. Il ne serait pas heureux que j'aie enfreint les règles alors que nous opérons en suivant une politique très stricte.

Et il serait furieux quand il découvrirait que j'avais accepté une femme comme monnaie d'échange.

Sans parler de Pearl... Elle serait encore plus contrariée.

J'aurais aimé qu'il y ait un moyen de garder le secret sur mon hôte, mais je ne voyais pas comment c'était possible. Et quand Crow me demanderait une réponse claire, je ne pourrais pas esquiver ni mentir. Mon frère et moi étions toujours honnêtes l'un envers l'autre — trop honnêtes, parfois.

Je me suis réveillé tôt ce matin-là et j'ai soulevé des poids dans la salle de sport en bas. Maintenant que j'avais mis ma queue dans sa bouche, j'étais impatient d'explorer le reste de son corps. Sa chatte serait encore meilleure. Je ne pouvais pas imaginer à quel point son cul serait serré autour de ma bite.

Elle est restée dans sa chambre et je suis resté dans la mienne. Elle n'a pas essayé de dormir avec moi, chose qu'aucun de nous deux ne souhaitait. Les câlins n'étaient pas mon truc. Les seules fois où je dormais avec une femme, c'était quand il y en avait deux.

Parce que je voulais les rebaiser ensemble le matin.

Mais elle allait rester là quelque temps, aussi ce n'était pas nécessaire. Et puis, je ne pouvais pas espérer qu'elle affiche un air bravache vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Elle avait besoin d'une pause, comme tout le monde.

Mon téléphone a sonné et le nom de Tristan s'est affiché à l'écran. Je suis entré dans mon bureau pour prendre l'appel, conscient qu'il y avait désormais quelqu'un qui pouvait écouter mes conversations — pour le meilleur ou pour le pire.

– Bonjour, Tristan.

J'ai mis les pieds sur le bureau et croisé les jambes. Mon t-shirt était trempé de sueur et me collait à la peau.

– Cane, ça fait trop longtemps, dit-il d'un rire sarcastique. Comment se débrouille ma petite esclave avec toi ?

Je n'aimais pas discuter de ma vie privée. C'était déplacé. Crow ne savait pas la moitié des choses que je faisais.

– Je pense que tu l'as payée trop cher.

Il a ri à nouveau, d'un vrai rire cette fois.

– Tu ne sais pas comme elle me manque. Les putes... elles sont toutes pareilles. Insensibilisées à tout. Elles ne tressaillent même pas quand on leur claque les fesses.

J'ai regardé le jardin par la fenêtre. Les roses étaient en fleurs. Elles bougeaient doucement dans la brise, et un pétale s'est détaché et a voleté jusqu'au sol.

– Ses larmes me manquent. Ses cris me manquent. Tu as de la chance, Cane. Réfléchis à ça... en fait, ce n'était pas un accord équitable.

J'ai pensé qu'il était un psychopathe pour être obsédé par ses larmes, puis je me suis rappelé comme ma queue était dure quand les larmes avaient roulé sur ses joues pendant qu'elle me suçait ; nous n'étions pas si différents.

Nous étions tous les deux des monstres.

– Je lui ai mis un mouchard. J'espère que ça ne t'embête pas. Je dois bouger dans le pays, et je ne voulais pas qu'elle se barre.

– Cette chienne ne s'enfuira pas, dit-il avec certitude. Pas tant qu'elle refusera d'avoir du sang sur les mains.

Cette fille n'était rien pour moi. Je n'avais même pas pris la

peine de lui demander son prénom. Mais quand il l'a traitée de chienne, je n'ai pas aimé. Elle était juste une fille qui s'était trouvée au mauvais endroit au mauvais moment. Elle dépérissait un peu plus chaque jour. Et même quand il n'était pas avec elle, il l'insultait.

Ça me contrariait.

– Pourquoi en es-tu si sûr ?

Jusqu'ici, je n'avais pas eu l'impression qu'elle songeait à s'enfuir. Mais ça ne faisait aucun sens, car elle avait du cran.

– Elle a été kidnappée avec une de ses amies. J'ai menacé de tuer sa copine, ou pire, si elle tentait quoi que soit. Ça a l'air de bien marcher.

– Où est son amie ?

– Ce n'est pas ton problème, dit-il froidement. Elle n'est pas très bandante, et personne n'en veut. Je la garde sous le coude pour qu'Adelina se montre coopérative. Elle ferait n'importe quoi pour sa copine moche.

Adelina.

C'était son nom.

Je l'aimais bien.

– C'est bon à savoir, j'imagine.

Elle avait les mains liées et ne pouvait rien faire. Elle devait se soumettre quotidiennement à la torture. Sinon, son amie aurait la tête tranchée.

Quelque part, ça m'a fait de la peine pour elle.

– T'appelais pour une autre raison ?

– Où est la marchandise ?

– En route.

Il était idiot de sa part de croire qu'une livraison de cette ampleur serait instantanée. Transporter des armes par différentes voies et éviter l'intervention des États n'était pas une tâche facile.

– Ne t'inquiète pas. Les Barsetti livrent toujours.

– Je n'en doute pas. Tu peux me donner une estimation de la date d'arrivée ?

J'ai jeté un œil au calendrier de mon téléphone.

– Sans doute demain après-midi.

– Bien.

Il m'a congédié froidement.

– Profite d'elle tant que tu peux. Cette chienne sera bientôt à moi.

Ça m'a agacé à nouveau.

– Assure-toi d'avoir l'argent.

– Ne t'inquiète pas pour ça.

Il a raccroché.

J'ai lancé mon téléphone sur la table et regardé dehors à nouveau. Le pétale de rose qui était tombé avait disparu, balayé par la brise comme s'il ne s'était jamais détaché de la fleur.

ADELINA

Mais qu'est-ce qui m'arrive ?

Je me suis assise sur le carrelage de la douche et j'ai laissé l'eau chaude couler sur mon corps. Comme si je n'avais jamais été captive, je m'étais habituée à avoir accès à une douche, de la nourriture et un lit chaud. J'oubliais que j'avais une chaîne enroulée autour de la cheville. Tristan savait que je ne pouvais pas m'enfuir, mais il me soumettait quand même à cette humiliation.

Je chérissais désormais chaque instant passé sous l'eau chaude.

Je chérissais chaque instant où je me sentais propre.

J'ai essayé de chasser le souvenir de la nuit dernière, mais l'image était encore gravée dans ma mémoire. Cane trônait sur le canapé comme un roi, les genoux écartés et son énorme queue posée contre son ventre. Il me regardait avec des yeux à la fois magnifiques et terrifiants. Il ne m'a jamais demandé de lui sucer la bite.

Je l'ai fait de moi-même.

Je ne voulais pas coucher avec lui. J'étais prête à tout pour rester loin de Tristan, mais je ne voulais pas encore franchir ce cap. J'aimais avoir la liberté de dire non. J'aimais avoir la possibilité de décider de l'issue de ma soirée avec Cane.

Je n'étais pas encore prête à y renoncer.

Mais quand je l'ai embrassé, j'ai ressenti quelque chose. Cela n'est pas produit tout de suite. C'était une brûlure lente. Elle a d'abord incendié mes lèvres. Puis la chaleur s'est propagée vers mes extrémités, me consumant de l'intérieur. Elle a gagné mon ventre, mon cœur et mes poumons. Puis elle s'est nichée au creux de mes jambes, là où la douleur était sourde.

Ma culotte était trempée.

Mon clito palpitait.

Je ne pouvais pas reprendre mon souffle.

J'ai essayé de combattre la tension qui montait dans mon ventre. Je savais ce que c'était, même si je n'en étais pas sûre alors. Plus c'est devenu fort, plus j'ai su avec certitude. Mais je refusais que ça arrive, je refusais de laisser mon corps succomber au plaisir que Cane me procurait.

Mais il m'a forcée à le ressentir. Forcée à l'expérimenter.

Et là, il n'y avait plus de retour en arrière.

Être avec Cane n'était pas comme avec les autres. Ces hommes ne m'embrassaient jamais. Leur pratique des préliminaires consistait à me gifler jusqu'à ce que je ne puisse plus retenir mes larmes. Cane m'a embrassée comme si j'étais la seule femme au monde qui comptait.

Je savais que ça ne signifiait rien pour lui. Je ne commettrais jamais l'erreur de croire le contraire.

Mais c'était quand même différent.

Normal.

Peut-être qu'il embrassait bien, c'est tout. Je ne savais pas. Mais j'avais beau vouloir le nier, une chose était sûre.

Il m'attirait.

Pourquoi ? Aucune idée. Il était plus doux que les autres, mais tout aussi dangereux. Il faisait un métier illégal et avait accepté de prendre une esclave en garantie jusqu'à ce qu'il ait son argent. Je n'étais pas suffisamment naïve pour croire qu'il était quelqu'un de bien.

Il était simplement meilleur que les autres.

Et c'était la seule raison pour laquelle je me pliais à ses exigences. Je préférais de loin être avec lui tous les soirs plutôt

que retourner chez ce psychopathe qui ne m'appelait pas autrement que « chienne ».

Au moins, je l'appréciais — même si je ne devais pas.

Je voulais que ces trente et un jours durent éternellement. C'était le seul répit que j'avais eu, et je voulais en profiter le plus longtemps possible.

Je suis sortie de la douche et me suis séché les cheveux avant de retourner dans la chambre. Je ne voulais pas affronter Cane. Il savait qu'il m'avait fait jouir, et ça allait certainement gonfler son ego à mort. Ça le ferait sans doute me désirer encore plus, et non pas moins.

Le soleil entrait par la fenêtre et inondait la couette, m'offrant un endroit chaud d'où profiter de la chaleur de l'été. Je me suis assise en tailleur à cet endroit précis, le visage tourné vers la fenêtre. Le soleil me tapait sur les joues et j'ai fermé les yeux, absorbant les rayons comme l'un des rosiers de son jardin.

J'ai toujours adoré l'été. L'hiver et l'automne ne m'intéressaient pas. Maintenant qu'on m'avait privé de soleil, muré la fenêtre de ma chambre avec une planche de contre-plaqué, c'était un privilège que je tenais pour acquis.

Alors j'en profitais.

Cane s'est éclairci la voix pour annoncer sa présence. Il avait dû ouvrir la porte tout doucement pour que je ne l'entende pas.

– Qu'est-ce que tu fais ?

J'ai ouvert les yeux et tourné la tête vers lui, réalisant à quel point ma posture devait sembler bizarre.

– Je suis assise, c'est tout.

Il a croisé les bras sur sa poitrine, son t-shirt laissant voir ses biceps musclés. Il a jeté un œil par la fenêtre avant de me regarder à nouveau.

– Tu sais, tu peux aller dehors. Il y a des meubles de jardin et une jolie vue.

Je n'avais pas quitté ma chambre pour ne pas attirer son attention. Comme une petite souris, j'aurais aimé pouvoir me déplacer dans la maison sans me faire repérer. Je trouverais des morceaux de fromage ici et là et chiperait des choses sans être

vue.

– Je suis bien ici.

Je n'avais toujours pas croisé ses yeux, préférant concentrer mon regard sur ses bras ou ses épaules.

Je me souvenais de la sensation de ses épaules la nuit dernière... très agréable.

– T'as mangé ?

– Non.

Cette maison était si grande que je ne savais pas dans quelle pièce il se trouvait la plupart du temps.

– Pourquoi tu n'irais pas en bas préparer quelque chose ?

– Je vais y aller, dans un moment.

Je voulais qu'il disparaisse de ma vue. J'avais honte de le regarder.

Au lieu de s'en aller, il est entré dans la chambre et s'est assis au bord du lit. Le matelas s'est légèrement enfoncé sous son poids. Il s'est penché en avant et a posé les coudes sur ses genoux, ses muscles du dos ondulant à chaque mouvement.

J'ai essayé de ne pas regarder.

– Je veux que tu te sentes bien ici, Adelina.

C'était la première fois qu'il prononçait mon nom. Il l'a dit avec un accent italien, qui l'a fait sonner d'une manière très sensuelle. Un frisson m'a parcouru l'échine, exactement comme hier soir.

– Mange quand t'as faim. Va dehors si tu veux.

– J'imagine que je me suis habituée à être prisonnière...

Je faisais en sorte d'être la moins visible possible. Moins j'attirais l'attention sur moi, moins j'étais châtiée. Si je ne rappelais pas à Tristan ou à ses hommes que je n'avais pas mangé, je recevais moins de coups. Je m'affamais volontairement, mais ça ne me gênait pas.

– Tu n'es pas une prisonnière ici.

J'ai finalement tourné la tête et l'ai regardé dans les yeux. Quand ses prunelles d'un vert incroyable m'ont frappée, j'ai senti mes muscles se détendre, rassurés. Il n'était pas inoffensif, mais d'une étrange façon, je me sentais en sécurité avec lui.

Lorsque nous étions rentrés dans cette chambre et qu'il ne m'avait pas baisée parce que je lui avais demandé de ne pas le faire, j'avais su qu'il était différent.

– T'es une invitée. Tu peux partir quand tu veux.

Mais il n'y avait qu'un endroit où je pouvais aller.

– Tu n'as pas besoin de m'éviter. Comme tu l'as compris, je ne suis pas un cogneur.

J'ai immédiatement respiré un grand coup, sentant une vague de soulagement déferler en moi. J'en avais marre qu'on me frappe. Le pire n'était pas la douleur, mais l'humiliation. J'étais traitée comme un être inférieur.

– Je sais que tu ne l'es pas.

– Alors, bouge ton cul et mange.

Il s'est levé du lit et s'est dirigé vers la porte.

– Ou je te fais descendre dare-dare.

J'AI ACCEPTÉ L'OFFRE DE CANE ET JE SUIS SORTIE. IL N'Y AVAIT PAS d'arrière-cour comme les maisons en Caroline du Sud. Il n'y avait pas de clôture autour de chez lui, mais une vue magnifique sur les coteaux et la ville de Florence au loin.

Le soleil tapait fort, mais au lieu de me mettre à l'ombre pour m'abriter de la chaleur, j'ai laissé ma peau s'en imprégner. J'aurais dû être chez moi à l'heure qu'il était, de retour de mon voyage en Grèce. Mes parents savaient que j'avais disparu depuis longtemps parce que je les appelais tous les soirs en temps normal. Quand ils n'ont plus reçu mes appels, ils ont à coup sûr signalé ma disparition au poste de police. Et quand personne n'a réussi à contacter Lizzie, la vérité s'est imposée.

Je me sentais plus mal pour eux que pour moi.

Ne pas savoir ce qui m'était arrivé était pire que connaître la vérité.

Que j'étais une victime de la traite des Blanches.

J'avais envie de lire un roman, mais je ne voulais pas trop

prendre mes aises. Il me serait facile de tomber amoureuse du luxe que m'offrait Cane. Il avait une cuisine remplie d'une nourriture incroyable, des livres dans son bureau, et une magnifique demeure avec les canapés les plus confortables du monde.

Mais je devais retourner là-bas.

Ce n'était qu'une question de semaines avant qu'on me remette cette chaîne autour de la cheville et que mes yeux soient à nouveau au beurre noir.

Non, je ne devais pas m'habituer à l'aisance.

Cane ne m'a pas parlé de toute la journée. Il est resté à l'intérieur, sans doute à travailler dans son bureau. Quand il a dit que je n'étais pas prisonnière, j'ai eu l'impression qu'il le pensait.

Il avait raison. Je n'étais pas prisonnière.

Mais savoir que je devais retourner là-bas un jour m'empêchait de me sentir bien. Je ne pourrais pas vraiment être heureuse en sachant ce qui m'attendait au bout du chemin. C'était une mort lente. Je souhaitais presque être de retour chez Tristan pour qu'il me tabasse si violemment que j'en meure sur le coup.

Quand le soleil s'est couché à l'horizon et que les grillons ont commencé à striduler, je suis rentrée dans la maison. Cane était au salon, un verre de whisky à la main. Sa tablette était posée sur ses genoux, et il semblait lire un article, assis devant le feu.

Il s'attendrait à ce que je le satisfasse ce soir. Je pouvais sentir la tension sexuelle tout autant que la chaleur des flammes. Il voudrait me baiser tôt ou tard, et je ne pourrais pas me refuser à lui éternellement.

Quand il a entendu la porte se refermer derrière moi, il a levé les yeux de sa tablette et les a plongés dans les miens. En dépit de la beauté de ses yeux, il avait une âme sombre. Je pouvais voir qu'il était un homme tiraillé, un homme avec ses démons, dont il ne s'ouvrirait jamais à moi. Je le soupçonnais d'être bien plus dangereux qu'il le laissait paraître, mais quelque chose en moi avait adouci sa détermination.

– La vue est plus belle que fixer le mur, hein ?

J'ai croisé les bras et suis entrée dans le salon. L'autre canapé était libre, aussi je me suis assise et j'ai relevé mes genoux contre ma poitrine. Je portais encore le jean et le t-shirt qu'il m'avait donnés. Il était tellement plus agréable de me promener dans la maison habillée que vêtue uniquement d'un string.

Cane a bu son whisky sans quitter mon visage des yeux. Il a fait tourner les glaçons dans le verre avant de se resservir, le buvant comme si c'était de l'eau et non un alcool fort. Quand il a avalé, j'ai vu bouger sa pomme d'Adam. Ses joues étaient ombrées d'une barbe d'un jour, car il ne s'était pas rasé depuis ce matin. Elle recouvrait sa mâchoire carrée et lui donnait cette élégance des acteurs de cinéma à l'ancienne.

J'ai ressenti la brûlure familière entre mes cuisses, le besoin de presser mes genoux l'un contre l'autre. Mes lèvres m'ont soudain fait mal au souvenir de ses baisers avides de la veille. Pouvais-je détester cet homme et avoir envie de l'embrasser en même temps ? Était-ce possible ? Était-ce du désir ? Je n'avais jamais ressenti ça avant, et je ne croyais pas cela possible après la sauvagerie avec laquelle on avait pris ma virginité.

Quand son regard est devenu insoutenable, j'ai tourné la tête vers le feu. Quelque part, les flammes m'ont paru froides comparées au désir brûlant dans ses yeux. J'aurais pu contempler un volcan, la lave m'aurait semblé tiède face au brasier de ses yeux.

Il a descendu la fin de son verre et l'a posé sur la table avec un bruit sourd qui a résonné dans la vaste pièce. L'acoustique du salon amplifiait chaque mouvement. Il s'est levé du canapé et a marché lentement vers moi, plus d'un mètre quatre-vingts de muscles et de chair.

J'ai oublié de respirer.

Il s'est agenouillé devant moi, s'abaissant de sorte que nos visages soient à la même hauteur. Il a passé sa chemise par-dessus sa tête et l'a jetée sur le dossier du canapé. Son corps ferme était sculpté par les muscles. Il avait des pectoraux larges et puissants et ses abdos ressemblaient à une carte de rivières

sans fin. Je n'avais jamais vu un homme si fort physiquement. Ses bras étaient aussi fins et fermes, et il n'avait pas un gramme de graisse.

Mes cuisses se sont pressées l'une contre l'autre.

Qu'est-ce qui clochait chez moi ? Je ne devrais pas être attirée par un homme qui se servait d'une femme comme monnaie d'échange. Je devrais avoir envie d'un homme résolu à faire le bien, à nous aider Lizzie et moi à échapper à cette situation. Je devrais avoir envie d'un sauveur, un homme désintéressé à l'esprit chevaleresque.

Cane n'était rien de cela. Il me menaçait de me renvoyer à moins que j'écarte les cuisses et lui donne ce qu'il voulait. Il se fichait de mes sentiments ou de mes blessures. Il voulait seulement me baiser comme tous les autres.

Mais je ne pouvais pas ignorer la façon dont mes lèvres tremblaient pressées contre les siennes. Je ne pouvais pas oublier la façon dont ma culotte était trempée d'excitation. Je ne pouvais pas oublier ce que ça m'avait fait d'avoir son foutre dans la bouche, la vive satisfaction que j'avais ressentie quand il avait joui en grognant.

Sérieusement, j'avais un problème mental.

Cane a attrapé mon t-shirt et l'a levé au-dessus de ma tête. J'ai coopéré, mollement. Une fois le tissu disparu, j'ai senti une bouffée d'air chaud contre ma peau. Mes tétons ont immédiatement durci quand il a posé les yeux sur mon soutien-gorge. Il a pressé son visage contre la vallée entre mes seins et l'a léchée en remontant jusqu'à la gorge.

Et j'ai gémi.

Il a passé une main leste dans mon dos et a dégrafé mon soutien-gorge. Une fois les bretelles tombées, il l'a arraché et a continué de m'embrasser le cou. Je me suis calée au fond du sofa et j'ai fait glisser mes doigts le long de son dos puissant, sentant les muscles se tendre et onduler à chacun de ses mouvements. J'ai tendu le cou, désirant plus de ces baisers sensuels.

Cane a enlevé son jean tout en m'embrassant, sans jamais ralentir le rythme de ses lèvres qui me dévoraient.

Je savais ce qui allait suivre, mais je n'avais aucun moyen de l'en empêcher. Je devais prendre sur moi et surmonter l'épreuve comme les autres fois.

Cane a ouvert mon jean et l'a tiré sur mes jambes avant d'attraper ma culotte. Il l'a baissée sur mes chevilles, puis s'est débarrassé de son jean et de son caleçon. Il a mis ma culotte autour de son sexe de vingt-trois centimètres et s'est branlé pendant un moment, utilisant l'intérieur du tissu comme lubrifiant.

Mes lèvres se sont écartées instinctivement.

Il a remonté la main vers son gland, où une goutte de son propre fluide perlait. Il l'a essuyée avec ma culotte et l'a jetée sur le sol. Maintenant, je ne pouvais plus nier que je le désirais. Mon corps me trahissait en mouillant, preuve de mon excitation.

Mais j'étais toujours terrifiée.

Il m'a saisi les hanches et m'a installée sur le canapé, une jambe clouée contre le coussin du dossier tandis que l'autre touchait presque la table basse. Il s'est mis sur moi, s'appêtant à me baiser dans l'angle du canapé. Ma chatte était mouillée, et je sentais l'excitation entre mes cuisses, mais mon cœur hurlait de douleur.

Je ne voulais pas ça.

Cane a plaqué ma jambe contre son torse et s'est avancé. Il a attrapé son sexe d'une main, et l'a masturbé avant de le positionner devant ma fente. Ses yeux étaient rivés sur mon visage, guettant ma réaction alors que son gland essayait de se glisser en moi.

Je voulais dire non.

Je voulais lui demander d'arrêter.

Mais je ne voulais pas retourner chez Tristan.

Je préférais être baisée par un homme qui ne me déplaisait pas plutôt que par un homme qui me donnait des envies de suicide.

Cane s'est penché vers moi et a pressé sa bouche contre la mienne, puis il m'a embrassée doucement. Chaque mouvement de ses lèvres était agréable, comme s'il m'embrassait parce qu'il

en avait vraiment envie. Il a savouré ma bouche et a délicatement inséré sa langue à l'intérieur. Par moments, il ouvrait les yeux pour me regarder, pour observer ma réaction.

J'ai ancré les mains sur ses épaules, m'accrochant pour lui rendre son baiser. Ma bouche bougeait toute seule et faisait ce qui lui semblait naturel. J'avais embrassé quelques hommes dans ma vie, mais aucun de ces baisers ne ressemblait aux siens. Il embrassait bien, goûtant ma bouche comme si j'étais la femme qu'il aimait.

Cane a gémi doucement dans ma bouche en s'enfonçant en moi. Son gland épais a écarté mes lèvres et rencontré l'humidité qui baignait mon intimité. Il a interrompu son baiser en pénétrant de quelques centimètres en moi.

Mon corps le désirait, mais pas moi. Le fait que je ne veuille pas ça me mettait encore plus mal.

– Arrête...

J'ai parlé assez fort, mais je ne m'attendais pas à ce qu'il m'écoute. Le premier tiers de sa queue était dans ma chatte, baigné de ma chaleur et de ma moiteur. Même un tremblement de terre ne l'arrêterait pas maintenant.

Il a interrompu son mouvement et m'a regardée avec irritation. Il a laissé échapper un grognement de frustration.

– Je suis désolée... Je...

J'ai repoussé son torse musclé, mais il n'a pas bougé d'un millimètre.

– Je ne suis pas encore prête.

– T'as envie de moi. Prends-moi.

Il a parlé d'une voix neutre, sa queue toujours fichée en moi.

J'ai failli m'abandonner et j'ai laissé tomber mes mains. Ma chatte s'est resserrée instinctivement autour de lui, excitée par le souffle de sa voix grave dans mon oreille.

– Je ne veux pas faire ça... j'ai besoin de plus de temps.

Ses yeux verts ont sondé les miens avec autorité, contestant en silence tout ce que je disais.

Il aurait pu s'enfoncer en moi et me baiser, mais il ne l'a pas fait.

– Combien de temps ?

– Je ne sais pas... pas ce soir, en tout cas.

Il a marmonné dans sa barbe, mais a continué de m'immobiliser contre le canapé.

– Adelina, je ne suis pas comme eux. Je vais te faire jouir comme je l'ai fait hier soir.

Je le savais déjà. Je pouvais sentir le plaisir poindre au creux de mes cuisses.

– Je sais...

Il a enfoui son visage dans mon cou et émis un autre râle de frustration.

– T'as pas idée à quel point j'ai envie de toi.

Je sentais sa queue énorme entre mes jambes, alors j'étais bien placée pour le savoir.

Il a sorti son sexe et l'a pressé contre mon intimité.

– Tu dois me faire confiance. Je ne veux pas te faire de mal, seulement du bien — comme toi tu m'en fais.

Il a frotté sa queue contre mon clito trempé, l'écrasant contre moi et me procurant le genre de plaisir qui fait trembler les jambes.

Aucun homme ne m'avait fait ça avant, me stimuler ainsi et me faire sentir incroyablement bien en même temps. Je m'étais frottée sur mon petit copain au lycée, mais c'était à travers nos jeans. Là, c'était peau contre peau et c'était tellement bon.

Sa bouche s'est recollée à la mienne et il m'a embrassée comme avant, mais cette fois avec plus de désir. Il a calé ses hanches contre moi, faisant aller et venir sa queue de plus en plus vite sur mon clitoris.

J'ai enfoncé les ongles dans son dos et l'ai griffé. Mes hanches se sont mises à bouger toutes seules, à se frotter contre sa queue parce que je la voulais tout entière contre moi. J'ai senti la brûlure entre mes jambes, l'annonce d'un puissant orgasme.

Cane a bougé plus vite, en même temps que moi et en respirant bruyamment. Il était en sueur et son odeur pénétrait mes narines. Il m'a plaquée plus fort contre l'angle du canapé et a regardé mes seins rebondir à chaque secousse.

J'ai posé les mains sur ses biceps et les ai serrés en sentant l'orgasme arriver. Comme frappé par un éclair de foudre, mon corps est devenu incandescent. J'ai enfoncé les ongles dans sa peau et haleté dans sa bouche. J'ai arrêté de l'embrasser, car j'ai préféré hurler. Mon cri a explosé dans sa bouche, étouffé par sa langue.

C'était tellement bon, exactement comme la dernière fois. Je n'avais jamais connu ça avant, même pas en me caressant la nuit. Est-ce que les orgasmes étaient toujours aussi fabuleux ? Ou était-ce Cane qui était vraiment un virtuose ?

Sa queue était luisante de mon jus, et elle faisait des bruits sexuels en frottant contre ma chatte trempée. Il a donné encore quelques coups de reins avant de jouir en gémissant, inondant mon corps de sa semence brûlante.

J'ai aimé le regarder jouir. Ses yeux se sont adoucis pendant quelques instants, au plus fort de l'orgasme. Il a bloqué brièvement sa respiration comme la dernière fois, pour éprouver la sensation au plus profond de lui.

– Bon sang...

Son va-et-vient s'est ralenti puis s'est arrêté. Il a contemplé le foutre sur mes seins et mon ventre et s'est penché pour me donner un dernier baiser.

Il était doux et rempli de satisfaction. Sa langue a frôlé la mienne avant de se retirer. Sa queue s'est lentement ramollie, toujours luisante de mon excitation.

– Je ne suis pas un homme patient, alors n'espère pas que je vais attendre plus longtemps.

CANE

Elle est descendue à la cuisine toute seule le lendemain matin. Je lui avais prêté un jogging et un de mes t-shirts comme pyjama. J'ignorais comment, mais elle arrivait à rendre sexy ces vêtements amples et peu flatteurs. Elle avait pris une douche et coiffé ses cheveux en une tresse passée devant une épaule. Je ne l'avais jamais vue maquillée, mais je savais qu'elle n'en avait pas besoin. Elle avait une beauté naturelle, le genre d'éclat que seules les stars possédaient.

Quand elle est entrée dans la cuisine, elle a levé les yeux vers moi. La veille, elle avait évité mon regard, comme si croiser mon chemin entraînerait sa mort certaine. Après y avoir réfléchi un peu, j'avais réalisé qu'elle avait juste honte.

Honte d'avoir pris du plaisir à me sucer.

Honte d'avoir voulu que je la baise.

Honte de me désirer.

Je n'avais pas besoin d'être une victime pour comprendre son conflit intérieur. Elle avait été torturée et violée par des hommes terrifiants. Elle ne devrait pas prendre plaisir à être désirée par un autre homme tout aussi cruel. Elle avait du mal à accepter les sentiments impudiques qu'elle éprouvait, aussi naturels soient-ils.

J'ai versé du café dans une tasse et ajouté un peu de crème et de sucre avant de lui tendre. J'avais coutume de toujours

remarquer les petits détails autour de moi. J'étudiais les habitudes des gens pour mieux les comprendre. Par exemple, je savais que Crow était droitier, mais qu'il tenait toujours sa fourchette de sa main gauche. Je devinais que c'était pour s'emparer de son couteau à tout moment et être prêt à poignarder quelqu'un — si la situation se présentait.

Elle a sourcillé en regardant la tasse, puis l'a prise.

– Merci...

– J'ai fait des œufs. T'en veux ?

Je mangeais deux œufs tous les jours, mais j'en avais préparé quatre parce que je me disais qu'elle aurait faim. Je ne faisais jamais d'efforts pour les autres. Mais pour une étrange raison, je voulais qu'elle se sente à l'aise chez moi.

– Je veux bien.

Je les ai servis dans une assiette, que j'ai posée sur le comptoir de la cuisine.

– T'as besoin d'autre chose ?

– Je pense que je vais me faire un toast.

Elle a pris une tranche de pain italien sur le comptoir et l'a insérée dans le grille-pain.

Je me suis assis à table à côté de la fenêtre et j'ai commencé à feuilleter le journal, toujours intéressé de connaître les crimes qui survenaient en Italie. J'avais des relations avec presque tous les gangs importants, y compris les Skull Brothers, aussi j'étais habituellement au courant de leurs coups avant même qu'ils se retrouvent dans la presse.

Elle s'est assise à côté de moi avec ses œufs et son toast et a mangé lentement, attirant à peine mon attention. Elle semblait vouloir disparaître sur place, éviter de faire des mouvements soudains par crainte des conséquences.

Elle était concentrée sur sa nourriture et ne remarquait pas son café posé juste au bord de la table. Si elle l'accrochait par accident, il volerait par terre. Alors que j'avais cette réflexion, elle a bougé le bras et a frôlé la tasse.

J'ai tendu la main pour l'attraper à la dernière seconde.

Elle s'est instinctivement couvert le visage d'une main et le

corps de l'autre pour se protéger. Son corps s'est raidi et elle a reculé d'un coup pour éviter une attaque imaginaire.

J'ai agrippé la tasse et ai regardé Adelina en me sentant comme un vrai connard.

Elle a inspiré profondément, baissant les bras en comprenant que mes poings ne visaient pas son visage. Elle a posé les mains sur sa poitrine et m'a regardé d'un air honteux, réalisant ce qui s'était vraiment passé.

Je me suis raclé la gorge et j'ai reposé la tasse au centre de la table, où elle ne serait pas accidentellement accrochée à nouveau. Je n'oublierais jamais la façon dont elle s'était écartée du chemin pour éviter que mes poings lui bousillent le visage.

Je me suis rappelé la façon dont Pearl gisait par terre au manoir de Crow. Il y avait du sang partout, elle était froide et bleue. Qu'elle soit faible m'était égal à l'époque. Ça ne m'avait pas empêché de la frapper encore et encore, voulant lui causer le plus de souffrance possible.

J'ai fermé les yeux, chassant ces pensées tandis que la culpabilité montait en moi. J'étais insulté qu'Adelina ait pensé que je la frapperais, surtout pour absolument aucune raison, mais je savais qu'elle avait tous les droits de se sentir ainsi.

J'avais failli tuer une femme innocente.

J'ai bu une gorgée de café pour m'occuper les mains. La situation était maintenant gênante pour nous deux. Elle était visiblement terrifiée par moi autant qu'elle était terrifiée par Tristan, mais je n'avais aucun moyen de l'assurer que j'étais différent de lui.

Putain, je n'étais pas différent.

Elle a ramassé sa fourchette et s'est remise à manger.

J'ai regardé par la fenêtre, ignorant quoi dire. Je voulais lui demander si elle avait bien dormi, mais les mots ne se formaient pas dans ma bouche. Je voulais lui dire à quel point elle était ravissante ce matin, mais je n'arrivais pas à dire ça non plus.

Alors je n'ai rien dit du tout.

La sonnette a retenti.

Adelina s'est raidie à nouveau.

– Qui est là ?

J’ai répondu comme un vrai connard.

– Je sais pas, j’ai pas encore ouvert.

Puis je me suis levé et j’ai replacé ma chaise.

– As-tu envoyé Tristan me chercher ?

La terreur dans sa voix m’a fait m’arrêter net.

– Non.

Elle s’est détendue à nouveau, fermant les yeux et passant les mains sur son visage.

Je me sentais mal pour elle — encore une fois.

J’ai traversé la maison jusqu’à la porte et j’ai regardé par le judas.

C’était Crow. Avec Pearl.

– Merde.

Je savais que je ne pouvais pas l’éviter pour toujours. Il me retrouverait d’une façon ou d’une autre. Maintenant que j’étais certain de garder Adelina, je devais être honnête avec lui. J’aurais juste préféré que Pearl ne soit pas témoin de la conversation. Sa bonté m’avait toujours fait me sentir merdeux.

J’ai ouvert la porte et je suis sorti en la refermant derrière moi pour qu’Adelina n’entende pas notre conversation.

– Belle journée, hein ?

J’ai mis les mains dans les poches et j’ai souri à Crow, tentant d’ignorer son air enragé.

Putain, il avait l’air furax.

– Qu’est-ce que tu fous, Cane ? Pourquoi on livre des armes à quelqu’un qui n’a payé que la moitié ?

Il portait un t-shirt noir et un jean sombre avec un fusil à la hanche. Visiblement, il n’hésiterait pas à me tirer dessus à nouveau.

Pearl était derrière lui et restait silencieuse, comme si ça ne la regardait pas vraiment.

J’étais surpris de la voir.

– Je t’ai posé une question, tête de nœud.

Il s’est avancé pour attirer mon attention.

– T’inquiète.

– T'inquiète ? Je fais quoi des dix millions de dollars qui manquent ?

– Tristan tient parole. Tu le sais aussi bien que moi.

Il a serré les poings.

– Je m'en fous. On ne fait d'exception pour personne — un point c'est tout. Maintenant qu'on l'a fait pour Tristan, on va devoir le faire pour d'autres.

– Mais non. Relaxe.

Je n'allais pas aborder le sujet d'Adelina à moins que ce soit absolument nécessaire. Pearl m'arracherait les yeux de la tête. Sans compter que sa déception me tuerait.

– Je ne vais pas me relaxer, connard. Je vais prendre un vol pour la France et récupérer l'autre moitié moi-même. Point final.

Non, ça n'allait pas marcher.

– Crow, laisse-moi m'en occuper. Tout est sous contrôle. L'argent sera là dans moins d'un mois.

– Moins d'un mois ?! demanda-t-il incrédule. On a des employés à payer, Cane. Depuis quand on fait la charité ? Ça n'a aucun sens. T'as toujours été un dur à cuire, et maintenant tu te ramollis ?

– Je ne me ramollis pas, grognai-je.

– Alors pourquoi t'as conclu cet accord avec Tristan ?

Je ne pouvais pas mentir, il le verrait. Mais je ne voulais pas avouer l'échange que j'avais fait. Si Pearl n'était pas là, la situation serait différente. Crow comprendrait. Après tout, il était tombé amoureux de sa propre esclave, et maintenant elle était sa femme.

– Pearl, je peux parler à mon frère en privé ?

Elle a froncé les sourcils.

– Je suis une Barsetti aussi. Je reste ici.

Je me suis tourné vers Crow, l'implorant du regard de se débarrasser d'elle.

Il s'est contenté de secouer la tête.

– Dis-nous ce qui se passe, Cane. Il y a quelque chose que tu ne me dis pas. Soit tu l'avoues comme un homme, soit je te tire

les vers du nez. Tu préfères quoi ?

J'ai passé la main dans mes cheveux en regardant les champs toscans autour de nous. Mes voisins à l'horizon avaient un grand vignoble, aussi j'avais une belle vue. Et les oliviers devant la maison étaient en fleurs.

– Écoute, le truc, c'est que...

Crow a levé un sourcil.

– Tu ferais mieux d'avoir une bonne raison pour expliquer les dix millions manquants.

Il n'allait pas aimer mon explication.

– J'étais à l'aéroport quand j'ai vu cette gonzesse. Je ne pouvais pas arrêter de la mater, mais quand je suis allé la voir, elle n'a pas voulu me parler.

Pearl m'a regardée d'un air tout aussi confus que Crow.

– J'ai laissé tomber. Je suis allé en France rencontrer Tristan... où je l'ai retrouvée chez lui. Elle avait été enlevée par des trafiquants. Il m'a dit de la baiser avant de conclure l'accord.

Lentement, le visage de Pearl s'est déformé de rage. Elle allait exploser comme un volcan, me cracher sa lave au visage. J'ai continué avant qu'elle puisse tirer des conclusions hâtives.

– Elle a dit non, alors je ne lui ai rien fait, d'accord ? Mais j'ai fait d'autres trucs.

Crow n'était pas du tout surpris de la conversation. Son visage de pierre était impassible.

– Tristan a dit qu'il lui manquait la moitié du fric, aussi il m'a offert la fille en garantie pendant trente et un jours. Quand il me donnera l'argent, je vais la rendre. C'est l'entente.

Crow a passé sa main sur son visage, puis a serré l'arête de son nez entre son pouce et son index.

– Alors, si j'ai bien compris, t'as accepté de baiser une gonzesse pendant un mois en échange de dix millions de dollars ?

Vu de cette façon, ça ne semblait pas très brillant.

– Ouais...

Il s'est frotté la nuque en regardant le sol. Il y avait tellement de rage dans son corps qu'il ne savait pas quoi en faire. En temps

normal, il m'aurait insulté, car ça lui venait naturellement. Mais il ressentait maintenant une forme de rage nouvelle.

– Cane... c'est ridicule. On la ramène à Tristan et on prend nos armes, ou l'argent.

– Oh là, quoi ?

Pearl a planté les mains sur ses hanches, dévisageant mon frère.

– On la ramène à Tristan ? Surtout pas ! On ramène cette femme chez elle, là où elle devrait être.

Crow a gardé les yeux sur moi, ignorant sa femme.

– Bouton, pas maint...

– Pas maintenant ? C'est inacceptable !

– Je ne vais pas la rendre.

J'avais dit à Adelina que je la garderais pendant toute la période de trente et un jours. Elle avait déjà fait des trucs pour moi, aussi je ne pouvais pas manquer à ma parole.

– L'accord est conclu, je ne reviendrai pas dessus.

Crow a secoué la tête.

– Tu te trompes. Je vais m'en occuper moi-même s'il le faut.

– Crow, je vais te rembourser.

J'avais tellement d'argent que je ne savais pas quoi en faire. S'il avait besoin d'une avance, je n'avais pas besoin d'attendre le paiement de Tristan.

– Peu importe, siffla Crow. Ce n'est pas notre façon de faire.

– J'ai fait une exception une seule fois. Et je ne reviens pas sur ma parole. Je suis prêt à encaisser les pertes moi-même s'il le faut.

Pearl a croisé les bras sur sa poitrine et m'a toisé d'un air que je n'avais jamais vu dans ses yeux. Elle avait déjà été terrifiée par moi. Elle avait souvent été mal à l'aise en ma présence. Mais elle ne m'avait jamais détesté à ce point-là. Même lorsque j'avais failli la tuer, elle m'avait pardonné. Je me suis senti comme une sous-merde.

– Je n'arrive pas à y croire. Après tout ce que j'ai enduré, t'as vraiment osé violer cette pauvre femme ?

Elle s'est avancée et m'a poussé de toutes ses forces, me

faisant chanceler.

Je ne l'ai pas touchée, par respect pour mon frère.

Elle m'a giflé au visage, tellement fort que j'ai senti ma joue s'empourprer.

Mais je n'ai rien fait.

– Comment peux-tu croire que c'est acceptable ? Je suis ta sœur !

– Je ne l'ai pas violée. Je ne lui ai rien fait qu'elle refuse de faire.

Je suis resté calme, bien que mon instinct soit de la pousser en retour.

– Tout ce qui se passe entre nous est consensuel.

– Tu t'attends vraiment à ce que j'avale ça ?

Elle a reculé le bras, prenant son élan pour me gifler à nouveau.

Je l'ai saisie par le coude et je l'ai stabilisée.

– Crow, contrôle ta femme avant que je fasse quelque chose de stupide.

Mon commentaire l'a enragée davantage et elle s'est précipitée sur moi.

– Bouton.

Crow l'a attrapée par la taille et l'a tirée en arrière.

– Il a raison. Ça suffit.

– Il a raison ?

Elle a essayé de revenir vers moi, mais le corps de Crow la bloquait.

– Tu devrais le frapper plus fort que moi.

Crow ne laissait pas ses croyances personnelles interférer avec son travail. Ce qu'il pensait de la situation importait peu. Il n'allait pas intervenir. Il l'a tenue loin de moi et s'est tourné pour me regarder à nouveau.

– Je veux l'argent sur mon compte demain matin.

– Très bien.

Pourvu qu'il arrête de me casser les couilles.

– Et ne fais plus jamais une connerie du genre. Compris ?

Je savais que c'était bête. Mais quand j'avais vu Adelina, je

l'avais voulue.

– Compris.

Crow a attrapé la main de Pearl et l'a entraînée.

– On s'en va.

Elle s'est libérée de son emprise et s'est tournée vers moi. Les bras à ses flancs, elle serrait les poings, tremblante de colère. Son regard était enflammé. Elle me rappelait un peu Crow lorsqu'elle était fâchée. Elle semblait vouloir m'insulter, mais les mots lui manquaient. Rien ne pouvait exprimer la souffrance de ma trahison.

– Aujourd'hui, j'ai honte d'être une Barsetti.

CROW

Pearl ne m'a pas parlé sur le trajet du retour. Elle avait les bras croisés sur la poitrine, le corps tourné vers la fenêtre et regardait le paysage afin de ne pas me voir dans sa vision périphérique.

Je savais ce qui allait suivre.

Malgré sa colère, je n'arrivais à penser qu'à la bêtise de mon frère. Il avait conclu un marché idiot et m'avait entraîné dans l'histoire. Ce n'était pas ma conception des affaires — je ne faisais jamais d'exceptions. J'étais réglé en totalité pour tous les services, et je fournissais exactement ce qu'on m'avait commandé. Cane me tapait parfois sur les nerfs, mais il était un excellent partenaire commercial. Je n'aurais voulu de personne d'autre à mes côtés.

Mais là, il m'avait trahi.

J'ignorais à quoi ressemblait cette fille, mais elle devait avoir un truc qui avait provoqué l'obsession de Cane. Je n'allais pas essayer de comprendre quoi. Je ne serais pas surpris qu'elle soit quelconque.

Je ne pouvais pas croire que ça nous arrivait.

Je n'avais pas besoin de l'argent. J'avais de la trésorerie. Mais c'était une question de principe. Si Cane passait des accords stupides, alors il serait le seul à subir les conséquences d'un éventuel échec. Tous ceux impliqués dans le processus seraient

payés, même si l'argent sortait de la poche de mon frère. J'avais l'impression d'être un parent qui discipline son enfant. Mon frère était un adulte, mais j'allais quand même lui filer une tape sur la truffe comme un chien.

Le silence qui emplissait la voiture était hostile. En temps normal, Bouton et moi ne parlions pas beaucoup. C'était une chose que je chérissais dans notre relation. Je n'étais pas bavard, et il était agréable d'être avec une femme capable d'apprécier le silence. Elle supportait mon humeur massacrate et ne posait pas trop de questions sur ma froideur. Elle m'acceptait exactement comme j'étais — et je l'aimais pour ça.

Mais ce n'était pas l'un de ces moments paisibles.

Normalement, elle me reprocherait de l'avoir mise hors d'elle. Mais là, elle était tellement furieuse qu'elle ne pouvait même pas parler. Elle avait envie de m'envoyer son poing dans la figure et de me massacrer.

Je ne pouvais pas l'en blâmer.

Nous sommes arrivés à la maison, et le voiturier a rentré le véhicule au garage. Il était presque l'heure de dîner et j'imaginai que Lars nous avait préparé quelque chose de délicieux. Mais à en juger à l'humeur de Bouton, elle n'allait sans doute pas manger.

– Bonsoir, Votre Grâce.

Lars est sorti de l'ombre, comme toujours.

– Où souhaitez-vous que le dîner soit servi ?

Bouton s'est retournée et m'a fixé.

– Sa Grâce dînera dans la salle à manger. Je dînerai dans ma chambre — seule.

Elle est partie énervée en ramenant ses cheveux sur une épaule, d'une démarche fière, mais trop rapide qui l'a fait rouler des hanches.

Serais-je un salaud si je disais que ça m'a excité ?

– Bien sûr, Mme Barsetti...

Lars s'est tourné vers moi, gardant son jugement pour lui-même.

Bouton a grimpé les marches quatre à quatre et atteint le

troisième étage avant de disparaître. Elle martelait si fort le sol de ses pieds que j'ai entendu ses pas jusqu'à ce qu'elle s'éloigne dans le couloir qui menait vers la chambre et mon bureau.

Lars a toussoté, puis il a fait une courbette.

– Autre chose, monsieur ?

– Garde mon dîner au chaud. J'en ai pour un moment...

JE SUIS RESTÉ PENDANT QUELQUES HEURES DANS MON BUREAU DANS L'ESPOIR qu'elle se calme. Si je lui parlais maintenant, elle hurlerait et me frapperait.

Ce qui n'était pas la pire chose au monde.

J'ai savouré mon whisky et me suis assis devant le feu en passant en revue les expéditions d'armes en cours. Le seul fait de penser à l'accord avec Tristan me mettait hors de moi. On prétendait qu'une belle femme avait le pouvoir de faire effondrer un régime. D'abord, ça avait été Hélène de Troie, puis d'innombrables autres. Et maintenant, cette fille semblait avoir noyauté la raison de mon frère.

Bouton m'avait fait la même chose.

Je savais déjà exactement comment se passerait la dispute. On ne résoudreait rien, et elle me mépriserait. Mais je savais qu'elle ne me quitterait pas — quoi qu'il arrive. Elle avait accepté toutes mes erreurs passées. Ce n'était rien comparé à mes précédents crimes.

Après avoir attendu suffisamment longtemps, j'ai fini par entrer dans la chambre.

Elle était assise sur le canapé, un livre sur les genoux. Une bougie était allumée sur la table basse, et le feu crépitait dans l'âtre. Quand elle a entendu la porte s'ouvrir, elle a levé les yeux et a croisé mon regard.

Haine.

Elle a baissé les yeux immédiatement et a continué de lire.

Je me suis assis sur le canapé en face d'elle et l'ai observée.

Quand elle était en colère, elle était encore plus belle. Ses yeux ressortaient, même si elle ne portait pas de maquillage, et son air furibond faisait rayonner son visage. Ça m'a rappelé la première fois où je l'avais vue. Comme un ours sauvage, elle était féroce et dangereuse.

Apparemment, j'aimais ce genre de femmes.

Après quinze minutes de silence, elle a brusquement refermé son livre.

– Qu'est-ce qui ne va pas chez toi ?

C'était reparti.

– Comment peux-tu accepter ça ?

Elle a jeté son livre qui a rebondi contre le coussin.

J'ai gardé une expression neutre, sans répondre.

– Cette fille n'est pas différente de moi. Elle a été enlevée contre son gré et soumise à des sévices. Et tu vas te contenter de regarder ailleurs ?

– Bouton...

– Ne me donne pas du Bouton, siffla-t-elle. C'est mal et tu le sais.

– Si tu veux que je parle, arrête de m'interrompre.

Je ne me querellais pas souvent avec ma femme, et c'était sûrement la pire dispute de notre vie. Il n'y avait pas de solution, aussi je ne savais pas comment on allait s'en sortir.

– Peut-être que je ne veux pas que tu parles. Peut-être que je veux juste que tu fasses ce qui est bien.

J'ai joint les mains devant mes genoux et j'ai senti la chaleur du feu. La table basse était entre nous et je n'aimais pas la distance stratégique qu'elle avait créée. Je préférais qu'elle me gifle plutôt que d'être loin d'elle.

– Je suis censé faire quoi ? C'est l'affaire de Cane, pas la mienne. Nous savons tous les deux que je ne contrôle pas les agissements de ce mec.

– Foutaises.

– Bouton, tu sais que je n'approuve rien de ça. Mais je ne peux rien y faire.

– Si, tu peux. On l'enlève à Cane et on l'aide à retourner chez

elle.

– L'enlever à Cane n'est pas le problème. Elle est en prêt chez lui.

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

Ses yeux lançaient des flammes, et je savais qu'elle voulait me balancer son livre en pleine tête.

– Ça veut dire que Tristan veut la récupérer. Visiblement, elle a de la valeur à ses yeux puisqu'il l'a offerte en garantie.

– Et alors ?

Elle a croisé les bras sur sa poitrine, ce qui a bombé ses seins. J'ai essayé de rester concentré.

– On ne peut pas s'en mêler et la renvoyer chez elle. Ce serait déclarer la guerre à Tristan. Je le connais, Bouton. Il ne faut pas s'en faire un ennemi. Il vaut mieux l'avoir comme allié.

– On ne peut pas l'abandonner pour autant.

Je ne voulais pas avoir l'air d'un abruti, mais mon indifférence envers son sort était claire.

– Bouton, ce n'est pas notre problème.

Sa mâchoire s'est presque décrochée.

– Cette pratique est plus abjecte que n'importe quel autre genre de crime organisé. Je ne dis pas que je l'accepte, pas du tout. Mais on ne peut pas sauver tout le monde. On ne peut pas changer de vie et mettre en péril nos affaires. Elle aurait dû être intelligente et ne pas se mettre dans une position vulnérable.

Maintenant, Pearl avait vraiment l'air de vouloir me tuer.

– Waouh...

Je savais exactement ce qu'elle pensait. Son ex l'avait emmenée en vacances et vendue à des trafiquants. Sa stupidité n'était pas la raison de son enlèvement. Elle avait été victime d'un acte ignoble.

– Je ne me comporte pas en salaud. J'essaie simplement d'être objectif.

Elle a secoué la tête, la déception visible dans ses yeux.

– Après tout ce que j'ai subi...

Elle a brisé le contact visuel et regardé le feu.

Quand elle s'est détournée de moi, j'ai su qu'elle se refermait.

– Bouton, je suis désolé. Mais je maintiens ce que j’ai dit. Je ne peux rien pour cette fille. Je ne peux pas déclarer la guerre à tous les hommes de la terre. Je l’ai déjà fait une fois — et c’était parce que je ne pouvais pas vivre sans toi.

Elle s’est levée du canapé et s’est dirigée vers le balcon.

– Sors d’ici.

C’était pire que ce que je croyais.

– Bouton...

– J’ai dit, sors d’ici.

Elle a fermé la porte-fenêtre. Nous étions désormais séparés par une vitre. Elle s’est penchée sur la rambarde en bois et a contemplé l’obscurité sur les champs. De dos, je ne pouvais pas voir son visage. Mais quand ses épaules se sont raidies et que son dos s’est légèrement soulevé, j’ai compris qu’elle pleurait.

Putain de bordel de merde.

JE NE M’ATTENDAIS PAS À CE QUE CANE RÉPONDE, AUSSI J’AI ÉTÉ SURPRIS quand il a décroché.

– Je vire l’argent dans la matinée. Tu sais que je suis un homme de parole.

– Ce n’est pas la raison de mon appel.

– Ah ?

– On doit parler de ce prêt qu’on t’a fait.

Le taux d’intérêt était exorbitant et faisait des ravages dans mon mariage.

– Pearl ?

Cane savait que Pearl ne laisserait pas tomber si facilement.

– Ouais. Elle est plutôt furax.

– Je sais. J’ai encore la marque de ses doigts sur le visage.

Je n’allais pas le plaindre.

– Elle ne va pas laisser tomber. On le sait tous les deux.

– Il va bien falloir. Je ne peux rien faire.

– Il faut pourtant faire quelque chose.

Je m'en fichais que Bouton s'énerve contre moi ou pique une crise. Mais la voir pleurer... je n'aimais pas ça. J'avais l'impression d'être une sous-merde, pire que lorsque je l'avais enlevée et obligée à payer sa liberté en nature.

– On ne peut pas payer Tristan pour la garder ?

– Non.

– Comment tu le sais ? Tu lui as proposé ?

– Non.

Il a soupiré dans le téléphone.

– Mais je sais ce qu'il ressent pour elle. Il est maladivement possessif, pire que Qui-Tu-Sais l'était. Il m'a dit explicitement qu'il voulait la récupérer et m'a rappelé qu'elle n'était qu'un prêt. Je ne pense pas qu'il la laisserait partir pour tout l'or du monde.

Les hommes étaient féroces quand il s'agissait de défendre leurs possessions. J'avais offert vingt millions de dollars à Bones pour Bouton tellement je la voulais. C'était une offre insensée, et même à ce prix, il n'avait pas accepté. Je n'aurais pas accepté non plus si la proposition avait été inversée.

Elle avait une valeur inestimable.

– On devrait essayer quand même. Il te l'a bien prêtée. Elle ne doit pas avoir tant de valeur à ses yeux.

Je n'aurais jamais laissé un autre homme s'amuser avec ma femme.

– Elle lui appartient toujours, c'est différent.

– Propose-lui quand même, d'accord ?

Cane a soupiré.

– Je ne le ferai pas. Ça va créer une tension si je lui dis un truc comme ça. Si on doit vraiment le faire, je préfère attendre d'avoir la deuxième moitié du règlement.

C'était sans doute la chose la plus intelligente à faire.

– Ou tu aurais pu commencer par ça, avoir l'argent...

Cane n'a pas répondu parce qu'il ne pouvait rien trouver à y redire.

– J'ai bien compris, tu me l'as déjà dit.

– Et si on payait quelqu'un pour l'enlever ? Il ne découvrirait

jamais que c'est nous.

– T'es cinglé ? Tristan est peut-être psychopathe, mais il n'est pas idiot. Il fera le rapprochement assez vite. On s'est débarrassé de Qui-Tu-Sais. Je n'ai pas envie d'avoir d'autres ennemis, surtout quand un nouveau baron est en pleine expansion.

– Arrête de l'appeler comme ça. On dirait qu'on est dans Harry Potter.

– Je l'appellerais par son vrai nom si ça ne te mettait pas dans tous tes états.

– Contente-toi de ne pas prononcer son nom dans ma maison ou en présence de Pearl.

– Son nom n'a pas l'air de la gêner.

Je lui foutrais mon poing dans la figure si on était dans la même pièce.

– Ça me gêne moi.

– Peu importe. Même si on était assez idiots pour le faire, ça ne marcherait pas. Il lui fait du chantage, aussi elle ne s'enfuirait pas même si elle en avait l'occasion.

– Quel genre de chantage ?

– Il a enlevé une de ses amies. Il dit qu'il la tuera si elle tente quoi que ce soit.

C'était cruel.

– Elle est sûrement déjà morte — ou pire.

Les esclaves ne vivaient pas longtemps, pas avec des maîtres comme Tristan ou Bones. Elles mouraient en général d'hémorragies internes à force de prendre des coups.

– Elle ne fera rien qui mette en danger son amie. Je lui ai mis un mouchard, mais c'était inutile. Elle ne s'enfuira pas.

On était à court de solutions.

– Crois-moi, je ne cautionne rien de tout ça. Quand je pense à ce qui est arrivé à Pearl, ça me rend malade.

Mon estomac s'est soudain rempli d'acide. Je ne voulais pas qu'un autre homme la touche, jamais. Je mourrais avant que ça arrive.

– Quand il me l'a offerte au début, j'ai refusé. J'avais beau la

désirer, j'ai dit non. Je savais que c'était mal. Mais il a insisté et s'est offensé que je n'accepte pas son cadeau. Je l'aurais baisée, mais elle n'a pas voulu. Aussi je n'ai rien fait.

Je ne savais pas pourquoi Cane me racontait ça. Ce qu'il faisait avec sa queue ne me regardait pas.

– Je ne veux pas que Pearl se fasse une fausse idée.

– Mais, tu la baises maintenant, non ?

Il a marqué un silence.

– Techniquement, non.

J'ai sourcillé en entendant sa réponse.

– Non ?

– J'ai essayé plusieurs fois, mais elle m'a dit qu'elle ne voulait pas. J'aurais pu la forcer, mais quelque chose m'a arrêté. Je n'ai jamais cru avoir de la compassion. Que je le baise ou non ne changera rien à sa situation. Mais j'imagine que je me suis senti coupable ou autre chose...

J'avais vécu la même chose avec Bouton. Mais il ne le savait pas.

– Alors pourquoi elle est toujours chez toi ?

– Je lui ai dit que j'allais la rendre à Tristan. Que je n'avais aucun intérêt à la garder si elle restait dans sa chambre tout le temps. Mais elle m'a supplié de la garder. Elle a dit qu'elle ferait en sorte que je ne le regrette pas...

J'ai secoué la tête.

– Alors tu lui as fait du chantage ?

– Non, répondit-il vivement. Ce n'est pas ça. Je la traite bien mieux que Tristan. Elle peut manger quand elle veut, se laver quand elle veut, et je ne la frappe pas. Je ne suis pas dans ces délires à la con.

– Tu n'y es plus.

Cane n'a pas pipé, car il savait qu'il l'avait mérité.

– Elle est traitée comme un être humain avec moi. Tristan... ben, disons qu'à côté de lui, Bones est un doux.

Maintenant, je me sentais vraiment mal pour la fille.

– Mais on ne peut rien y faire. Elle s'est trouvée au moment endroit au mauvais moment... malheureusement.

- Elle doit vraiment être exceptionnelle. Je ne vois pas pourquoi t'aurais accepté l'accord sinon.

Cane n'a rien dit.

Je pensais qu'il était bizarre que Cane soit quelqu'un de sympathique. Je me croyais impitoyable, mais il me faisait paraître gentil. Le fait qu'il garde cette fille avec lui sans tremper sa queue était assez incroyable.

- Tu l'aimes bien ou quoi ?

- Je la trouve sexy. Depuis la première fois où je l'ai vue dans l'aéroport. Mais c'est tout.

Ma relation avec Pearl avait commencé de la même façon... jusqu'à ce qu'elle évolue.

- Pearl va être furieuse contre moi... mais au moins j'ai essayé.

- Il faudra bien qu'elle se fasse une raison. Ça arrive à des milliers de femmes partout dans le monde. C'est dégueulasse, mais ça ne changera jamais. On ne peut pas toutes les sauver. Elle a de la chance qu'on l'ait sauvée, elle.

Elle s'était sauvée toute seule.

- Ouais.

- Elle ne va probablement plus vouloir me parler.

- À moi non plus. On fait chambre à part ce soir.

Cane a ricané.

- C'est dur.

Ce serait la première fois que je ne dormirais pas avec elle depuis que nous étions mariés. Ça craignait.

- J'espère qu'elle va changer d'avis.

- Un jour ou l'autre.

Elle ne pouvait pas m'en vouloir éternellement. Je n'avais rien à voir personnellement avec la traite des Blanches. Ce n'était pas un marché qui m'intéressait. Je ne dirais pas que je gagnais ma vie de façon tout à fait honnête, mais je faisais de mon mieux pour rester moral. Je ne vendais pas d'armes à des terroristes reconnus.

J'ai raccroché et jeté le téléphone sur la table. Le feu brûlait dans la cheminée et la carafe à whisky était pleine. Bouton était

dans notre chambre dans le couloir, sans doute couchée et incapable de s'endormir.

Je ne voulais pas qu'elle dorme seule. En général, elle avait froid au milieu de la nuit et utilisait mon corps comme radiateur. Je me réveillais le matin avec ses jambes enroulées autour des miennes. Elle était quasiment sur moi, en fait. Sans parler des cauchemars qu'elle faisait encore de temps en temps. Elle convulsait dans le lit, et j'étais là pour chasser sa terreur.

Je voulais être là pour elle, mais je voulais aussi qu'elle soit là pour moi. Je comptais sur la musique de sa respiration pour m'endormir. Ses cheveux souples se retrouvaient souvent sur ma poitrine et ils sentaient comme les roses du jardin. Parfois, elle soupirait au milieu de la nuit, une inspiration sexy qui m'indiquait qu'elle était profondément endormie. Malgré tout ce qu'elle avait traversé, elle était encore si innocente. Ses lèvres s'écartaient et montraient ses petites dents, et ses cils étaient épais et sombres contre sa peau. Je voulais être à côté d'elle juste pour la regarder.

Sans oublier que nous serions en train de faire l'amour en ce moment.

Je savais qu'une période d'abstinence s'annonçait. J'espérais avoir assez de patience pour contrôler mes pulsions charnelles. Mes doigts ont tremblé quand j'ai visualisé ma main autour de son cou. Mon cœur s'est emballé quand j'ai imaginé la jeter sur le lit et arracher sa culotte pour la prendre violemment par-derrière, le cul en l'air.

Mais je ne pouvais pas le faire.

La patience était une vertu — et je l'apprenais bien vite.

NOUS NE NOUS SOMMES PAS ADRESSÉ LA PAROLE LE LENDEMAIN. JE SUIS parti travailler sans lui dire au revoir et j'ai passé tout l'après-midi à penser à elle au lieu de m'occuper du domaine viticole. Même si je comprenais son point de vue mieux qu'elle le croyait,

elle me mettait dans une position délicate et m'imposait des règles que je n'avais jamais accepté de suivre.

On ne pouvait pas continuer sans se parler — et surtout sans baiser. Mais je n'allais pas m'excuser pour une chose que je n'avais pas faite. Le monde était un endroit merdique avec des gens merdiques. Je n'étais pas beaucoup mieux que les hommes qu'elle méprisait.

Elle avait peut-être oublié qui était l'homme qu'elle avait épousé.

Quand je suis rentré au manoir, Lars m'a accueilli à la porte.

– Où souhaitez-vous dîner, monsieur ?

Il était évident à son ton que Pearl l'avait déjà informé qu'elle dînerait dans sa chambre — loin de moi.

– Je ne sais pas. Je te le dirai plus tard.

Il a hoché la tête.

– Bonne chance, Votre Grâce.

– Merci. Je vais en avoir besoin.

Je suis monté dans notre chambre et je l'ai trouvée sur le canapé devant le feu. Elle lisait encore, mais elle n'a pas levé les yeux quand je suis entré dans la pièce. Elle a sans doute pensé que j'allais me changer et disparaître.

Je me suis dirigé vers elle, les mains dans les poches.

Elle m'a ignoré, ses yeux parcouraient la page de gauche à droite.

– Pearl.

Je ne l'appelais pas par son surnom quand elle était aussi hostile. Bouton était un joli nom. Il méritait mieux que cette querelle stupide.

À nouveau, elle m'a ignoré.

Mes narines se sont dilatées et j'ai perdu mon sang-froid. J'avais de l'orgueil, et je n'aimais pas qu'on m'ignore. Je lui ai arraché le livre des mains et l'ai jeté dans le feu.

– Hé !

– Bien. Maintenant j'ai ton attention.

Je me suis assis sur l'autre canapé et j'ai écouté le feu crépiter en dévorant les pages. Les flammes s'élevaient plus haut avec ce

nouveau combustible.

– J'étais en train de le lire.

– J'espère que tu ne l'aimais pas trop.

Ses yeux bleus se sont étrécis.

– Si c'est ta façon de te faire pardonner, tu perds ton temps.

J'ai failli rire.

– Je ne veux pas de ton pardon. Ça voudrait dire que j'ai fait quelque chose qui trahisse ta confiance — ce qui n'est pas le cas.

Ses yeux sont devenus plus brûlants que le feu.

– T'es un sale con.

Je m'étais dit d'être plus patient avec elle, mais ça partait en couille — rapidement.

– Tu sais quel genre d'entreprise je dirige. Je fais affaire avec des hommes dont le métier est de trancher des têtes. Je vends des armes à des gangsters pour qu'ils puissent tuer d'autres gangsters. Ce n'est pas une nouveauté pour toi.

– Ouais, je sais...

– Comment crois-tu que j'ai payé ce manoir où tu passes tes journées ?

J'ai penché la tête sur le côté, les yeux aussi furibonds que les siens.

– Comment crois-tu que je paie les fringues de luxe que tu aimes tant, les dîners délicieux que tu manges tous les soirs ? Tu critiques ce que je fais, mais tu profites de tous les avantages. Ce n'est pas comme ça que ça marche.

Sa mâchoire s'est décrochée.

– Ce n'est pas ce que...

J'ai brandi un doigt en l'air.

– Je parle. Alors maintenant, tu m'écoutes.

Elle avait envie de me gifler.

– J'ai déjà entendu tout ce que tu as dit. Pas une fois je n'ai été en désaccord. Mais de telles mascarades font partie du travail. J'ai travaillé avec beaucoup d'hommes qui possèdent des esclaves. Tristan n'est pas le premier, et il ne sera pas le dernier. Si je boycottais tous ceux qui le font, je n'aurais plus d'entreprise à diriger. Est-ce mal ? Oui. Est-ce cruel ? Absolument. Mais je

fais affaire avec des hommes qui font bien pire. Je suis désolé que ça te fasse de la peine. Je comprends que ça te révolte. Je ne suis pas fan de ça non plus. Mais je ne peux rien y faire.

Ses yeux se sont embués, mais ce n'était pas des larmes de chagrin. C'était des larmes de rage.

– Cela dit... j'ai parlé à Cane de la situation d'Adelina.

Sa colère a faibli un instant.

– J'ai demandé à Cane si on pouvait la racheter à Tristan pour la libérer. Mais Cane prétend que Tristan ne la vendra jamais — quel que soit le prix.

– On ne peut pas la faire évader de là ? demanda-t-elle le souffle court.

– Impossible. Une de ses amies a été enlevée aussi, et Tristan la menace de la tuer si Adelina tente une entourloupe. Alors, on ne peut pas la faire évader. Si elle s'enfuit, son amie meurt.

– Mon Dieu...

Elle s'est frotté les arcades sourcilières avec le pouce et l'index.

– Cane et moi ne pouvons rien faire. Je voulais juste que tu saches qu'on en a discuté. Et aussi que Cane la traite bien. Il a respecté qu'elle se refuse à lui. Comme il ne faisait rien avec elle, il a décidé de la rendre à Tristan. Mais elle l'a supplié de la laisser rester chez lui et lui a promis qu'elle lui donnerait des raisons de la garder...

Je n'ai pas eu besoin de lui faire un dessin.

– Car être avec Cane est mille fois préférable qu'être avec Tristan. Cane pense qu'il lui rend service, plus que toute autre chose.

Elle a croisé les bras sur la poitrine, les yeux encore mouillés.

J'espérais un geste de sa part. Pas une excuse, mais quelque chose. Je l'ai fixée, attendant qu'elle parle. J'en avais assez de la distance entre nous. Nous devons à nouveau nous comporter en mari et femme. Nous avons besoin d'être heureux. Je n'avais jamais été heureux avant elle, et Pearl m'avait fait goûter à cette sensation. Elle me faisait rire, me faisait sourire. J'étais devenu dépendant d'elle comme un drogué est accro à la cocaïne. Je

n'étais pas moi sans elle.

– C'est seulement... je déteste savoir qu'une autre femme subit ce que j'ai enduré. Je ne t'ai jamais raconté...

– Et je ne veux pas savoir.

Même avant de tomber amoureux d'elle, je ne voulais pas connaître les détails de ses sévices. Maintenant qu'elle était tout pour moi, l'idée que quelqu'un lui fasse du mal me rendait malade de rage. L'ignorance n'était pas seulement une bénédiction dans ma situation, elle me sauvait la vie.

– Je ne peux pas me contenter de regarder ailleurs et...

– J'ai essayé Bouton.

J'étais prêt à dépenser beaucoup d'argent pour que ma femme soit heureuse. Bouton ne comprenait pas que c'était un fait rare. J'étais prêt à donner des millions pour sauver une fille que je n'avais jamais rencontrée... c'était ridicule.

– Cette pauvre femme. Je sais exactement ce qu'elle ressent.

J'ai essayé d'être aussi compatissant que possible, mais les sentiments n'étaient pas mon fort.

– Je sais. Mais ne te sens pas coupable. On a essayé de trouver un moyen de la sortir de là, mais il n'y a pas de solution. Fin de l'histoire.

– Tu ne laisserais pas tomber si elle était moi.

J'ai soutenu son regard et senti soudain le poids de mon alliance à ma main gauche.

– Je n'aime pas cette fille. Il n'y a qu'une femme au monde que j'aime — et je ferais tout pour elle.

Quand elle a fermé les yeux, deux larmes ont coulé.

Je détestais ça.

Putain, comme je détestais ça.

Pearl s'est levée et a fini par me rejoindre sur mon canapé. Elle s'est assise à califourchon sur mes genoux et a passé les bras autour de mon cou avant de poser sa tête contre la mienne. Elle n'a pas fondu en larmes, mais elle reniflait de temps à autre.

J'ai frotté son dos et chéri la sensation du corps de ma femme contre le mien. J'avais été privé de son affection pendant un court moment, mais c'était trop long. J'ai fermé les yeux et

savouré l'odeur de sa peau, la douceur de ses cheveux.

– J'aimerais gouverner le monde pour pouvoir te donner tout ce que tu veux.

Elle a resserré ses bras autour de moi.

– Je sais...

CANE

Je savais comment Pearl réagirait.

Mais je ne m'attendais pas à me sentir aussi mal. Elle m'avait giflé plus fort que ma propre mère le faisait, tellement il y avait de haine dans son coup. Si Crow ne l'avait pas éloignée de moi, elle n'aurait sans doute pas arrêté.

J'aimais Pearl comme une sœur — profondément. Mais ça ne m'empêchait pas de ressentir une profonde attirance pour Adelina. J'étais pleinement conscient du fait que j'agissais mal. Je lui offrais l'asile en échange de pipes, de frottements et, éventuellement, de sexe. La bonne chose à faire serait de laisser cette pauvre femme en paix jusqu'à ce qu'elle doive être rendue à Tristan.

Mais je ne voulais pas la laisser en paix. Je voulais la baiser partout dans la maison.

Je partais travailler pendant la journée tandis qu'Adelina restait seule dans mon énorme baraque au beau milieu de la campagne. Je pensais à la fois à Pearl et elle. Mon esprit passait de l'image des nichons d'Adelina à celle de l'expression enragée de Pearl. Comme s'il y avait un ange et un diable assis sur mes épaules, j'étais déchiré.

Je suis arrivé à la maison en fin de soirée, bien après que le soleil se soit couché derrière les champs toscans. J'ai garé ma Jaguar, puis je suis entré dans la maison, remarquant que la

plupart des lumières étaient allumées, sans doute parce qu'Adelina n'aimait pas la pénombre.

Je suis d'abord allé à la cuisine, où je l'ai vue debout devant le frigo. Elle a immédiatement refermé la porte comme si elle avait été prise la main dans le sac.

J'ai posé mes clés et mon portefeuille sur le comptoir.

– Tu peux manger ce que tu veux. Je te l'ai déjà dit.

Je ne la traitais pas en esclave, et je détestais qu'elle agisse de la sorte. Mais l'habitude s'était déjà ancrée en elle.

Elle venait de prendre une douche, car ses cheveux étaient humides. Ils étaient presque secs et encadraient son visage de façon inhabituelle. Ses joues avaient une teinte rosée à cause de l'eau chaude et ses yeux resplendissaient, car elle était visiblement heureuse de pouvoir se laver quand bon lui semblait. Ce qui m'excitait le plus était le fait qu'elle porte un jogging et un t-shirt à moi. Les habits ne mettaient pas en valeur son corps sinueux, mais ils stimulaient quand même mon imagination. Je l'ai imaginée enfiler mes vêtements après avoir passé la nuit sur ma queue.

Ça m'a fait bander.

Elle a sorti quelques trucs du frigo et s'est mise à préparer un sandwich.

Je suis resté là à la regarder étaler de la moutarde sur du pain italien, m'imaginant lécher la sauce jaune sur sa bouche. Après l'horrible conversation avec Pearl, je désirais toujours cette femme alors que je ne le devais pas. Mais je ne pensais qu'à l'embrasser, l'acculer au comptoir de la cuisine et passer les mains sur ses hanches féminines. La peloter n'était pas le premier article sur ma liste de fantasmes, mais j'aimais vraiment l'embrasser.

Je ne savais pas trop pourquoi.

Quand elle a réalisé que je la fixais, elle a levé les yeux vers moi. Le couteau était dans sa main, taché de moutarde. Elle savait que quelque chose était sur le point de se produire, et elle attendait.

J'ai contourné le comptoir jusqu'à elle. J'ai senti sa

respiration s'accélérer, vu la façon dont sa poitrine se soulevait à chaque profonde inspiration. Elle a pincé les lèvres, et quand elle les a rouvertes, elles ont collé ensemble un instant avant de se séparer.

Je me suis avancé par–derrière et j'ai pressé la poitrine contre son dos, ma bouche effleurant son cou. J'ai posé les mains sur le comptoir de chaque côté d'elle, ne lui enlevant pas le couteau des mains. Elle n'oserait pas me poignarder, que sa copine soit prisonnière ou pas. Elle ne me ferait pas de mal, car elle m'aimait bien — même si elle n'osait pas l'avouer.

J'ai enfin posé les lèvres sur sa peau et lui ai donné un tendre baiser, plus doucement qu'un papillon se posant sur un pétale de rose. Mais sa réaction a été aussi puissante qu'une avalanche. Elle a inspiré à nouveau, frissonnant à la seconde où mes lèvres ont touché sa peau.

Ma bouche a bougé jusqu'à son oreille, et j'ai expiré mon souffle chaud dans l'ouverture, voulant qu'elle entende mon excitation. Mes lèvres ont trouvé son cartilage et j'y ai posé un doux baiser. J'adorais sentir la façon dont elle réagissait à moi, la sentir se tendre et se relaxer à la fois. J'ai posé les mains sur ses hanches à travers le tissu ample, puis je l'ai lentement fait pivoter vers moi. Elle n'a pas résisté, mais elle a mis du temps à me regarder.

Quand nous avons été face à face, elle m'a regardé dans les yeux, lèvres entrouvertes. Sa poitrine montait et descendait toujours à un rythme rapide, et je me suis rappelé la sensation exacte de ses mamelons durs effleurant mon torse alors que j'étais sur elle.

Ma main a monté le long de son corps, palpant intentionnellement son sein à travers le tissu du t-shirt, puis atteignant sa joue. Mes doigts ont pris son visage en coupe, et j'ai passé le pouce sur sa lèvre inférieure, sentant sa douceur sur ma peau. Mon petit doigt sentait le pouls dans son cou, accélérant à mon contact. Il n'y avait ni dégoût ni mépris dans son attitude.

Elle me suppliait presque de l'embrasser.

Je souhaitais qu'elle me supplie de la baiser aussi.

Je l'ai écrasée contre l'îlot de la cuisine jusqu'à ce que je sente ses seins bombés contre ma poitrine. Je sentais presque ses mamelons durcis percer le tissu. Mes lèvres étaient à quelques centimètres des siennes, mais je ne l'ai pas embrassée. J'ai fermé les yeux et savouré la sensation de son souffle tiède caressant ma peau. Je n'avais jamais retardé un baiser rien que pour faire durer l'anticipation. Je n'avais jamais senti ma peau picoter ni l'excitation parcourir mes veines de la sorte.

– Dis-moi de t'embrasser.

Je voulais l'entendre me dire qu'elle me désirait, même si ce n'était qu'une illusion.

Elle a approché ses lèvres douces des miennes.

– Embrasse-moi.

J'ai écrasé la bouche sur la sienne et nos lèvres ont bougé dans une parfaite harmonie. Nous avons la même fluidité que la dernière fois, et notre baiser langoureux embrasait nos corps. J'ai légèrement relevé son menton pour mieux profiter de sa délicieuse bouche. Sa langue a accueilli la mienne, puis sa main s'est enroulée autour de mon poignet, son pouce en plein sur mon pouls.

Je n'avais jamais connu de femme qui embrassait aussi bien.

Je comprenais l'obsession de Tristan.

Le baiser a continué dans la cuisine pendant quelques minutes, durant lesquelles nos lèvres se sont séparées et retrouvées dans des bruits de succion ponctués de grognements. À sa façon de m'embrasser, il était évident qu'elle était sincère, qu'elle sentait la passion brûlante entre nous. Elle me désirait autant que moi. Je le sentais dans son baiser, son avidité, presque douloureuse. J'avais baisé des tonnes de femmes dans ma vie, et je savais faire la différence entre un désir réel et un désir forcé, pour lequel je payais.

Le sien était sans conteste réel.

Ses mains ont trouvé mon jean et elle l'a déboutonné sans cesser de m'embrasser.

Mon cœur a bondi d'anticipation quand je me suis imaginé

plonger dans sa chatte chaude. Je voulais passer la nuit enseveli en elle, glisser dans la moiteur que ma bouche et mes doigts avaient déjà connue. Je voulais l'emplir de tout mon foutre, l'entendre hurler mon nom tellement elle était satisfaite. Le plaisir des femmes n'était pas ma priorité, mais je voulais lui en procurer. Je voulais qu'elle sache à quel point le sexe pouvait être bon.

Elle a baissé mon jean et mon caleçon jusqu'à ce que mon énorme queue surgisse, épaisse et rouge à son extrémité. Je savais déjà comment j'allais l'enfiler pour la première fois. Je voulais le faire dans ma chambre, alors qu'elle avait le dos plaqué contre les draps.

Elle a reculé la tête, ses lèvres se détachant des miennes, et m'a regardé d'un air sulfureux. Sa bouche était entrouverte et je voyais sa langue. Puis elle s'est lentement agenouillée.

Je voulais me faire sucer, mais je voulais surtout la baiser.

– Non.

Elle a levé les yeux vers moi, un putain de fantasme devenu réalité.

– Je te veux.

Ma déclaration était absolument claire, même si je n'avais rien dit d'explicite. Je voulais du sexe. Je voulais sentir la sueur couler dans mon dos, sentir son corps se tordre sous moi. Sentir un lien intime se développer entre nous.

Elle a semblé hésitante, baissant les yeux à nouveau.

Je savais ce que ça signifiait. Elle n'était pas encore prête.

J'ai caché ma déception. Tout ce que j'avais à faire était de menacer de la rendre à Tristan, et elle écarterait les jambes en un rien de temps. Mais je voulais qu'elle me désire, qu'elle veuille que je la pilonne contre le matelas jusqu'à ce qu'elle soit remplie de mon sperme.

– Suis-moi.

Je l'ai redressée, puis je l'ai soulevée dans mes bras. Ses jambes se sont enroulées autour de ma taille, et ses bras autour de mon cou. Je l'ai embrassée tout en la portant jusqu'à ma chambre au deuxième étage, où elle n'avait jamais mis les pieds.

Ma bouche dévorait la sienne encore et encore tandis que mon énorme queue était pressée contre ses plis. Si je ne pouvais pas l'avoir au complet, j'aurais au moins une part d'elle.

Je l'ai posée sur le lit avant d'enlever ses vêtements, les arrachant presque, car je voulais la voir nue le plus vite possible. Quand j'ai agrippé son string et je l'ai fait descendre le long de ses jambes, j'ai fixé le petit bouton au creux de ses cuisses.

Ma queue s'est contractée.

Je voulais sa petite chatte plus que tout au monde.

J'ai passé mon t-shirt par-dessus ma tête et je l'ai laissé tomber sur le sol. Mon sexe était pointé vers elle, le gland bouillonnant de désir. Il voulait se glisser entre ses lèvres et l'étirer jusqu'à l'amplitude parfaite.

Mais ça devrait attendre à une autre fois.

J'ai grimpé sur elle et je l'ai embrassée à nouveau, sentant nos corps nus se toucher. Sa peau était douce et chaude, comme la dernière fois où je l'avais dévorée. Un instant plus tard, mes mains étaient sur ses hanches, puis entre ses jambes. Elles ont trouvé son clito, et je l'ai frictionné puissamment en l'embrassant.

Elle a gémi dans ma bouche au moment où elle a senti la pression.

J'ai saisi sa main et l'ai enroulée autour de ma queue, lui disant ce que je voulais.

Sa main a hésité un instant avant de se mettre à me branler, montant et descendant le long de mon membre impressionnant avec juste assez de force. Elle a passé le pouce sur mon gland et essuyé la perle de liquide qui s'était formée à la surface. Puis elle l'a étalée sur ma queue, me lubrifiant de bas en haut.

Ma langue était enfouie dans sa bouche, mes doigts collés à sa chatte. Ce n'était pas tout à fait ce que je voulais, mais pour l'instant, ça me suffisait. Elle était nue, j'étais nu. Ça allait.

Elle a haleté dans ma bouche de plus en plus fort alors que je la frictionnais. Même sans la pénétrer, je savais qu'elle atteindrait bientôt l'orgasme. Je savais exactement comment toucher les femmes, et je lui offrais un plaisir dont Tristan était

incapable.

Et elle me donnait la meilleure branlette de ma vie.

Bien que je veuille continuer à l'embrasser, j'ai reculé et je me suis allongé sur le lit, adossé aux oreillers. Ma queue était posée sur mon ventre, légèrement courbée vers la droite.

– Enfourche-moi.

Elle a hésité une fois de plus, présumant sans doute que je voulais la baiser malgré qu'elle ait dit non. Mais un instant plus tard, elle a semblé comprendre que je ne le ferais pas. Si c'était le cas, je l'aurais déjà fait. Elle m'a enfourché et déposé sa chatte en plein sur ma queue.

Je sentais à quel point elle était mouillée. L'humidité de sa fente trempait mon sexe, chaude et collante.

– Frotte-toi sur moi.

J'ai serré ses hanches et je l'ai guidée, lui montrant comment bouger le bassin et traîner son clito le long de mon manche. Elle a gémi quand elle a senti à quel point j'étais dur, lui procurant le genre de friction qui la ferait hurler.

J'ai fixé ma queue entre ses plis et j'ai vu mon gland pointé directement sur mon ventre. Il était déjà lubrifié de cyprine douce et glissante. Elle me désirait, mais elle n'allait quand même pas me laisser la baiser. Cependant, ma patience avait des limites.

Ses nichons bondissaient légèrement alors qu'elle bougeait le bassin toute seule en haletant, la bouche grande ouverte.

Au début, ses mouvements étaient maladroits, comme si elle n'avait jamais fait ça avant, mais en sentant son clito palpiter de plus belle sur ma queue turgescente, elle y a pris goût. Elle a saisi mes poignets alors que je m'agrippais à ses hanches, la forçant à cambrer le dos.

Putain, elle était bonne.

Elle s'est frottée plus fort contre moi, son excitation coulait jusqu'à mes couilles. Elle a enfoncé les ongles dans ma peau et laissé des marques qui ne s'effaceraient pas avant plusieurs jours.

Je n'étais peut-être pas dans sa délicieuse chatte, mais c'était

tout aussi chaud.

– Bellissima...

À en croire son air confus, elle n'avait visiblement aucune idée de ce que je venais de dire. Ce qui ne l'empêchait pas d'écraser sa chatte sur ma queue et de la glisser de bas en haut. Ses mamelons durcissaient tandis que sa poitrine rougissait.

– Jouis sur ma queue, Bellissima.

Elle a lâché mes poignets et posé les mains sur mon torse. Il était dur comme de l'acier, et j'aimais sentir le poids d'Adelina contre moi. J'aimais la soutenir avec ma force tandis qu'elle caressait ma queue de sa chatte. Elle s'est enfoncée plus profondément sur moi et ses paupières se sont alourdies. J'avais vu ce regard quelquefois déjà, aussi je savais qu'elle s'apprêtait à jouir sur moi.

Oh que oui.

Elle a ouvert la bouche, mais n'a pas gémi tout de suite. Puis le bruit a atteint mes oreilles, fort et strident, mais tout aussi mélodieux. Son bassin s'est agité sur moi, et son plancher pelvien s'est contracté sous l'orgasme que je lui donnais. Ses ongles se sont plantés dans ma poitrine, me perçant presque la peau.

Voir une femme jouir était mon point faible. Voir sa bouche s'ouvrir dans un cri et ses cheveux s'entremêler alors qu'elle se tortillait pour profiter de ma queue sur toute sa longueur était mon seuil. Mes mains ont palpé ses seins, et je les ai pressés fort en explosant.

– Putain...

J'ai giclé sur mon ventre, aspergeant ma peau de ma propre semence, mais prétendant que j'étais profondément enfoui dans sa chatte trempée. Elle a continué de remuer sur moi pour faire durer l'orgasme le plus longtemps possible, se souciant de mon plaisir alors qu'elle n'y était pas obligée.

Je voulais la voir perchée sur moi ainsi pour toujours, ses petits seins ronds et durs et ses cheveux en cascades sur ses épaules. Elle avait une fine taille et un joli nombril, que j'ai imaginé orné d'un piercing. Ça m'a excité à nouveau.

Je l'ai doucement fait rouler sur le lit, puis j'ai marché jusqu'à la salle de bain pour me laver. J'ai nettoyé mon foutre et sa cyprine, puis je suis entré dans la douche pour me remettre les idées en place. J'avais une superbe femme enfermée chez moi et je ne l'avais pas encore baisée. Mais putain de merde, elle compensait. Les trucs qu'on faisait ensemble étaient encore meilleurs que tous les coups que j'avais tirés dans ma vie. J'ignorais si c'était ses yeux sombres ou son petit cul, mais quelque chose chez elle me subjuguait.

Quand je suis revenu dans la chambre, elle était sous les couvertures et profondément endormie.

Je me suis approché du lit et je l'ai fixée, ne sachant pas trop quoi faire. Si je la réveillais et la mettais à la porte, je serais le plus grand des connards. Mais si je dormais avec elle, je n'aurais sans doute pas une bonne nuit, car je détestais partager mon espace avec les autres. La seule fois où j'avais partagé mon lit, c'était quand j'étais dans une sorte de semi-relation. Et à l'époque, je n'étais pas bien.

Mais je l'ai laissée tranquille et je me suis couché.

ADELINA

Je me suis réveillée le lendemain matin dans le lit de Cane.

Le soleil s'infiltrait par la fenêtre ouverte et striait le lit. Il était tôt, mais la chaleur de l'été réchauffait déjà la chambre. Mes yeux étaient à peine ouverts quand Cane a remué.

Il était allongé sur le dos et mon bras était posé sur son ventre. Son bras était par-dessus le mien, comme si nous étions deux amants qui dormions enlacés chaque nuit. Il a retiré sa main et l'a passée dans ses cheveux courts, puis ses paupières se sont lentement ouvertes, s'ajustant à la lumière matinale.

J'ignorais comment nous nous étions entremêlés.

Cane s'est appuyé sur un bras et m'a regardée, donnant à ses yeux un instant pour s'ajuster et assimiler mes traits. Sa barbe était plus épaisse que la veille, et il avait quelques marques sur la poitrine, là où je l'avais perforé de mes ongles. Il avait un peu de poil entre les pectoraux et une cicatrice de blessure par balle sur le bras gauche... du moins, je me disais que c'en était une.

Il était bel homme. C'est la première pensée qui a surgi dans ma tête quand je l'ai regardé. Son regard était intimidant, mais lui donnait un certain charme. Il était une menace, mais pas pour tout le monde. Cane n'était pas galant, mais il faisait de son mieux pour me mettre à l'aise.

En le regardant, j'ai réalisé que j'étais encore nue. Je n'avais pas remis mes vêtements hier soir. J'avais juste fermé les yeux et

je m'étais endormie. En fait, j'avais eu une nuit sans rêves. La dernière fois que c'était arrivé, j'étais encore libre.

Il m'a étudiée quelques secondes de plus avant de passer la main dans mes cheveux, puis il s'est penché pour m'embrasser. C'était un baiser doux, m'accueillant dans une nouvelle journée. Ses lèvres ont effleuré les miennes avec adoration, tel un amoureux.

Mes bras se sont automatiquement enroulés autour de son cou en réponse, et je lui ai rendu son baiser, savourant ses lèvres malgré moi. Ses poils de barbe frôlaient ma peau, m'égratignant. C'était agréable. Il était comme tous les autres, me considérant comme une esclave qu'il voulait se taper, puis oublier. Mais mon attirance provoquait des sensations contradictoires en moi. Et je ne pouvais pas m'empêcher de me sentir en sécurité avec lui. Il ne m'avait pas enchaînée une seule fois depuis que j'étais entrée dans sa vie. J'avais été accueillie par un baiser au lieu d'un coup de poing. Et il me permettait de contrôler mon propre destin.

Il n'était pas un homme bon. Mais il n'était pas mauvais non plus.

Ses baisers ont migré au sud de la vallée entre mes seins. Il a descendu de plus en plus, se dirigeant vers l'apex entre mes cuisses. Ses poils rugueux frottaient contre ma peau, et j'étais avide de ressentir la même friction dans mon entrejambe. Aucun homme ne m'avait embrassée là de la sorte, et je mentirais en disant que je n'aimais pas ça.

Il a doucement soufflé sur mes plis avant de passer la langue sur mon clito. Il l'a encerclé avant de l'aspirer dans sa bouche, juste assez fort, sans aller trop loin.

Mes mains ont agrippé les draps, et j'ai tenté d'étouffer mes gémissements. Je ne voulais pas que Cane sache à quel point je prenais plaisir à nos batifolages. Ça allait contre tout ce en quoi je croyais ; j'étais censée être une femme libre, pas la possession d'un homme plein aux as. J'aurais dû être repoussée — brisée.

Ses mains ont bougé vers mes seins, et il les a tâtes agressivement alors qu'il continuait de faire tourner sa langue sur mon clito. Ses yeux ont trouvé les miens, l'assurance qu'il

exsudait le rendait encore plus sexy. Il savait comment satisfaire une femme, et il ne cachait pas son énorme ego. Il n'allait pas s'arrêter jusqu'à ce que je me torde sur le lit et que je jouisse dans un hurlement.

J'ai agrippé les draps plus fort, puis passé les mains dans mes cheveux. Mon dos s'est arqué alors que je luttais intérieurement contre l'explosion sur le point de surgir dans mon ventre. Mais ça devenait de plus en plus difficile. J'étais presque à mon seuil, et plus je luttais contre la sensation, plus elle augmentait.

Mes doigts se sont fermement enroulés autour de ses poignets, sentant les veines cordées et les muscles ciselés de ses avant-bras. Je sentais chacun de ses muscles bouger alors qu'il massait mes seins. Lorsqu'il a aspiré mon clito plus fort, je n'ai pas pu me contenir une seconde de plus. J'ai hurlé comme un animal, mes cris se répercutant dans l'énorme chambre. La fenêtre était ouverte, mais heureusement, il n'y avait pas de voisins dans les parages pour m'entendre.

Nous ne nous étions pas adressé la parole, mais nous nous étions salués comme le faisaient les amants. Ma matinée avait commencé par un réveil dans un lit chaud, mon bras sur la poitrine de mon ravisseur, et maintenant un orgasme faisait trembler mon corps en entier.

Cane est remonté vers ma poitrine et j'ai contemplé son torse puissant. Son menton luisait de l'excitation entre mes jambes. Il a frotté son nez contre le mien avant de m'embrasser, me faisant goûter ma cyprine sur ses lèvres. Il a sondé mes yeux intensément.

– Je commence à perdre patience, Bellissima. Je ne suis pas un homme patient.

Il a reculé en fronçant les sourcils, m'assurant silencieusement qu'il ne bluffait pas. Il est sorti du lit, sa queue dure comme le fer, n'ayant visiblement aucune intention de la faire ramollir.

Je savais que je mettais trop de temps à lui donner ce qu'il voulait. C'était déjà bien de sa part de respecter ma réticence. Mais plutôt que de penser à ça, mon esprit était focalisé sur une

chose.

– Ça veut dire quoi, Bellissima ?

Je ne connaissais pas du tout l'italien.

Il a enfilé un t-shirt et a passé la main dans ses cheveux.

– Il y a des clés et un peu de fric dans un tiroir de cuisine. Va au marché chercher de quoi faire le dîner. T'es ma gonzesse, et je m'attends à ce que tu cuisines pour moi.

Dans mon ancienne vie, un commentaire du genre — affirmer que la place d'une femme était dans la cuisine — m'aurait insultée. Mais j'avais d'autres chats à fouetter.

– Tu vas me laisser sortir ?

– Tu reviendras, dit-il assurément. Prends-toi ce que tu veux.

APRÈS AVOIR FAIT LES COURSES ET MIS LES SACS SUR LA BANQUETTE ARRIÈRE, je me suis assise dans la voiture et j'ai éclaté en sanglots. La réaction a été tellement soudaine que je ne l'ai pas sentie arriver. J'étais sûre que je ne conduirais plus jamais de ma vie. Jamais je n'aurais cru faire quelque chose d'aussi normal que d'aller au marché à nouveau. Je me sentais comme si j'avais retrouvé ma vie — même si ce n'était pas vrai.

Je suis retournée à la maison et je me suis affairée en cuisine, la poitrine toujours serrée. Je préparais le dîner d'un homme que je ne connaissais pas, mais je ressentais tout de même une lueur d'espoir. Après avoir été battue régulièrement et baisée par trois types à la fois, un séjour chez cet homme était comme des vacances. J'étais dans une demeure splendide et je pouvais sortir à ma guise. J'avais des droits, en tant que femme — en tant qu'être humain. J'étais reconnaissante envers l'homme qui faisait des affaires avec Tristan, même s'il n'avait rien fait pour m'aider.

Il n'était pas aussi mauvais que Tristan.

Je n'avais jamais été aussi perplexe de toute ma vie.

Je me considérais comme une personne forte. Je ne me

l'aurais jamais rencontré. Si je l'avais connu dans une autre vie, j'aurais sans doute déjà couché avec lui. Il était le genre d'homme sur lequel je fantasmais quand j'étais petite, comme un prince charmant, mais en plus sombre.

Mais maintenant, on me testait.

Je n'étais pas très bonne cuisinière, et j'ignorais les goûts culinaires de Cane. Aussi j'ai fait des lasagnes et une salade. Comme il était Italien, j'ai espéré que ça le satisferait.

Tellement absorbée par sa virilité, j'avais oublié de parler.

– Le dîner est prêt. Tu veux manger maintenant ?

Il a posé ses clés sur la console, puis a contourné le comptoir. La cuisine était énorme, assez grande pour que dix cuisiniers y travaillent en même temps. La plupart des gens tueraient pour ce genre de luxe, mais Cane semblait indifférent, comme si ça n'avait pas d'importance à ses yeux.

Plus il s'est approché de moi, plus ma respiration s'est accélérée. Les poils de ma nuque se sont dressés, et les lumières au plafond ont soudain semblé plus claires que l'instant d'avant.

Il s'est planté devant moi et il a posé les doigts sous mon menton. Doucement, il m'a forcée à le regarder pour m'embrasser. C'était sa nouvelle façon de me saluer, et ça me plaisait bien.

Quand il a posé les yeux sur mon visage, l'affection dans son regard s'est éteinte. Il a baissé le bras et m'a dévisagée comme si quelque chose lui déplaisait.

– Qu'y a-t-il ?

– Rien, dis-je rapidement, repensant à ma crise de larmes

dans la voiture.

Je suis retournée au persil sur la planche à découper et j'ai repris le couteau.

– Je te parle.

Il m'a arraché le couteau des mains et l'a fait glisser sur le comptoir, là où je ne pourrais pas le récupérer.

– Maintenant, regarde-moi.

J'ai hésité en entendant l'autorité dans sa voix. J'étais habituée à son côté plus doux. J'étais idiote de croire qu'il n'était pas aussi impitoyable que tous les autres. Si Tristan le respectait, il devait être aussi barbare que lui.

Quand il n'a pas eu ce qu'il voulait, il m'a saisie par le cou et m'a forcée à le regarder dans les yeux. Il avait une poigne de fer, et il m'a secouée comme si j'étais une poupée de chiffon. Il n'avait jamais été aussi cruel. Il s'est approché de moi, me transperçant du regard.

– T'as pleuré. Pourquoi ?

– Je n'ai pas pleuré...

– Ne me mens pas. Je ne te mens pas, alors accorde-moi le même respect.

Sa main était pressée contre les veines de mon cou. Je sentais mon pouls palpiter contre ses doigts.

– Tu ne peux pas comprendre...

Il a relâché mon cou maintenant qu'il avait toute mon attention. Sa main a glissé le long de mon dos, puis s'est posée au creux de mes reins.

– Tu serais surprise. Alors, parle-moi. Tu sais, je pourrais être ton ami si tu m'en laissais la chance.

Mon ami ? On m'avait prêtée à lui pour un mois. Ce n'était pas le genre de situation à partir de laquelle nouer une amitié.

– Quand je suis allée au marché... Je me suis rappelé ce que c'était d'être libre. Le soleil réchauffait mon visage, j'avais des clés dans ma main... j'avais une vie. Jamais je n'aurais pensé ressentir ça à nouveau.

Les traits durs de Cane se sont lentement adoucis jusqu'à ce qu'il me regarde différemment. C'était la même expression qu'il

affichait lorsqu'il était assis en face de moi à table, chez Tristan. Quand Tristan m'avait frappée, il avait eu pitié de moi. Quand il m'avait privée de nourriture, il l'avait encouragé à me laisser manger. L'homme compatissant était de retour.

– Personne ne devrait se sentir comme ça... Je suis désolé.

J'ai entendu la sincérité dans sa voix, c'était immanquable. De plus, il m'avait dit qu'il ne me mentirait pas.

– Tu penses que je devrais être libre ?

Sa main a lentement frotté mon dos. Il a détourné le visage jusqu'à ce que sa bouche soit directement à côté de mon épaule. Il a semblé vouloir m'embrasser, puis changer d'idée.

– Disons juste que je ne suis pas fan du trafic d'esclaves.

– Alors pourquoi tu m'as acceptée ?

S'il était tellement opposé à l'idée, il aurait pu refuser l'offre de Tristan. Peut-être qu'il l'avait acceptée pour m'épargner un mois de torture. Mais ça me semblait un geste trop altruiste pour un homme comme Cane.

Il m'a fixée de ses yeux sombres, ses puissantes épaules tendues par sa réponse imminente.

– Je t'ai désirée dès l'instant où j'ai posé les yeux sur toi. Si j'avais plus de volonté, j'aurais refusé l'offre. Mais je suis faible.

Son bras s'est enroulé autour de ma taille et il m'a attirée contre sa poitrine, pressant mes seins contre son torse musclé.

– Je t'ai acceptée parce que je voulais te baiser. C'est tout. Quand il sera temps de te rendre, je vais te déposer chez Tristan sans regarder en arrière. Je suis désolé que ça te soit arrivé, mais je ne peux rien faire pour t'aider.

– Rien ? murmurai-je.

Il a secoué la tête.

– Je ne peux pas t'acheter. Tu n'es pas à vendre. Et je ne peux pas t'aider à t'enfuir à cause de ta copine. Il n'y a pas de solution.

En effet, il n'y en avait pas.

– Si j'étais toi, je l'oublierais. Soit elle est déjà morte, soit elle a été vendue à un autre homme. Dans une situation comme dans l'autre, Tristan n'a aucun pouvoir sur elle.

J'ai bronché à son commentaire sans merci. Le fait qu'il avait

sans doute raison empirait la situation. Un nœud s'est formé dans mon estomac.

– Tu pourrais me trancher la gorge en pleine nuit et fuir. C'est ce que je ferais si j'étais toi.

J'ai sondé ses yeux, croyant fermement ce qu'il me disait.

– Tu m'encourages à te tuer ?

– Je t'encourage à te battre, Bellissima. Je connais une femme qui a déjà été dans la même situation que toi. Et elle n'a jamais baissé les bras — pas une fois.

– Elle s'est enfuie ?

Il a hoché la tête.

– Elle a trouvé sa maison.

JE SAVAIS COMMENT SE TERMINERAIT CETTE SOIRÉE.

Cane allait enfin me posséder — parce que j'allais le laisser faire. Je ne pouvais plus éviter l'inévitable. J'avais aimé toutes les autres choses que nous avons faites ensemble. Peut-être qu'il était capable de miracles et qu'il me ferait aimer le sexe... mais j'en doutais. J'avais été violée à répétition dès le jour où Tristan m'avait achetée, et lorsque je pensais à coucher avec un homme, je me mettais à trembler. Je savais que Cane serait différent, mais ça ne chassait pas mon anxiété. Je souffrais désormais du trouble de stress post-traumatique. Chaque fois que j'y pensais, j'avais une crise de panique.

Cane m'a fixée durant presque tout le dîner. Nous étions assis à l'immense table devant la fenêtre face à la cour. Elle était trop grande pour deux personnes. Même pour dix personnes.

– C'est bon.

Je ne m'attendais pas à ce qu'il mange aussi lentement. Tristan et ses hommes dévoraient leurs repas comme des loups affamés. Je devais les regarder se repaître de délicatesses tandis qu'ils lançaient leurs restes par terre pour que je les mange comme une chienne.

– Merci d’avoir cuisiné pour moi.

Il ne m’avait pas vraiment donné le choix.

– Contente que tu aimes ça.

– J’ai besoin qu’une femme cuisine pour moi. Mon frère a un majordome. Maintenant, je comprends pourquoi.

– Tu faisais comment pour manger avant ?

Il a haussé les épaules.

– Comme j’étais en ville, je n’avais qu’à sortir et prendre quelque chose sur le pouce.

– Alors pourquoi as-tu déménagé ici ?

– C’est un investissement. Un changement de décor. Mon frère possède une propriété à la campagne, c’est bien.

Ça faisait deux fois qu’il mentionnait son frère.

– Vous êtes proches ?

Il a haussé les épaules.

– Je donnerais ma vie pour lui, mais on se dispute beaucoup.

Intéressant.

– Le vois-tu souvent ?

– On travaille ensemble, aussi je le vois plus souvent que j’aimerais.

Je me suis demandé si son frère était au courant de mon existence.

– Les affaires que tu fais avec Tristan ?

Il a hoché la tête.

– Il possède aussi un vignoble en Toscane. Il blanchit pas mal d’argent comme ça.

– Oh...

J’ai pris une autre bouchée de mon repas.

– Il sait que j’existe ?

– Ouais... Il n’était pas trop content de l’apprendre.

– Parce qu’il est contre le trafic d’esclaves ?

– Oui, mais ce n’est pas pour ça qu’il est en rogne. C’est parce que Tristan ne nous a pas payés en totalité. Mais il s’en remettra.

Personne ne semblait se soucier de la façon dont j’étais traitée.

– Je vois...

J'ai pris une autre bouchée, même si j'étais repue. Je ne pensais qu'à une chose : ce qui allait se passer après le dîner. Mon pouls ne ralentissait pas, et la sueur se formait sur ma nuque et sur mes paumes.

Il a pris une bouchée de pain, sans me quitter des yeux. Plutôt que de boire du vin, il avait un verre de whisky à la main. Je ne l'avais jamais vu boire autre chose que ça et de l'eau.

- Je veux en savoir plus sur toi.
- Qu'est-ce que tu veux savoir ?
- T'as quel âge ?

Ça avait été mon anniversaire récemment. Je ne savais pas exactement quand, car j'étais séquestrée dans une chambre sans aucune notion du temps.

- Vingt-trois.
- Tu faisais quoi quand t'as été enlevée ?

Je m'en souvenais comme si c'était hier.

- Lizzie et moi venions de terminer la fac, et on était parties en vacances en Grèce pour fêter ça. On était là depuis une journée seulement quand on a pris un taxi et qu'on nous a mis des sacs sur la tête.

J'ai pensé à ma famille, qui était sans doute encore à ma recherche.

- T'as étudié quoi ?
- Les arts libéraux. Je voulais devenir maîtresse d'école.

En remarquant le temps de verbe que j'avais utilisé, j'ai compris que je ne réaliserais jamais mon rêve. Je mourrais aux mains de mon ravisseur. Un jour, il me frapperait un peu trop fort et me défoncerait le crâne. Mon corps serait jeté dans l'océan, et on ne me retrouverait jamais.

Cane a bu une gorgée de whisky et s'est léché les lèvres.

- Enseigner à des morveux pour un salaire de merde ne me semble pas un métier très attrayant.

- Ce ne sont pas des morveux. Et je me fiche du salaire.
- Personne ne se fiche de son salaire.
- Pas vrai.

Pourvu que j'aie un endroit où vivre et de quoi me nourrir, je

serais heureuse. Il en fallait peu pour créer un chez-soi douillet : de l'amour, des amis, et de la famille.

Cane n'a pas insisté.

– T'étais encore vierge à vingt-trois ans ?

C'était un sujet douloureux.

– Je ne veux pas en parler...

Cane avait beau me détenir, il ne m'obligerait pas à parler de certains sujets.

Ses doigts étaient enroulés fermement autour de son verre.

– Pourquoi pas ?

J'ai failli lever les yeux au ciel.

– Je pense que c'est évident.

– Ne dit-on pas que c'est mieux de parler de ces choses-là ?

D'avouer ce qu'on a sur le cœur ?

– T'es pas mon psy.

– Tu ne connaîtras pas mieux que moi.

Il a débouché la carafe et versé un peu de whisky dans mon verre, bien que je n'en aie pas demandé.

– Allez, parle-moi.

– Pourquoi tu veux me parler ? T'as dit que tu voulais me baiser. Alors, baise-moi et c'est tout.

J'ignorais pourquoi j'étais d'une humeur aussi massacrate alors que Cane était gentil avec moi la plupart du temps.

– Et j'en ai l'intention — le plus tôt sera le mieux. Mais une conversation sympa ne te ferait pas de mal.

J'ai poussé ma nourriture dans l'assiette avec ma fourchette.

– Tu ne vas pas parler ?

– Pourquoi tu ne me dis pas quelque chose de personnel sur toi ? Peut-être qu'on m'a prêtée à toi pour un mois, mais ça ne veut certainement pas dire que je t'appartiens.

– Ma vie n'est pas si intéressante que ça. Et je demandais ça juste parce que tu sembles avoir beaucoup d'expérience. Tu m'as fait la meilleure pipe de ma vie.

Mes joues se sont immédiatement empourprées.

– Tu ne parais pas aussi innocente que tu le prétends.

– Eh bien, je le suis. Ou plutôt... je l'étais.

– T’attendais de rencontrer le type parfait ? D’être mariée ou quelque chose du genre ?

Il rétorquerait sûrement une grossièreté, mais comme il n’allait pas lâcher prise, j’ai décidé de répondre.

– J’attendais le type de mes rêves. Un prince charmant de qui tomber folle amoureuse.

L’expression de Cane n’a pas changé.

– J’ai toujours été une romantique désespérée...

Il a bu une gorgée de whisky.

– Désolé que les choses ne se soient pas passées comme tu voulais.

À ma grande surprise, sa réponse n’était pas insensible. Sa sympathie semblait sincère, et je lui en étais reconnaissante. Tristan ne m’en avait jamais témoigné une once. Il me donnait des coups de pieds au visage sans aucun remords.

– Je sais que ça semble stupide, mais c’est ce que je voulais.

– Je ne trouve pas ça stupide. Ma belle-sœur a dit exactement la même chose à mon frère. La plupart des femmes rêvent de tomber amoureuses. Mais peu d’entre elles trouvent le grand amour. Il est préférable d’avoir des attentes réalistes. Tout ce que les hommes veulent, c’est du bon sexe. Et quand ils trouvent une femme qui leur en donne... ils restent avec elle. Ça n’a rien à voir avec l’amour, même s’ils prétendent le contraire.

C’était une perspective déprimante.

– Selon ta logique, ton frère n’aime pas sa femme.

Il a bu une autre gorgée.

– Si, il l’aime. Je pense juste qu’il a mis du temps à le réaliser. À un moment donné, elle l’a quitté. C’est là qu’il a compris qu’il ne pouvait pas vivre sans elle, et qu’il lui a donné ce qu’elle voulait.

– C’est-à-dire ?

– L’amour.

Il a avalé la dernière bouchée de ses lasagnes, puis s’est essuyé les coins de la bouche avec sa serviette de table.

– T’es pas toute seule. C’est tout ce que j’essaye de dire.

– Eh bien, je ne vais sûrement jamais trouver l’amour. Je

devrais faire une croix dessus...

Les yeux de Cane se sont adoucis, sans toutefois montrer d'émotion.

– Si les rôles étaient inversés, tu crois vraiment que ta copine resterait pour toi ?

Je n'ai pas hésité.

– Oui.

Il a levé un sourcil.

– Si elle voyait une porte de sortie, tu crois vraiment qu'elle l'ignorerait pour te sauver ? Même si ta vie ne vaut pas la peine d'être vécue ?

C'était cruel, mais vrai.

– Oui.

Il a secoué la tête.

– Quand les gens se retrouvent dans des situations difficiles, ils prennent toujours la voie la plus facile. Tu devrais filer pendant que t'en as la chance. Elle ferait la même chose.

– Tu ne la connais pas.

– Et si j'étais toi, je dirais à ma copine de se barrer et de ne pas regarder en arrière. Ça ne sert à rien de faire souffrir tout le monde.

Je savais que je lui dirais la même chose si je le pouvais. Si elle voyait une issue, je voudrais qu'elle la prenne.

– Et si tu t'échappais, tu pourrais aller à la police et dénoncer Tristan.

– Lizzie serait morte d'ici là.

Il m'a regardée tristement.

– Ma jolie, elle est déjà morte.

Mon sang s'est glacé dans mes veines quand la réalisation m'a traversé l'esprit. On lui avait peut-être déjà brisé la nuque ou défoncé le crâne. Je resterais prisonnière sans aucune raison, et mon destin serait identique au sien.

– Je ne peux pas, d'accord ? On est amies depuis qu'on a dix ans.

Il a soupiré, déçu.

– J'aurai essayé...

– Pourquoi t’essayes de me convaincre de m’enfuir ? Tu ne veux pas que je reste ici ?

– Bien sûr que si. J’aime bien rentrer chez moi le soir et trouver une belle femme dans ma maison. Mais j’ai un cœur... derrière ma façade froide. J’essaye juste de te donner un conseil d’ami. Fais-en ce que tu veux. Je m’en fous.

Il a posé son verre, puis il a débarrassé la table. Il a mis les assiettes dans l’évier et les a rincées.

Je suis restée là, dos à lui, tandis que ses mots s’imprégnaient dans mon esprit. J’ai écouté le son de l’eau couler et des assiettes s’entrechoquer. J’aurais dû lui proposer de faire la vaisselle, mais mes jambes ne voulaient pas bouger.

Il a fermé l’eau.

– Soit dans ma chambre dans quinze minutes.

Son ton était ferme, ne me laissant aucun choix. Il m’avait accordé une semaine pour me préparer à ce moment, et il n’allait pas me donner un jour de plus.

Je savais ce qui suivrait.

– Et tu ferais mieux d’être nue.

J’AI RETIRÉ TOUS MES VÊTEMENTS, METTANT UN PEU PLUS DE TEMPS À enlever mon string. Une fois que je l’aurais ôté, je serais complètement dénudée. Il m’avait déjà vue nue, et il avait déjà fait des choses intimes à mon corps, mais cette fois, ce serait différent.

Tout allait changer.

Je me suis dirigée vers sa chambre, sentant mes pieds nus fouler le parquet alors que je marchais. Les muscles de mon dos étaient tendus autour de ma colonne vertébrale, raidissant mon corps au complet. Tristan me forçait à commettre des actes contre mon gré, des choses odieuses. Mais alors que j’avançais vers la chambre de Cane, je sentais la chaleur naître entre mes jambes. La sensation était légère, mais grandissait à chaque

seconde.

Je le voulais.

Mais je ne le voulais pas.

Sa porte était entrouverte, et j'apercevais la lumière des flammes se refléter sur les murs et projeter des ombres dans les coins. J'ai pressé les paumes sur le bois d'acajou et j'ai doucement poussé la porte. Elle s'est ouverte de l'intérieur sans faire un son, car la maison était solidement construite avec des matériaux italiens de qualité.

Les couvertures avaient été jetées par terre, et il ne restait plus que les draps et les oreillers sur le lit. Il y avait un énorme âtre en face du lit, presque aussi large que celui dans le salon. Avec ses lambris blancs et ses moulures décoratives, on aurait dit le foyer d'un roi. Un tableau était accroché au-dessus, figurant une femme nue dans un champ de tournesols. J'aurais pu trouver l'image gratuite, mais elle me plaisait. D'un air nonchalant, elle regardait la lumière qui s'infiltrait par les feuilles du chêne au-dessus d'elle, tandis que des papillons voltigeaient tout autour. C'était une allégorie de la sérénité, me rappelant une époque lointaine de mon existence. J'étais jalouse de cette femme, de son acceptation paisible de la vie et la mort.

Cane est sorti de la salle de bain vêtu d'un caleçon noir. Sa queue emplissait le devant, une énorme bosse commandant mon attention. Elle était plus grosse que celle de Tristan, plus grosse que celles de tous les autres.

Je n'étais pas sûre qu'elle puisse entrer en moi.

Il avait un verre de whisky à moitié vide à la main. Le soir, je le voyais rarement sans un verre de liquide ambré près de lui. Il ne semblait jamais affecté par la quantité d'alcool dans son organisme. Peut-être qu'il était toujours ivre, et que je n'avais jamais vu la version sobre de Cane.

Il a descendu le contenu restant et a posé son verre sur la commode, puis il s'est dirigé vers le lit. Ses yeux ont parcouru mon corps comme s'il me regardait pour la première fois. Ils se sont focalisés sur mes seins, l'attribut qui semblait l'intéresser le plus. Sa bouche était habituellement refermée autour d'un de

mes mamelons, et il le mordait de façon joueuse. Ses yeux ont erré sur ma silhouette, allant de mon ventre aux autres parties de mon corps qui l'obsédaient.

– Je ne veux plus attendre. Compris ?

Il a laissé tomber son caleçon, révélant son membre d'acier avec des veines turgescentes. Il a enroulé la main à la base et s'est branlé lentement, sans me quitter des yeux.

Je préférerais de loin passer la nuit avec Cane plutôt que de retourner chez le psychopathe qui prenait autant de plaisir à me frapper qu'à me baiser.

– Compris.

J'ai marché jusqu'au lit à mon tour, sentant mes seins rebondir à chaque pas. Les yeux de Cane étaient rivés sur moi, me brûlant presque. J'ai tâté les draps du bout des doigts, me rappelant à quel point ils étaient doux quand j'y avais dormi la nuit précédente.

– Dans quelle position me veux-tu ?

Il n'a pas répondu, aussi j'ai levé les yeux vers lui.

Il me regardait de la tête aux pieds, le regard plus intense que jamais, assez perçant pour me brûler vive. Il a lâché sa queue et baissé le bras, mais son membre saillait comme une épée prête à frapper quelqu'un.

Mon cœur battait tellement fort qu'il me secouait la cage thoracique. Mes lèvres ont soudain semblé sèches, comme si je devais embrasser quelqu'un pour qu'elles retrouvent leur douceur. J'avais peur, mais j'étais à la fois étrangement excitée. Rien n'avait de sens.

Cane ne me répondait toujours pas. Il a contourné le lit, s'avançant vers moi jusqu'à ce que sa poitrine soit pressée contre mon dos. Puis il a appuyé la queue entre mes fesses, et son gland lubrifié a coulé contre le bas de mon dos. Il a posé les mains sur mes épaules et il les a serrées tendrement avant de poser un baiser dans mon cou.

Tristan préférait me prendre par-derrière et se contrefoutait de mes larmes. Il me claquait les fesses avec ses mains ou un fouet, laissant des marques qui n'avaient pas encore disparu.

Elles mettaient du temps à s'estomper. Peut-être qu'elles ne s'estomperaient jamais.

Cane a posé des baisers dans mon cou, puis le long de ma colonne vertébrale. Il a pressé sa large paume sur mon dos et m'a doucement poussée en avant, laissant ses lèvres descendre de plus en plus bas jusqu'à ce qu'il soit agenouillé devant le lit. Sa bouche a bougé jusqu'au creux de mes reins, puis jusqu'à mes fesses, et enfin, ma chatte.

Il m'a embrassé l'entrejambe langoureusement, caressant mon clito à la fois avec sa langue et ses lèvres. J'ai fermé les yeux et inspiré profondément, chassant de mon esprit toutes les peurs que j'avais par rapport à ce moment. Je n'avais plus qu'à me relaxer et savourer la sensation de sa bouche experte contre mon clito palpitant.

Ses larges mains me massaient les cuisses et me pétrissaient les fesses. Il avait attendu toute la semaine pour pouvoir me posséder, et maintenant que le moment était venu, il prenait son temps. Il voulait me donner du plaisir, me faire mouiller.

Et ça marchait.

Il s'est redressé à nouveau et a frotté sa queue entre mes fesses. Ses mains étaient pressées contre le matelas de chaque côté de moi, et je me disais qu'il allait me baiser dans cette position. Il a penché la tête et m'a embrassée sur l'épaule à nouveau, posant une cascade de baisers le long de mon cou. Sa queue bandée palpitait contre ma chair, et je sentais son excitation couler entre mes fesses.

Il a ôté son corps chaud du mien, puis m'a agrippé les fesses et m'a guidée sur le lit.

J'ai cambré les hanches, dressant mon cul en l'air. Mes cuisses se sont séparées, et je me suis préparée pour l'énorme membre qui s'apprêtait à m'étirer encore plus que tout autre homme ne l'avait fait.

Il s'est avancé vers moi et a posé d'autres baisers sur ma colonne vertébrale.

– J'adore cette position, mais ça devra attendre à une autre fois.

Il m'a fait rouler sur le dos, puis m'a adossée aux oreillers.

Puis il a grimpé sur moi, son corps puissant dominant le mien tandis que le feu crépitait dans l'âtre. La lumière des flammes rayonnait derrière lui, montant jusqu'au plafond. Il a levé une de mes jambes par dessus son épaule, puis il a embrassé l'arrière de mon genou. Ses lèvres sont lentement descendues le long de ma cuisse jusqu'à mon ouverture trempée.

Mes mains étaient posées sur le lit de chaque côté de moi, et j'ai immédiatement agrippé les draps. J'avais les mamelons durs comme l'acier. Sa bouche est passée à mon autre jambe, où il a embrassé les zones sensibles jusqu'au creux de mes cuisses.

J'ai fermé les yeux et pris une grande inspiration.

Je n'avais jamais ressenti de plaisir avec Tristan — pas une seule fois.

Cane m'a empoigné l'arrière des genoux et a écarté mes cuisses en grand. Il s'est penché davantage vers moi, et son visage s'est arrêté à quelques centimètres du mien. Il a appuyé sa bite contre ma fente mouillée, m'électrifiant à la seconde où nos corps se sont touchés.

– Je ne te ferai jamais de mal.

Il a bougé le bassin de l'avant vers l'arrière, frottant sa queue sur mes plis.

– Je ne te mentirai jamais. Je veux que tu le saches.

J'ai posé les mains sur sa poitrine, sentant les briques de muscles que j'avais déjà touchées plusieurs fois. Son contact et ses mots étaient doux. Tout de la situation était différent de mes expériences précédentes. Je me sentais comme une personne, pas juste un corps chaud.

Il m'a embrassée lentement, aspirant ma lèvre inférieure dans sa bouche avant d'expirer dans mes poumons. Son baiser était tout aussi envoûtant que les autres fois, attentionné et sensuel. Il m'embrassait comme s'il m'aimait, même si je ne valais sans doute rien à ses yeux.

Il a appuyé le gland contre mon ouverture et il a doucement poussé. Il a gémi en sentant la mare d'humidité entre mes lèvres.

Maintenant qu'il me pénétrait, je ne pensais qu'à la façon brutale dont Tristan s'enfonçait en moi. Cet homme n'avait jamais essayé de me détendre. Il n'avait jamais donné à mon corps le temps de s'ajuster à lui. Il fourrait sa queue violemment en moi et grognait de plaisir en voyant mon sang sur les draps. Quand je pleurais, il me baisait plus fort, me traitant de sale pute.

Je n'arrivais pas à le chasser de mon esprit.

Mes mains ont instinctivement repoussé sa poitrine, l'empêchant de s'aventurer plus loin en moi.

Cane a reculé, interrompant notre baiser, et m'a lancé un regard impitoyable.

– Tu me fais confiance ?

– Quoi ?

Je ne m'attendais pas à l'entendre me dire ça.

– T'aimes m'embrasser. T'aimes me sucer. Tu vas aimer ça. Arrête de penser à autre chose et ne pense qu'à moi.

Mes bras se sont enroulés autour de son cou, car je voulais m'accrocher à lui. Il était le seul homme qui m'ait traitée ainsi, et je le comptais désormais comme mon seul ami.

– Ce n'est pas aussi simple.

– Si, ça l'est. Je serai doux avec toi. Et je te ferai jouir — comme d'habitude.

– Mais...

Il a refermé sa bouche autour de la mienne et étouffé mes mots d'un baiser. Sa queue s'est lentement enfouie plus loin en moi, chaque centimètre m'étirant de l'intérieur. Il y avait déjà une semaine qu'on m'avait pénétrée, ce qui avait donné à mon corps le temps de guérir. Maintenant, ma chatte se distendait à nouveau, s'ajustant à l'impressionnant membre de Cane.

J'ai posé les mains sur ses bras et j'ai serré ses biceps, car je voulais m'agripper à quelque chose.

– Putain de merde...

Il s'est glissé tout au fond de moi, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que quelques centimètres de sa queue à l'extérieur de ma chatte. Il a cessé de m'embrasser, car il ne pouvait rien faire

d'autre que respirer dans ma bouche.

J'ai fait de même. C'était la première fois de ma vie que la sensation d'un homme en moi était bonne. Ça ne me faisait pas mal comme les autres fois, du moins, pas de façon désagréable. L'inconfort était subtil, et le plaisir était à l'avant-plan, exigeant toute mon attention. Ma cyprine a coulé entre mes fesses jusqu'aux draps sous moi. Il n'avait pas encore commencé à bouger en moi, mais il me donnait déjà du plaisir.

– Putain, t'es mouillée.

Il a enfoncé les derniers centimètres, sa queue heurtant mon col.

Maintenant, il savait que mes protestations étaient faibles et que mon corps désirait vraiment le sien. J'aurais souhaité ne pas le désirer à ce point. Ce n'était pas normal, pas après tout ce que j'avais vécu. Mais mon corps s'animait, car un homme superbe me touchait de la bonne façon.

Le visage juste au-dessus du mien, Cane s'est mis à bouger le bassin, et sa queue a glissé dans mes fluides. Il cambrait les hanches et me pénétrait profondément avant de reculer, encore et encore, se délectant de la sensation de ma chatte autour de lui.

Ma respiration s'est accélérée, et mon pouls a pris un rythme irrégulier. Mes ongles se sont enfoncés dans sa peau, et je l'ai tiré vers moi, voulant sentir son torse frotter contre mes seins alors que nos corps dansaient en parfaite harmonie.

Cane a fermé les yeux un instant, un gémissement profond émergeant du fond de sa gorge. Quand il les a rouverts, ils étaient plus sulfureux que jamais. Il m'a transpercée de son regard brûlant, le plaisir émanant de ses yeux. Il savourait chaque once de mon corps.

J'ai mis les mains sur ses épaules et senti ses muscles se contracter sous sa peau. Mes ongles lui ont griffé le dos, et mes hanches se sont mises à bouger avec les siennes. D'abord lentement, puis j'ai atteint son rythme, prenant sa queue en moi alors qu'il me labourait.

Le coin de sa bouche s'est retroussé dans un sourire arrogant, et il a accéléré la cadence.

– Oui.

Il m'avait déjà fait jouir, mais les autres fois n'avaient pas été aussi intimes. Maintenant qu'il était enseveli en moi, le plaisir me faisait contracter la chatte autour de son énorme membre. Mes mains ont caressé son dos jusqu'à ses fesses. Je l'ai serré contre moi de toutes mes forces, désirant sentir sa queue agile bouger plus fort et plus vite en moi.

Cane s'est penché davantage et sa queue a changé d'angle, atteignant de nouvelles zones érogènes en moi. La tête de lit frappait contre le mur alors qu'il me pilonnait, et la sueur perlait sur son dos.

– Je vais te donner tellement de foutre.

Ça n'aurait pas dû m'exciter, mais ça l'a fait. Je voulais sentir une épaisse semence en moi, sa semence. Chaque fois que Tristan me baisait, je me sentais vulgaire. Maintenant, je me sentais vulgaire, mais d'une bonne façon. Des frissons m'ont parcouru l'échine, puis mon corps s'est tendu en préparation de l'explosion. Je la sentais arriver, elle était au stade embryonnaire, mais elle était là. Lentement, elle s'est accrue, faisant déferler des vagues puissantes qui m'ont presque coupé le souffle.

– Mon Dieu...

Je me détestais de prendre autant de plaisir. Je détestais mon corps de me trahir. Je détestais Cane de le stimuler alors que je le croyais mort.

– Merde.

Cane a bougé le bassin plus vite, ses expirations devenant des grognements. Il m'a regardée jouir avec le même plaisir sur son visage, et après quelques mouvements de plus, il a atteint sa limite à son tour. Il s'est enfoncé en moi avec vigueur, s'enfouissant jusqu'à la base, puis il a déchargé.

– Bellissima...

Nos regards se sont croisés alors qu'il emplissait ma chatte de foutre comme le réservoir d'une voiture, faisant le plein. Il m'a comblée jusqu'à ce que ma chatte ne puisse plus contenir à la fois sa queue et sa semence. Elle s'est écoulée de moi, gouttant

jusqu'à mon cul, mixée à mon propre fluide. Il m'a empoigné les cheveux et m'a embrassée virilement, soufflant dans ma bouche alors que le plaisir déferlait en lui.

Après l'orgasme, je l'ai senti ramollir progressivement en moi. J'étais épuisée et satisfaite, et pas le moins du monde troublée par ce qui venait de se passer entre nous. Je n'arrivais pas à expliquer mes sentiments pour lui, mais je ne pouvais pas non plus évaluer mon propre état mental.

Il a effleuré mes lèvres des siennes avant de retirer sa queue à demi molle. J'ai senti sa semence s'écouler lentement de mon ouverture, chaude et lourde.

– J'en ai beaucoup plus pour toi, ma jolie.

CANE

Je me suis réveillé le lendemain avec une belle fille étalée sur moi. Son bras enveloppait ma taille et sa jambe était enroulée autour de la mienne. Ses cheveux couvraient ma poitrine et mes joues. Ses seins pressaient contre mes côtes, ronds et fermes avec des tétons souples puisqu'elle dormait encore.

J'ai baissé les yeux vers elle et j'ai admiré son joli nez et ses cils épais. Avec ses pommettes hautes et ses lèvres pleines, elle était absolument parfaite. J'aimais la voir gémir sous moi. J'aimais sentir sa chatte étroite se contracter autour de ma bite affolée quand je l'avais fait jouir. Je n'arrivais pas à croire que j'avais attendu si longtemps pour l'avoir.

Je n'aurais jamais dû laisser cette attente se produire.

Maintenant que je pouvais l'avoir quand je voulais, j'ai eu envie de la retourner et de la prendre par-derrière. Je voulais voir son joli cul et les muscles fins de son dos. Ses cheveux bruns cascaderaient sur ses reins et je les empoignerais et tirerais dessus.

Mais elle dormait si paisiblement que je n'ai pas eu le cran de la réveiller. Dans quelques semaines, elle retournerait chez Tristan et n'aurait plus jamais une bonne nuit de repos. Ça ne me faisait ni chaud ni froid, mais je voulais quand même la laisser dormir.

Je me suis glissé hors du lit sans la réveiller et je suis

descendu faire du café. J'avais acheté une machine à café hors de prix, le haut de gamme, mais il avait le même goût que dans la cafetière bon marché de mon appartement à Florence. Aucune différence.

Je me suis préparé une tasse et j'ai frotté mes yeux endormis pour me réveiller. Des flash-back de la nuit dernière ne cessaient de me revenir. Ses nichons étaient magnifiques quand ils rebondissaient, et je n'oublierais jamais l'expression dans ses yeux quand elle a joui. J'ai joui au fond de sa chatte et déchargé une quantité incroyable de foutre.

Putain, c'était bon.

Je me suis adossé au comptoir et j'ai écouté la cafetière glouglouter tandis que ma queue durcissait dans mon jogging.

Peut-être que j'allais la réveiller pour la baiser, après tout.

Le bruit de la sonnette d'entrée a détruit mon fantasme et monopolisé mon attention. Je me suis dirigé vers la porte et j'ai soupiré d'agacement en voyant Pearl sur le seuil. Crow n'était pas en vue. Il dormait probablement encore et ne savait pas qu'elle était partie en douce.

Merde.

- Ouvre-moi.

Elle frappait du poing contre les battants.

Je ne pouvais pas l'éviter pour toujours, mais je ne m'attendais pas à ce qu'elle se pointe chez moi pour me filer des baffes.

J'ai ouvert la porte et lui ai lancé un regard glacial.

- Méfie-toi. Crow n'est pas là pour sauver ton cul si tu me fous en rogne.

Elle a croisé les bras sur sa poitrine et fait de son mieux pour paraître effrayante.

- Fais ce que tu veux Cane, je sais me défendre.

- Est-ce que t'es vraiment venue jusqu'ici pour te battre avec moi ? Au cas où t'aurais oublié, j'ai failli te tuer la dernière fois.

- Comme si je pouvais l'oublier.

Elle est entrée sans y être invitée.

- Tu sais exactement pourquoi je suis ici.

Elle a scruté le couloir et l'escalier comme si Adelina pouvait se cacher dans un coin.

J'ai fermé la porte, car je n'allais pas pouvoir me débarrasser d'elle si facilement.

– Crow et moi en avons déjà parlé. On ne peut rien faire pour elle.

– C'est là que vous avez tort.

– Tort ? Pearl, t'es une dure à cuire, mais tu ne sais pas combien il y a d'hommes cruels dans le monde. Bones était le mal incarné — mais il y en a des millions comme lui. On ne peut pas tous les éliminer.

– Ce n'est pas une raison pour ne rien faire. Crow dit que tu vas proposer de l'acheter.

Je n'avais pas tout à fait dit ça.

– Ça ne marchera pas. Crois-moi.

– Comment le sais-tu ?

Parce que je l'ai baisée. Si elle était mon esclave, je ne la laisserais pas partir non plus.

– Je le sais, c'est tout. Je sais que tes intentions sont bonnes, mais tu dois oublier cette histoire et passer à autre chose.

– Pendant que tu lui donnes des ordres toute la journée ?

– Je ne donne pas d'ordres à cette fille. Elle peut faire ce qu'elle veut.

– Oh, vraiment ? Mais tu lui offres ta protection uniquement le temps où tu la baises ? C'est tordu, et on le sait tous les deux.

– Je suis censé la laisser vivre ici et la nourrir sans compensations ? demandai-je incrédule. Depuis quand tu me prends pour un mec charitable ? Je sais que t'as souffert, mais n'attends pas que je partage tes convictions. J'aime bien baiser cette fille, et je vais continuer à le faire. Quand son temps sera écoulé, elle retournera là-bas. Fin de l'histoire.

Elle a secoué la tête, les lèvres pincées.

– Tu enverras cette femme à la mort sans aucun remords ?

Elle me manquerait dans mon lit. Certaines de nos conversations me manqueraient. Mais une fois qu'elle serait partie, je ne penserais plus à elle. J'étais froid. J'étais sans cœur.

Mais j'avais appris à vivre ainsi il y a longtemps. Ne jamais s'attacher trop aux gens — ils ne seraient pas là pour toujours.

– Si je pouvais l'aider, je le ferais. Alors, ne me fais pas passer pour un salaud. C'est Tristan qui l'a enlevée, pas moi. Et si je n'avais pas accepté l'offre de Tristan de me la prêter, ce serait pire pour elle. J'ai plutôt l'impression d'être son sauveur en ce moment.

– Tu l'utilises, c'est tout. Tu te fiches pas mal d'elle.

– Pourquoi devrais-je me soucier d'elle ? Si j'étais un sans-abri vivant dans la rue, est-ce que quelqu'un se soucierait de moi ?

Elle a plissé les yeux.

– Ce n'est pas la même chose...

– C'est pareil. La vie est injuste, Pearl. Fais-toi une raison.

Ses narines se sont dilatées exactement comme celles de Crow quand il perdait son sang-froid.

– Comment oses-tu me dire ça ?

– Je suis désolé que le monde soit si pourri. Crois-moi, c'est vrai. Si je pouvais prendre toutes les souffrances que t'as endurées pour t'épargner la peine, je le ferais. Je ferais n'importe quoi pour toi, parce que t'es ma famille maintenant. Alors, ne fais pas comme si je m'en foutais — ce n'est pas le cas.

Elle a continué à respirer fort, un volcan en éruption dans les yeux. D'habitude, elle était prompte à répliquer à Crow ou à moi, mais là, elle restait sans voix.

– Je suis désolé, Pearl. Si je pouvais la sauver, je le ferais. Mais je ne peux pas.

J'avais accepté ce fait depuis que Crow et moi en avions discuté. Et j'avais fait la paix avec cette idée maintenant. Je profiterais d'elle le temps convenu, puis je la renverrais une fois la fête finie. Point final.

– Et si je t'avais abandonné ? murmura-t-elle. Si j'avais laissé Bones te tuer ?

Je n'oublierais jamais qu'elle avait mis sa vie en jeu pour moi. J'étais reconnaissant — du fond de mon âme.

– T'aurais dû le laisser me tuer, Pearl. Tu n'aurais pas dû

risquer ta peau pour moi.

– Mais t’aurais fait la même chose pour moi.

Oui, je l’aurais fait. Mais c’était différent.

– T’es ma famille, Pearl. T’es une Barsetti.

– Tout comme toi.

Elle avait beau me taper sur les nerfs, j’aimais cette femme comme une sœur. Je l’aimais comme Vanessa. De bien des façons, elle me faisait penser à elle. L’esprit de Vanessa continuait à vivre en moi — par la femme que mon frère m’avait donnée pour sœur.

– Après ce que je t’avais fait, je ne méritais pas ton dévouement.

– Une famille s’aime de façon inconditionnelle. C’est pourquoi Crow ne t’a pas tué.

Vrai. Si j’avais été n’importe qui d’autre, Crow m’aurait descendu.

– Et comme une famille est toujours là pour les siens, tu devrais être là pour moi.

Je n’ai pas compris ce qu’elle voulait dire.

– Je suis là pour toi.

– Pourtant, cette pauvre femme va retourner chez Tristan dans quelques semaines.

Je me suis retenu de lever les yeux au ciel.

– Je te l’ai déjà dit, je ne peux rien y faire. Elle n’abandonnera pas son amie, donc je ne peux pas l’aider à s’enfuir. Et je ne peux pas la racheter à Tristan non plus. Alors je suis censé faire quoi ?

Enfin, elle la fermait.

– Pearl, je suis censé faire quoi ? répétais-je, avec insistance.

Enfin, elle baissait les yeux.

Bien. Cette conversation était enfin finie.

– Tu devrais partir. Elle va bientôt se réveiller.

– Je veux la voir.

– Pourquoi ?

– Je sais exactement ce qu’elle traverse. Je peux lui parler.

Je n’arrivais pas imaginer pourquoi une fille voudrait discuter de son traumatisme avec une autre fille qui l’avait vécu. Ce serait

comme deux mecs parlant ensemble de leur enfance terrible.

– Tu y réfléchiras ? dit-elle d'une voix pointue. Je ne veux pas qu'elle se sente seule.

– Elle n'est pas seule. Elle m'a.

Si elle voulait parler de quoi que ce soit, je l'écouterais. Je ne lui donnerais sans doute pas de très bons conseils, mais je savais écouter.

– Tu m'as dit que tu la rendrais sans le moindre remords.

– Mais ça ne veut pas dire que je ne serai pas là pour elle tant que je le pourrai. Je ne pense pas que le fait que tu lui parles serve à quelque chose.

– Je croyais que tu ne lui donnais pas d'ordres ? Mais tu décides à sa place ?

Pearl était une vraie emmerdeuse par moments.

– Je vais tâter le terrain, d'accord ?

– Pourquoi tu ne lui demandes pas maintenant, pendant que je suis là ?

Son téléphone a sonné dans sa poche, et le fait qu'elle l'ignore m'a indiqué que c'était Crow.

– Primo, elle n'est pas encore réveillée. Et deuzio, je ne vais pas la bombarder. Rentre chez toi, et je te ferai part de ce qu'elle a dit.

Son téléphone a sonné à nouveau, signe qu'il s'impatientait.

J'ai jeté un coup d'œil à sa poche avant de la regarder.

– Tu ferais mieux de rentrer chez toi avant de le mettre hors de lui.

Pearl a ouvert la porte d'entrée et est sortie, ignorant la sonnerie insistante dans sa poche.

– Tiens-moi au courant de ce qu'elle a dit.

J'ai levé les yeux au ciel et fermé la porte derrière elle, heureux que cette emmerdeuse soit enfin partie. Elle m'accusait de donner des ordres à Adelina, mais Pearl commandait tout le monde autour d'elle. Elle engueulait Crow comme elle voulait et elle n'avait certainement pas peur de moi.

Je suis retourné dans la cuisine et me suis arrêté net en apercevant Adelina, debout dans la pièce. Elle portait mon t-

shirt trop grand pour elle. Il lui arrivait aux genoux et avalait sa fine silhouette. Ses cheveux bruns étaient ramenés sur une épaule, et ses yeux étaient profondément reposés. Une tasse fumante se trouvait sur le comptoir. Elle a refermé les mains autour avant de la porter à ses lèvres.

Elle était là depuis un moment.

Maintenant que je la regardais, j'ai repensé à notre nuit passionnée. Je n'avais jamais pénétré une chatte aussi mouillée ni aussi serrée. C'était une petite fente paradisiaque, une moiteur divine. Le seul fait de respirer le même air qu'elle m'a excité. Je me souvenais avec exactitude de la sensation de sa chatte se comprimant autour de ma queue gonflée à bloc quand elle a joué.

Je ne l'oublierais jamais tant que je vivrais.

Je me suis placé de l'autre côté de l'îlot de cuisine et j'ai observé ses lèvres s'avancer quand elle buvait.

J'ai eu envie de l'embrasser.

– C'était qui ?

Elle a baissé sa tasse et l'a reposée sur le comptoir.

– Ça dépend. Qu'est-ce que t'as entendu ?

– Pas mal de choses. Qu'elle voulait me parler...

Je ne voyais pas de raison de lui cacher la vérité.

– C'était ma belle-sœur, Pearl. Elle fourre son nez partout. Elle déplore mon arrangement avec Tristan. Elle est même plutôt furax, en fait.

– Oh ?

– Elle a vécu la même chose et elle veut t'aider.

Sa voix est devenue un murmure.

– M'aider ?

– Ouais. Je lui ai dit que j'y penserais, mais je ne crois pas que lui parler servirait à grand-chose.

Elle a saisi l'anse de sa tasse, mais elle n'a pas bu.

– Alors, elle a été vendue comme esclave ?

J'ai opiné.

– Quand ?

– Il y a environ deux ans.

Le temps passait si vite. Je me suis souvenu du jour où je l'avais vue pour la première fois quand on l'avait exfiltrée de la propriété de Bones à Rome. Elle était fougueuse, violente et savait manier le couteau. Elle se battait plus courageusement que la plupart des hommes au combat. Ça ne m'étonnait plus que mon frère soit tombé amoureux fou d'elle.

– Elle s'est échappée ?

J'ai haussé les épaules.

– Si on veut. Elle appartenait à quelqu'un, mais mon frère et moi on l'a libérée. Ce n'était pas pour la sauver. On avait prévu de l'utiliser pour nous venger de ce que son ancien maître nous avait fait. Mais au lieu de ça, Crow est tombé amoureux d'elle.

– Et elle est tombée amoureuse de lui ? demanda-t-elle surprise.

– J'ai du mal à y croire moi aussi. Mais aujourd'hui, ils sont mariés et vivent en Toscane.

– Et elle n'a jamais voulu rentrer chez elle ?

– Elle n'a pas laissé grand-chose derrière elle aux États-Unis. Elle n'avait pas de famille, peu d'amis.

– Oh...

– Je lui dirai que tu n'es pas intéressée.

Je me suis servi une tasse de café et suis passé de son côté du comptoir. Son café était plus clair que le mien, car elle avait ajouté de la crème et du sucre. À la seconde où j'ai été près d'elle, j'ai senti des frissons dans le dos. Elle n'avait pas tout à fait la même odeur que la nuit dernière – parce qu'elle portait mon odeur sur le t-shirt.

– En fait, j'ai très envie de lui parler. Si elle a fait tout le chemin jusqu'ici... c'est quelqu'un d'attentionné.

J'ai caché ma déception comme j'ai pu. Je ne voulais partager Adelina avec personne, mon temps avec elle étant limité.

– Je lui dirai.

Elle a levé la tasse à ses lèvres et a bu une gorgée.

J'avais envie qu'on passe aux choses sérieuses, mais elle venait de se réveiller et elle avait le ventre vide. Je devrais la laisser manger quelque chose et se détendre avant de la plaquer

contre le lit et la prendre par-derrière.

Je n'étais pas si barbare.

– T'as faim ?

Elle a posé sa main sur son estomac ferme et tendre à la fois.

– Je suis affamée. Tout me semble si bon ici...

Je me suis soudain senti nul en repensant à la façon dont Tristan l'affamait. J'ai eu envie que chaque repas soit un festin pour la remplumer au maximum avant qu'elle retourne en enfer.

– Crêpes, œufs, bacon ?

J'ai attrapé deux poêles suspendues à un crochet qui pendait du plafond.

– Ce serait le rêve.

– Alors je m'y mets. Passe-moi la boîte d'œufs dans le frigidaire.

– Tu vas cuisiner ? demanda-t-elle incrédule.

Elle pensait que je ne savais pas me débrouiller en cuisine ?

– Ouais, je sais faire un truc ou deux.

– Je croyais que j'étais censée faire la cuisine et le ménage ?

C'est pas ce que t'as dit ?

Elle a pris les œufs dans le frigo et a rassemblé les autres ingrédients : le bacon au frais et la préparation pour les crêpes dans le placard.

– Je te donne ta journée.

J'ai jeté du beurre dans la poêle et l'ai fait fondre avant de préparer la pâte à crêpes.

Elle a continué à me fixer d'un air incrédule comme si c'était une blague.

– Je peux les faire, ça ne me gêne pas.

– Tu t'occupes du dîner. Je m'occupe de ça.

Quand elle a fini par me croire, elle a pris sa tasse de café et s'est assise. Elle a regardé par la fenêtre, contemplant en silence la campagne toscane au loin. J'aurais donné beaucoup pour savoir ce qu'elle pensait.

– Ça va ?

J'ai versé de la pâte dans une poêle et l'ai regardé cloquer. Je ne devrais pas me soucier qu'elle aille bien ou mal. La

questionner sur ses sentiments impliquait que je l'aimais bien, ce qui n'était pas le cas. Je ne savais pas pourquoi je lui avais demandé.

– Ouais, ça va.

Elle a fixé son café.

– Bien dormi ?

– Je dors comme un loir depuis que je suis ici.

Ses longs cheveux bruns descendaient dans son dos, encore emmêlés par sa nuit dans mon lit.

– C'est vraiment agréable... continua-t-elle d'une voix hésitante, en repensant probablement à sa geôle chez Tristan.

– J'ai bien dormi aussi.

Les nuits où elle avait partagé mon lit, je ne m'étais pas réveillé une seule fois. J'étais reposé et prêt à commencer ma journée dès que le soleil se levait. Je ne faisais pas de rêves sombres et tordus comme d'habitude. Peut-être qu'elle chassait mes cauchemars. Ou peut-être n'était-ce qu'une coïncidence.

J'ai fini de préparer le petit déjeuner et servi les crêpes nappées de sirop et de bacon grillé et craquant.

Elle s'est penchée en avant et a reniflé son assiette avant de prendre sa fourchette.

– Hmm... ça sent tellement bon.

Quand elle a dit « hmm », je me suis rappelé qu'elle l'avait dit cette nuit. Ma queue s'est dressée dans mon jogging, mais je n'ai pas bondi sur elle par-dessus la table. J'avais la patience d'attendre que le repas soit terminé.

Du moins, je l'espérais.

JE SUIS ENTRÉ DANS SA CHAMBRE ET J'AI ENTENDU LA DOUCHE COULER DANS la salle de bain. Savoir qu'elle était chaude, mouillée et nue m'a fait imaginer ses seins et son cul savonneux. Je voulais la plaquer contre le carrelage de la douche et la prendre par-derrière, mais le sexe sous la douche était toujours compliqué. Je voulais

prendre mon temps et en profiter vraiment, faire courir mes mains sur tout son corps et mater son cul en même temps.

Alors j'ai décidé d'attendre.

Je me suis déshabillé et me suis allongé sur le dos sur son lit, la queue bandée pour elle. J'ai pris mon sexe en main et je l'ai masturbé lentement, en pensant à sa petite chatte serrée autour de moi.

La douche s'est arrêtée, et je l'ai entendue bouger dans la salle de bain, se sécher les cheveux. Plusieurs minutes se sont écoulées, durant lesquelles elle se préparait, se séchait et se coiffait les cheveux. Les bruits parvenant de la pièce ont fini par s'arrêter, et elle est sortie avec une serviette autour de la poitrine.

Je me suis relevé sur les coudes et je l'ai matée, aimant chaque centimètre de son corps. J'avais l'intention de lui épaissir la taille et les cuisses en la gavant de petits déjeuners copieux et de dîners de gala. Mais pour l'instant, elle était parfaite.

J'ai bandé encore plus quand elle a posé les yeux sur ma queue, ne s'attendant visiblement pas à ce que je sois allongé sur son lit. Mes couilles se sont légèrement contractées quand je l'ai regardée, tout le sang de mon corps venant alimenter mon désir. Une goutte de liquide a perlé sur mon gland parce que j'étais prêt à m'enfoncer en elle.

– Enlève la serviette.

Je me suis assis et j'ai posé les pieds par terre.

Elle s'est approchée de moi, laissant tomber la serviette sur le sol. Ses tétons étaient durs parce qu'elle avait froid, et son ventre lisse et long appelait les baisers. Elle se pavanait devant moi, les cheveux propres et doux.

Quand sa cuisse a touché mon genou, mes doigts ont effleuré sa peau chaude. J'ai agrippé ses cuisses et lui ai embrassé le ventre, sentant l'odeur du gel douche qu'elle venait de faire mousser sur son corps. Ma bouche est lentement remontée jusqu'à ses mamelons, que j'ai sucés.

Elle a inspiré de l'air à travers ses dents et agrippé mes épaules pour se stabiliser. Sa poitrine se soulevait et s'abaissait à

chaque respiration profonde, et je pouvais sentir son excitation monter à chacun de mes atouchements.

Je voulais l'embrasser partout — mais j'avais surtout envie de la baiser.

J'ai astiqué ma queue plusieurs fois avant de me mettre debout, la dépassant d'une tête. J'ai pressé ma bouche contre la sienne et j'ai embrassé ses lèvres, douces comme des pétales de rose. Mes larges mains se sont refermées sur ses petits seins, et je les ai malaxés doucement tout en plongeant ma langue dans sa bouche.

Elle m'a rendu mon baiser avec la même passion, la même avidité. Même si elle faisait ça pour avoir un endroit où vivre, j'avais l'impression qu'elle me désirait malgré tout. Quand je la pénétrerais, sa chatte ne serait pas aride et râpeuse comme du papier de verre. Elle serait chaude, douce et paradisiaque.

Même si j'avais très envie de continuer à l'embrasser, je me suis écarté et je l'ai attrapée par les hanches. Je l'ai positionnée au bord du lit et j'ai pressé ma bouche contre son oreille.

– À quatre pattes, Bellissima.

Elle a rampé sur le lit et écarté les genoux, le cul en l'air.

J'ai astiqué ma queue en savourant le spectacle, et étalé une goutte de lubrifiant qui perlait à mon gland sur toute la longueur de mon sexe. J'étais impatient de m'enfoncer dans sa petite chatte. Je pouvais voir luire d'excitation sa fente mouillée.

J'ai posé les genoux sur le matelas, qui s'est enfoncé tandis que je m'approchais d'elle. J'ai appuyé ma paume au bas de son dos et l'ai poussée vers le bas, cambrant ses reins pour faire saillir son cul. Je pouvais voir les muscles tendus de son dos et son petit cul magnifique.

Ma bouche a trouvé son omoplate et l'a embrassé tendrement.

– Je vais y aller doucement avec toi, cette fois.

J'ai embrassé son cou et le cartilage de son oreille avant de me mettre à genoux et de placer mon gland face à sa fente. Ma main pouvait à peine toucher ma queue tellement elle palpitait. Je l'avais déjà baisée une fois, mais l'expérience ne calmait en rien

mon excitation de la reprendre. Baiser la même femme était marrant pendant une semaine, puis je me lassais rapidement. Mais à en juger par la dureté de ma bandaison, je n'allais pas me lasser de sitôt d'Adelina.

J'ai engagé le bout de ma queue dans sa fente trempée et j'ai senti la chaleur m'envahir comme si on avait allumé un incendie en moi. La moiteur de sa petite chatte serrée m'a rendu fou. La bête en moi s'est réveillée, et j'ai attrapé ses cheveux que j'ai tirés plus fort que voulu.

Elle a poussé un long soupir, mais je ne me suis pas retiré.

Avec sa tête inclinée en arrière, la cambrure de ses reins était encore plus accentuée. Seul mon gland était enfoncé en elle, mais je n'ai pas pris le temps de la fourrer en douceur. Je me suis enfoncée en elle violemment, écartelant son tunnel étroit et allant m'écraser contre son col.

– Putain.

Comme si je montais à cheval, j'ai saisi les rênes et contrôlé chaque mouvement.

Elle a gardé son cul tendu en l'air, mes bras sous son bassin pour la surélever. Sa respiration était hachée et irrégulière, elle semblait lutter pour faire entrer l'air dans ses poumons.

J'ai laissé ma queue fichée en elle pendant un moment, laissant nos corps s'ajuster l'un à l'autre. J'avais déjà senti des chattes lisses, mais ce n'était rien comparé à la sienne. Elle mouillait dès qu'on se trouvait dans la même pièce.

On aurait dit qu'elle me désirait autant que je la désirais.

J'ai entouré ses cheveux autour de mon poing et je les ai tirés violemment en la pénétrant. J'ai donné un grand coup de reins et je me suis enfoncée en elle jusqu'au bout. J'ai bougé en elle, la queue trempée de son excitation. J'ai laissé une main posée sur son dos et je lui tirais les cheveux, la pilonnant comme j'aimais.

Et je l'ai baisée.

Nos corps faisaient des bruits de succion en s'entrechoquant, ma queue trempée allant et venant dans sa chatte glissante. Ma respiration s'est accélérée, et j'ai senti la sueur couler sur ma nuque. J'aurais dû ralentir le rythme, mais je n'arrivais pas à être

tendre. Je voulais la dominer exactement comme la première fois où je l'avais vue.

J'ai maté son petit trou du cul et vu la peau légèrement plus sombre autour. Ma queue voulait le défoncer, mais pour le moment, j'étais heureux dans sa petite chatte serrée. J'aurais aimé pouvoir m'empêcher de jouir afin de continuer à la baiser pendant des heures.

Putain de petite chatte.

Je me suis arrêté un moment pour reprendre mon souffle, et c'est là qu'elle s'est mise à bouger de son propre chef. À la seconde où j'ai arrêté de la pilonner, elle a commencé à me baiser. Elle roulait des hanches d'une manière sexy et à m'engloutir sur toute ma longueur, sa chatte crémeuse déposant son jus au bout de ma queue.

Bon sang.

– T'aimes ma queue, Bellissima ?

J'ai relâché mon emprise sur ses cheveux, laissant son corps se balancer plus fort. Je voulais lui donner tout ce qu'elle désirait. J'étais excité à la seule idée qu'elle prenne son plaisir.

Elle m'a regardé par-dessus son épaule, les lèvres entrouvertes et les joues rouges. Le désir sexuel brillait dans ses yeux, et je savais qu'elle ne simulait pas.

Je lui ai tiré les cheveux pour qu'elle tourne son visage vers moi. J'ai enfoncé ma queue en elle encore plus fort, revendiquant cette petite chatte pour mienne.

– Réponds-moi.

Sa réponse est venue dans un souffle.

– Oui.

Je l'ai défoncée encore plus fort, l'ego aussi gonflé que ma queue. Elle me rendait coup pour coup, balançant des hanches pour engloutir chaque centimètre que je lui donnais. Elle a enfoncé ses doigts dans la couette tout en gémissant tandis que nous baisions comme des bêtes.

J'ai pris appui sur mon pied et me suis enfoncé encore plus loin en elle, voulant sentir sa chatte juteuse sur toute la longueur de ma queue. J'allais passer mon bras autour de ses hanches et

lui caresser le clitoris quand elle s'est mise à gémir.

Son visage s'est affaissé dans le lit tandis que ses gémissements se transformaient en hurlements.

Je l'ai saisie par la nuque et j'ai tourné son visage vers moi, la forçant à me regarder en jouissant. Je voulais voir son expression comme la dernière fois, voir ses joues rosir.

– Regarde-moi, ma jolie.

Elle a passé les bras dans son dos et m'a agrippé les avant-bras, en plantant ses ongles dans ma peau. Je ne savais pas si elle le faisait pour garder l'équilibre ou pour me toucher pendant qu'elle jouissait.

Ça ne faisait pas de différence pour moi.

Ses cris se sont amplifiés comme si je la frappais sans raison. Sa bouche s'est ouverte et elle a hurlé, ses tétons durcissant en même temps. Elle a balancé ses hanches violemment d'avant en arrière, de façon encore plus agressive, s'empalant sur ma bite comme une pro. Son orgasme a semblé durer indéfiniment, comme la dernière fois.

Puis ses cris sont devenus des gémissements. Et des halètements paisibles tandis que sa chatte se détendait et qu'elle retrouvait ses esprits.

Je voulais continuer, mais j'avais envie de jouir. Chaque fois que je la voyais prendre son pied sur ma grosse queue, j'avais envie de gicler moi aussi. Mes doigts se sont resserrés autour de son cou, le pouce posé au coin de sa bouche. J'aimais la posséder, qu'elle soit à moi. J'aimais décharger mon foutre en elle parce que je possédais cette petite chatte étroite comme le reste de son corps.

J'ai encore donné quelques coups de reins avant de jouir dans un rôle, déchargeant tout mon foutre en elle. Mon orgasme a été long et puissant comme hier, et j'ai senti que j'étais devenu accro à cette sensation. Je n'avais jamais connu un tel plaisir charnel avec une autre femme. Je ne m'étais jamais masturbé en ressentant un tel pied.

Adelina était la seule femme capable de me faire cet effet.

ADELINA

Quand je me suis réveillée le lendemain, j'étais dans mon lit.
Avec Cane.

J'étais enroulée autour de lui, comme d'habitude. Je ne me souvenais pas m'être blottie consciemment contre lui, mais visiblement je l'avais fait en dormant. Quelque part, mon corps trouvait réconfortant de le coller. J'avais l'habitude d'avoir une chaîne à la cheville durant la nuit. Maintenant, à la place, je m'habituais à dormir avec Cane.

À l'instant où j'ai ouvert les yeux et me suis étirée, il s'est réveillé. Il m'a regardée d'un air endormi, son premier réflexe du matin. Ses yeux semblaient plus clairs, dangereusement beaux. Il s'est passé plusieurs secondes avant qu'il dégage les draps, et se mette sur moi.

Sa queue était bandée et pressait sur mon ventre. Il m'a embrassée sur la bouche en guise de bonjour.

Je lui ai rendu son baiser instinctivement, mes lèvres désormais parfaitement ajustées aux siennes. Je l'avais embrassé suffisamment de fois pour savoir à quoi m'attendre. Je savais exactement quelle serait la sensation de ses lèvres avant même de les toucher. Un feu incendiant tout sur son passage.

Il m'a positionnée sous lui et a introduit son sexe en moi, le glissant facilement même si je n'étais éveillée que depuis quelques instants. Je n'avais pas eu le temps de mouiller, mais

curieusement, je l'étais. Il a posé son visage contre le mien en remuant lentement en moi, écrasant son os du bassin contre mon clito. Il respirait fort tandis que nous nous réveillions ensemble, nos corps revenant à la vie en se mêlant l'un à l'autre.

Peut-être était-ce parce qu'il était tôt le matin, mais j'étais déjà au bord de l'explosion. J'ai senti la tension monter dans mon bas-ventre et se diffuser partout. J'ai passé une main dans son dos et enfoui l'autre dans ses cheveux.

L'orgasme m'a cueillie par surprise, sa queue tapant juste au bon endroit. Comme si le bout de son sexe avait trouvé un bouton sur mes parois et appuyait dessus fortement, à m'en faire me tordre de plaisir. Je me suis agrippée à lui quand l'orgasme m'a balayée, et mes cris sont entrés directement dans son oreille.

Il a donné quelques ultimes coups de reins avant de jouir en moi en grondant doucement. Il m'a remplie comme la nuit précédente, me donnant tout son foutre. Même à moitié endormi et bougeant lentement en moi, il arrivait à me faire jouir.

– Bonjour, Bellissima.

Il m'a embrassée au coin de la bouche, sa barbe drue frottant contre moi, et a laissé sa queue se ramollir en moi.

Il m'avait dit ça plusieurs fois, souvent sur un ton possessif ou affectueux, mais je n'avais aucune idée de ce que ça signifiait. Tristan m'appelait connasse. J'espérais que le surnom italien que me donnait Cane était plus respectueux.

– Pourquoi tu m'appelles comme ça ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

Il a écarté ses lèvres et m'a dévisagée, les yeux toujours enveloppés de sommeil. Il avait l'air aussi fatigué qu'avant de me prendre. Mais il avait une élégance naturelle qui le faisait paraître beau, quelle que soit son humeur. Il était dur comme un homme devait l'être, calme comme la plupart des hommes puissants. Une lueur menaçante habitait en permanence son regard, évidente pour qui le regardait. Mais ce danger ne m'effrayait plus comme avant. Maintenant, ça me faisait presque me sentir en sécurité, son agressivité étant tournée vers

le reste du monde — pas vers moi.

– Ça veut dire ma belle.

CANE S'EST PRÉPARÉ POUR ALLER TRAVAILLER PENDANT QUE JE LUI préparais quelque chose à manger en bas. Il restait des crêpes du petit déjeuner du week-end, que j'ai réchauffées, et j'ai fait du café. Pendant la journée, une fois Cane parti, j'avais toute la maison pour moi. J'étais reconnaissante d'avoir mon espace personnel et ma liberté, mais être seule me rendait triste.

Je ne pensais qu'au nombre de jours qui restait.

Jusqu'à ce que je retourne chez ce psychopathe.

Cane est descendu et a regardé les assiettes posées sur la table.

– C'est pour moi ?

– Ouais.

Il a souri.

– Génial.

Il s'est assis, a bu du café et pris sa fourchette. Il l'a plantée dans son assiette comme un homme affamé et a tout englouti comme s'il ne savait pas quand il mangerait à nouveau. Quand nous dînions ensemble, il était en général plus raffiné.

J'ai siroté mon café en le regardant, réalisant soudain qu'il allait me manquer pendant son absence. Il était le seul compagnon qui me restait au monde. J'étais proche de mes parents avant d'être enlevée. Je racontais tout à Lizzie. Mais aucun d'eux ne m'était plus accessible.

Tristan ne me laisserait jamais contacter le monde extérieur. Si je le faisais, il y verrait un acte de trahison et couperait la tête de Lizzie. Mais Cane était différent. Il n'avait jamais porté la main sur moi, et il m'écoutait.

– J'aimerais te demander une faveur.

– J'écoute.

Il a fini son bacon avant d'avaler une gorgée de café.

– Je me demandais si je pourrais utiliser ton téléphone...

Cane avait été un mec bien jusqu'à présent, mais je doutais qu'il risque sa peau pour que je puisse dire à mes parents que j'étais en vie. Il était un criminel, lui aussi.

Il a plissé les yeux comme si la question le surprenait.

– Pour faire quoi ?

– Appeler mes parents... Je sais qu'ils s'inquiètent pour moi.

Ma mère n'avait probablement pas dormi depuis que la police lui avait confirmé ma disparition.

Cane a baissé les yeux vers son café comme s'il ne savait pas comment réagir.

– Je ne leur dirai pas où je suis. Si je le fais et que Tristan le découvre, il tuera Lizzie. Je veux juste qu'ils sachent que je suis bien traitée, et que ce n'est pas aussi terrible que leur imagination...

Je n'avais pas besoin de mentir. Je pourrais leur raconter ma vie avec Cane. Ils n'avaient pas besoin de savoir pour Tristan.

Il a avalé une autre gorgée et s'est éclairci la voix.

– La police s'attend à ce que tu appelles.

– Je sais... mais je veux que mes parents sachent que je vais bien. S'il te plaît, laisse-moi les rassurer.

Cane a sondé mon expression d'un regard glacial.

– Je veux bien que tu les contactes, mais pas si ça m'implique. Ils vont tracer ton appel. Tristan a des yeux et des oreilles dans la police. Si tu fais le moindre geste, il le saura. Nos deux têtes seront sur le billot.

Il était idiot de ma part de croire qu'il me laisserait appeler. Je m'étais fait des illusions parce que rester ici me lavait peu à peu le cerveau. J'avais cru qu'il était un homme bon avec un cœur, mais j'oubliais l'essentiel. Il vendait des armes à un criminel et m'avait prise à titre de garantie.

Comment avais-je pu l'oublier ?

Cane a continué de me dévisager.

– Je suis désolé. J'aimerais pouvoir te donner une réponse différente.

Mon cœur l'a cru.

La sonnette a retenti, mettant fin à notre conversation.

Cane a jeté un coup d'œil à sa montre et a reposé sa tasse.

– Je n'ai aucune idée de qui ça peut être.

Il est sorti de la salle à manger, ses pas lourds indiquant son itinéraire dans la maison. J'ai entendu la porte d'entrée s'ouvrir, et j'ai reconnu la voix de la femme.

– Alors, tu lui as parlé ?

Elle avait une voix clairement féminine, mais sous-tendue par une force inébranlable.

– Pas maintenant, dit Cane froidement. Je dois partir travailler.

– Et elle est enfermée ici comme un chien de garde ?

J'ai souri parce que je l'aimais bien.

– Pearl, pas maintenant...

– Tu ne réponds pas à mes questions.

Cane est resté silencieux un moment avant de répondre.

– Oui, je lui ai parlé. Elle aimerait discuter avec toi...

– Super.

Sa voix est devenue plus forte quand elle est entrée dans la maison et s'est rapprochée de moi.

– Adelina, t'es en haut ?

– Je suis ici, dis-je d'une voix assurée, impatiente de rencontrer cette femme dont je savais tant de choses.

Elle a franchi la porte vêtue d'un jean foncé et d'un haut noir. Elle avait de longs cheveux bruns comme les miens et des yeux bleus qui m'ont fait penser à l'océan par une belle journée d'été. Elle portait une alliance originale à la main gauche, ornée d'un bouton nacré cerclé d'or. Elle m'a regardée et a souri.

– Je suis ravie de te rencontrer.

Elle s'est penchée vers moi et m'a étreinte comme si nous étions de vieilles copines qui ne s'étaient pas vues depuis des années.

Cane est apparu derrière elle, l'air franchement contrarié.

– Moi aussi, je suis ravie.

Je me suis immédiatement sentie bien avec elle, car c'était ma première étreinte affectueuse depuis longtemps qui n'était pas

sexuelle ou insensible. Elle était pleine de compréhension et de compassion.

Elle s'est écartée, son sourire avait disparu.

– J'ai des choses à faire au domaine viticole de mon mari. Tu veux venir avec moi ?

Même si ça me révoltait, je me suis tournée vers Cane dans l'attente silencieuse de son autorisation.

Pearl a claqué des doigts pour ramener mon attention vers elle.

– Ne lui demande pas sa foutue permission. Fais ce que tu veux. Tu veux venir ?

– Oh là, pas si vite.

Cane a foncé vers elle, la toisant comme une parente indésirable.

– Elle doit me demander la permission. Elle vit avec moi sous mon toit. C'est moi qui décide.

– C'est un chien ?

– Non, mais...

– Un enfant ?

L'agacement de Cane s'est transformé en colère.

– Non. Mais elle m'appartient, et je décide où elle va. Si je ne veux pas qu'elle aille quelque part, elle n'y va pas. Fin de l'histoire. Alors, ne débarque pas chez moi pour me donner des ordres. Je ne suis pas une mauviète comme Crow. Tu ne peux pas me mener à la baguette.

Pearl a croisé les bras sur sa poitrine et l'a fixé d'un regard plein de haine.

– Tu me déçois tellement.

Il a baissé légèrement les yeux, comme si l'insulte l'affectait réellement. Il y avait quelque chose en Pearl qui l'adouçissait, le rendait plus humain. Je ne l'avais jamais vu réagir de la sorte avec moi. Mais il est vrai que je ne lui avais jamais adressé de reproches. Il me traitait tellement bien, comparé à Tristan, que je n'avais pas le culot de me plaindre.

– Crow sera là ?

Il a serré les dents.

– Oui.

– Je veux qu'elle soit rentrée à la maison avant que je passe la porte. Pas une minute plus tard.

Il a attrapé son portefeuille et ses clés et s'est dirigé vers la porte, les épaules raidies par la colère. J'ai supposé qu'il aurait été plus dur avec n'importe qui d'autre. Pearl avait un pouvoir inné que je pouvais percevoir même s'il était invisible.

Il est parti en claquant la porte derrière lui plus fort que nécessaire.

Quand on s'est retrouvées seules, elle a soupiré et relâché ses épaules.

– Bon. Cet enfoiré s'est enfin cassé.

LE TRAJET ÉTAIT SURRÉALISTE. LES OLIVIERS ET LES VIGNES OCCUPAIENT tout le paysage, avec de belles collines qui descendaient jusqu'au vignoble voisin. On voyait de vieux châteaux au loin, mais ils n'étaient pas en ruines ni décrépits. Ils semblaient habités par un Italien chanceux et assez fortuné pour avoir hérité du domaine.

Ça m'a fait penser à la vue de la maison de Cane, mais elle était bien plus proche de Florence. Ici, il semblait n'y avoir personne à des kilomètres à la ronde.

Pearl n'a pas dit grand-chose, ne m'a pas bombardée de questions. Elle a ralenti en passant devant un manoir de trois étages protégé par une série de portails noirs. Du lierre grimpait sur les murs et laissait apparaître des fenêtres en pierre de taille. La vigne s'étendait à perte de vue dans toutes les directions, ainsi que des chênes majestueux.

– C'est ici que nous vivons, Crow et moi.

Ils vivaient à deux dans ce manoir ?

– C'est magnifique...

– Merci. J'ai été étonnée de me sentir si vite chez moi, ici.

Elle a passé la maison puis a accéléré pour reprendre de la

vitesse.

– Son entreprise viticole est à quelques kilomètres vers l'ouest. On y sera dans peu de temps.

Je n'étais pas pressée, car je n'avais nulle part où aller. Au contraire, j'avais envie que le temps ralentisse. Je voulais rester ici le plus longtemps possible. Quand Cane me rendrait à Tristan, je tomberais à genoux et je sangloterais.

Pearl conduisait avec les deux mains sur le volant, une paire de lunettes de soleil sur le nez. Il était évident qu'elle était américaine, car elle n'avait pas d'accent, contrairement à Cane.

– Quand Crow et Cane m'ont enlevée à Bones, Crow m'a emmenée dans sa maison...

– Qui est Bones ? l'interrompis-je.

– L'homme qui m'a achetée après que j'aie été kidnappée.

Malgré les souffrances qu'elle avait dû endurer, elle parlait d'une voix ferme et ne tremblait pas à ce souvenir. Elle semblait avoir fait la paix avec son histoire, la laissant dans le passé, là où était sa place.

Mes souffrances ne seraient jamais une chose du passé.

– Crow m'a gardée prisonnière pendant longtemps. Il disait que je devais acheter ma liberté pour qu'il me laisse partir. Selon lui, il m'avait fait une faveur et méritait une compensation.

Elle a levé les yeux au ciel avant de poursuivre.

– Ce mec a toujours eu un ego démesuré.

– Il s'est passé quoi ensuite ?

Je n'avais jamais vu le frère de Cane, mais j'imaginai qu'ils se ressemblaient beaucoup. Ténébreux et musclés, avec des bras et des épaules puissantes. Ils devaient avoir les mêmes manières, la même fureur permanente dans les yeux.

– J'ai fait ce qu'il demandait... J'ai couché avec lui.

Au lieu de froncer les sourcils à ce souvenir pénible, elle a souri.

– Et à un moment donné... je suis tombée amoureuse de lui.

J'avais du mal à y croire. Cane était gentil avec moi, et je prenais mon pied chaque fois qu'il me pénétrait, mais je ne pouvais pas m'imaginer tomber amoureuse de lui. Tout ce que je

voulais, c'était rentrer chez moi et retrouver mon ancienne vie — avec Lizzie.

– Bones a essayé de me récupérer plusieurs fois, et Crow m'a protégée. On a fini par le tuer. Et désormais, on vivra heureux jusqu'à la fin de nos jours à la campagne.

Elle s'est tournée vers moi et m'a souri.

– Je sais que ça aurait dû se passer autrement. J'ai lutté longtemps contre mes sentiments, et lui aussi. Mais c'est comme ça que je suis arrivée là où je suis aujourd'hui.

– D'où viens-tu ?

– New York.

– Ça te manque ?

Elle a fixé la route et haussé les épaules.

– Honnêtement, non. Je n'ai pas grand-chose à regretter. Je travaillais comme ingénieure pour l'État et j'aimais mon boulot, mais je n'avais pas de famille ni d'amis. J'étais du genre solitaire. Maintenant, j'ai un mari et un frère... C'est agréable.

Elle a ralenti en approchant de l'entrée du domaine viticole. Le portail en bois était ouvert, et le nom gravé dessus.

Domaine Barsetti.

Elle a remonté lentement l'allée en gravier jusqu'à un bâtiment toscan qui surplombait les vignes. Il y avait plusieurs autres bâtiments sur le domaine, ainsi qu'un panneau indiquant : « Dégustations quotidiennes ».

Pearl a garé la voiture et nous sommes sorties.

– Crow est dans son bureau. On le verra quand il décidera de sortir se détendre. Tu veux que je te fasse visiter ?

– Avec plaisir.

– Par ici.

Pearl m'a emmenée dans les vignes et m'a montré les grappes de raisins. Les grains pourpres étaient bien plus gros que ceux que je voyais au supermarché. Pearl a expliqué que c'était du raisin spécifique pour le vin, une espèce mieux adaptée au processus de fermentation. Elle m'a montré où se trouvaient le restaurant et la boutique où ils vendaient des bouteilles de vin anciennes et d'autres souvenirs.

– La salle de dégustation est encore mieux.

Elle m'a entraînée vers un grand bâtiment qui m'a fait penser à une grange. À l'intérieur, des piles de tonneaux montaient jusqu'au plafond. Un grand comptoir se trouvait au fond de la pièce, où des verres vides étaient disposés sur des tables rondes entourées de chaises.

– C'est là que je vais travailler. J'ai besoin d'améliorer mon italien. Je ne connais que quelques mots.

– Tu vas faire les dégustations de vin ?

J'en avais fait quelques-unes dans le Connecticut avec des amis. C'était une façon très agréable de passer un samedi, un festin de fromages et de vins.

– Durant la semaine, oui. Tu es la bienvenue pour m'aider.

J'avais beau vouloir sortir de la maison, je n'y connaissais rien en vin.

– Je bois du vin à l'occasion, mais je n'ai aucune notion d'œnologie.

– Moi non plus. On pourra apprendre ensemble.

J'étais reconnaissante qu'elle tente de me remonter le moral en m'offrant une occupation. Quand je l'avais entendue dire à Cane qu'elle voulait me parler, j'avais cru que ça allait tourner au rendez-vous chez le psy. Mais je n'avais pas du tout l'impression d'être sur la sellette. En fait, ça ressemblait à une journée d'été comme les autres.

– J'aurais dû deviner que ça sentait les ennuis.

Un homme grand, vêtu d'un costume sur mesure, est entré dans la salle, les mains dans les poches. Son complet était noir, sa cravate jaune. Il avait un visage sombre avec des yeux verts, ce qui le faisait paraître beau et dangereux à la fois. Bien que certains de ses traits soient différents, la ressemblance avec son frère était frappante.

Il devait être Crow.

– Aucun ennui, dit Pearl. Du boulot, c'est tout.

Elle a fait le tour du comptoir et s'est approchée de lui. Sans même qu'ils se touchent, j'ai senti une connexion puissante entre eux. Il la regardait comme si elle était la seule femme dans

la pièce, et elle avait visiblement reçu ce regard à maintes reprises.

Je me suis sentie presque comme une intruse. La chaleur entre eux m'a rappelé les moments où Cane me fixait. Parfois j'étais habillée, et parfois j'étais toute nue, mais le regard était toujours le même. Il était intense, terrifiant et brûlant.

Crow est arrivé à côté d'elle et a penché la tête pour l'embrasser. C'était un baiser rapide, mais vibrant de désir contenu. Son nez a frôlé le sien furtivement avant qu'il s'écarte. Il s'est tourné vers moi et m'a tendu la main.

– Tu dois être Adelina. Je suis Crow.

J'ai regardé sa main sans la prendre, me sentant soudain mal à l'aise. Chaque fois que je me trouvais près d'un homme, je paniquais. Mais j'ai réalisé que c'était une réaction stupide. Crow avait peut-être enlevé Pearl, mais visiblement, il l'aimait.

Et j'étais déjà la prisonnière d'un autre.

– Ravie de te rencontrer.

Je lui ai serré la main.

Il m'a donné une poignée de main ferme avant de me lâcher.

– Ma femme a insisté pour t'emmener au domaine pour te faire passer le temps. Tu dois t'ennuyer dans cette grande maison.

J'aimais m'ennuyer. J'aimais avoir la liberté de faire ce que je voulais — ou de ne rien faire du tout.

– C'est agréable de sortir de la maison. Tout est en italien à la télé et je n'en comprends pas un mot.

– Moi non plus, dit Pearl. C'est pour ça que je lis.

Les yeux de Crow ont étudié son visage, s'y attardant plus longtemps que nécessaire. Il s'est tourné vers moi.

– Si t'as besoin de quelque chose, demande. Je suis à ta disposition.

Il a encerclé la taille de Pearl et l'a embrassée à nouveau.

– À tout à l'heure.

Il est reparti, fourrant ses mains dans ses poches.

Pearl l'a regardé s'éloigner jusqu'à ce qu'il tourne au coin et disparaisse. Elle a soupiré paisiblement et s'est tournée vers

moi. Peut-être qu'elle supposait que ses pensées n'étaient pas aussi lisibles que ça.

Mais je pouvais dire exactement ce qu'elle pensait.

Elle était éperdument amoureuse de son mari.

- QU'EST-CE QUE TU PENSES DE CANE ?

Pearl m'a reconduite à la maison en fin de journée. Nous étions en retard, mais elle avait l'air de se ficher que ça le mette en rogne. Malgré le fait que Crow et Cane étaient tous deux des hommes effrayants, elle ne semblait pas impressionnée par leur colère.

C'était une question complexe.

- Ce que je pense de lui ?

- Ouais. Est-ce que t'as envie de le poignarder à la gorge en plein milieu de la nuit ?

La question était ironique parce qu'il avait suggéré que je lui fasse un coup similaire.

- Non, mais il m'a encouragée à le tuer dans son sommeil. Il a dit que je devrais l'éliminer et m'enfuir.

Même à travers ses épaisses lunettes de soleil, j'ai vu qu'elle était surprise.

- Il a dit ça ?

- La seule raison pour laquelle je n'ai pas cherché à m'enfuir est mon amie Lizzie. Il dit que je ne devrais pas rester pour elle. Il me traite bien.

Je ne pourrais jamais abandonner mon amie ici. Nous étions ensemble dans cette galère, même si nous étions séparées.

- Il te traite bien ? C'est ce qu'il m'a dit, mais sa définition du mot bien peut être différente de la mienne.

Je ne pouvais le comparer qu'à Tristan.

- Il est très agréable de vivre chez lui. Je ne veux pas retourner chez Tristan.

Elle a penché la tête, surprise à nouveau.

– Vraiment ?

Je ne voulais pas rentrer dans les détails. Même si elle avait vécu la même horreur, il était préférable de taire certaines choses.

– Oui. J’ai ma propre chambre. Je peux me doucher quand je veux. Je peux manger quand je veux...

J’avais toujours eu un gros appétit, et être privée de nourriture avait été encore plus difficile. J’étais constamment étourdie et faible, donc quand Tristan s’en prenait à moi, je ne pouvais même pas me défendre.

– Quand je retournerai chez Tristan, je serai enchaînée à un poteau métallique et frappée à la tête. Je ne dis pas que Cane est un homme bien, mais il y a plusieurs niveaux de mal. Et Tristan est bien plus maléfique que Cane ne le sera jamais.

Pearl a regardé la route à nouveau et elle a parlé d’une voix plus faible qu’auparavant.

– Tu ne devrais pas être reconnaissante à Cane de te traiter comme un être humain... parce que t’es un être humain.

– Je sais, mais le monde réel ne fonctionne pas comme ça.

J’ai regardé par la fenêtre et aperçu la maison de Cane au loin.

– Dès mon enlèvement, je n’étais plus une personne. Je suis devenue un punching-ball, une putain et une moins que rien.

Tristan ne faisait preuve d’aucune pitié quand il me torturait. Plus je pleurais et implorais sa clémence, plus il me frappait. Je n’étais pas un être humain à ses yeux — pas du tout.

– Je donnerais n’importe quoi pour remonter le temps et ne jamais être partie des États-Unis. Je donnerais n’importe quoi pour revivre cette journée différemment. Mais ce sont les seules cartes que j’ai en main... et je dois jouer le jeu.

Pearl a secoué la tête.

– Non, tu ne dois pas jouer le jeu, Adelina. N’abandonne pas si facilement.

– Je n’ai jamais abandonné.

L’accusation était insultante — terriblement.

– Tous les jours, j’espère que quelque chose va changer. Je ne me suis pas pendue parce que je pense que la police est à ma

recherche. Je continue de respirer dans l'espoir que ma vie s'améliore. J'ai enduré chaque jour de torture pour la chance infime d'être sauvée. Alors, ne me dis pas que j'ai abandonné. Je ne l'ai pas fait et ne le ferai jamais.

J'ai gardé les yeux rivés à la fenêtre, la maison de Cane se rapprochant.

– Ne compte sur personne d'autre pour te sauver. La seule personne qui peut le faire est toi-même.

– Je sais. Mais j'ai les mains liées.

Je ne savais pas où était Lizzie ni si elle était en vie, mais je préférais croire qu'il restait un espoir pour nous deux.

– Je sais que ce n'est pas mon rôle de dire ça, mais je pense que Cane a raison. Lizzie et toi avez une plus grande chance de survivre si tu t'enfuis et contactes les autorités.

– Tu ne connais pas Tristan.

Peut-être que Pearl avait été torturée par un psychopathe, mais Tristan était un fou furieux.

– Il ne la tuera pas avant de l'avoir torturée à mort. Ce n'est que lorsque son corps sera flasque et son cerveau en état de mort cérébrale qu'il lui tranchera la gorge. Je ne pourrais plus jamais me regarder en face si ça lui arrivait.

Pearl n'a pas insisté. Je savais qu'elle pensait que j'étais stupide de ne pas accepter son aide. Mais la culpabilité du survivant était une chose sérieuse, et je ne pouvais pas abandonner ma meilleure amie.

– Je sais que tu penses que je suis stupide...

– Je ne pense pas du tout ça. Je pense que t'es courageuse.

Ma folie était enfin félicitée.

– Mais on peut sans doute trouver autre chose.

– Comme ?

Crow semblait un homme puissant et plein de ressources. Et il était évident qu'il se plierait en quatre pour cette femme.

– Je ne sais pas. On peut faire des recherches et découvrir où Lizzie est détenue. J'en parlerai à Crow et à Cane.

Ce serait un rêve qui se réalise.

– Ça signifierait beaucoup pour moi...

Pearl s'est engagée dans l'allée circulaire autour de la fontaine et a garé la voiture. Elle a posé la main sur la mienne et l'a pressée.

– Tu n'es pas seule, Adelina. Ne l'oublie jamais.

CANE

La seule raison pour laquelle je n'ai pas engueulé Pearl est parce que j'avais mis un mouchard dans le bras d'Adelina. Je suis arrivé à la maison avant elle, mais j'ai pu localiser son emplacement sur la route. Elle rentrait à la maison, aussi je ne me suis pas donné la peine de dire deux mots à ma belle-sœur.

Adelina est entrée, vêtue d'un jean clair troué aux genoux, d'un haut noir et d'une écharpe drapée sur les épaules. On aurait dit une Italienne de grande classe protégeant sa peau du soleil de Toscane.

J'avais déjà pris une douche et enfilé un t-shirt et un jogging. Le feu faisait rage dans l'âtre, et j'avais toute une bouteille de whisky à boire. J'y étais devenu accro après avoir vu mon frère en boire depuis que nous étions adolescents. L'habitude finirait sûrement par me tuer, mais je m'en contrefoutais.

Elle s'est arrêtée lorsqu'elle m'a vu sur le canapé, ses cheveux bruns tombant sur ses épaules. Je ne l'avais jamais vue maquillée, mais elle n'en avait pas besoin. Ses traits étaient naturellement rehaussés. Elle n'avait besoin de rien pour faire ressortir son éclat inné.

Je me suis avancé et j'ai posé mon verre sur la table du salon. Les cubes de glace fondaient lentement au fond du verre.

– Comment a été ta journée ?

J'ai posé la question sans vraiment me soucier de la réponse.

Tout ce que je voulais, c'est qu'elle m'enfourche illico comme si elle avait pensé à moi toute la journée.

– Bien. Pearl m'a fait visiter le vignoble.

– T'en as pensé quoi ?

– C'était joli. J'ai déjà fait quelques dégustations de vin, mais rien de comparable.

– Vous avez bu ?

– On a goûté à quelques échantillons. Elle a dit que je pourrais l'aider à faire les dégustations pour les clients.

– Et ça te plairait ?

Elle avait un endroit magnifique à sa disposition pendant toute la journée. Elle pouvait flemmarder au bord de la piscine, lire dans les jardins, ou passer la journée dans le bain à remous.

– Ce n'est pas parce qu'elle te demande de faire quelque chose que tu dois le faire.

– Je sais. J'aime bien sortir de la maison.

Je l'aurais bien emmenée au travail, mais je n'arriverais pas à travailler. Je la baiserais dans mon bureau, sur ma table de travail, le pantalon autour des chevilles. Je ne passerais aucun appel, et je ne donnerais pas d'ordres à mes employés.

Et Crow serait en rogne.

– Tu veux boire quelque chose ?

J'ai soulevé la carafe pleine et pris un verre vide.

Elle a marché jusqu'au canapé et s'est assise à côté de moi.

– Je veux bien.

Je n'avais jamais connu de femme capable de boire du whisky pur, et j'ai été impressionné qu'elle accepte. J'en ai versé dans un verre que je lui ai tendu.

Elle a observé le liquide ambré en le faisant tournoyer. Puis elle a porté le verre à ses lèvres et bu une longue gorgée. Elle n'a pas grimacé lorsque l'amertume a empli sa bouche. On aurait dit qu'elle avalait de l'eau.

– T'aimes le whisky ?

Je ne connaissais rien de ses goûts. Je n'avais jamais pris le temps de lui demander quoi que ce soit. Jusqu'à maintenant, je savais qu'elle aimait son café avec de la crème et du sucre, et le

cunnilingus. Mais c'était tout.

– Mon père en boit beaucoup, aussi j'ai l'habitude.

Elle s'est essuyé les lèvres du dos de la main.

Quand elle avait demandé si elle pouvait appeler ses parents, je m'étais presque senti mal de lui refuser. Bien sûr, c'était hors de question. Si Tristan ne pouvait pas me faire confiance, tout le monde saurait que le nom Barsetti n'était pas digne de foi, et ça aurait des conséquences catastrophiques sur nos affaires. De plus, je pourrais être jeté en taule. Mais je suis resté sur ma position.

– Alors, t'aimes ça ?

Elle a penché la tête, puis elle a opiné.

– Ouais, c'est pas mal. J'aime le vin aussi.

– Et la bière ?

– J'aime bien la blonde de temps en temps.

J'ai souri en l'imaginant regarder une partie de football américain à la télé, une chope de bière givrée à la main.

– Y a quelque chose que t'aimes pas ?

– Les margaritas, les cosmos, les martinis...

– Les cocktails ?

– Tout ce qui est servi avec un petit parasol en papier.

Je ne l'aurais jamais crue une buveuse expérimentée.

– T'es pas amatrice de sucre ?

– Non. J'aime les sucreries. Pas avec l'alcool, c'est tout. Ça me donne le coup de barre.

J'ai rempli son verre à nouveau.

– Je suis content d'avoir quelqu'un avec qui boire.

J'ai fait tinter mon verre contre le sien et j'ai bu une gorgée.

– À quelque chose malheur est bon.

Elle a pris une autre gorgée et a posé son verre sur la table.

– J'ai rencontré ton frère aujourd'hui, ajouta-t-elle.

– Désolé.

Elle a rigolé. C'était la première fois que je l'entendais rire. Son sourire était resplendissant, et les coins de ses yeux se sont plissés.

– Il est gentil.

– J’imagine qu’il n’a pas dit grand-chose, alors. Sinon, tu ne le décrirais pas comme ça.

Elle souriait toujours.

– Tu ne peux pas me duper, Cane. Je vois que tu aimes ton frère.

– Comment ?

Je parlais rarement de lui, et je ne les avais pas présentés.

– Je le vois, c’est tout. Pearl est importante pour toi aussi. Sinon, tu ne la laisserais pas faire tous les trucs qu’elle fait.

Elle m’a pris par surprise, aussi je n’ai rien nié.

– Je lui ai fait quelque chose d’horrible quand on s’est rencontrés. Elle m’a pardonné même si je ne le méritais pas, puis elle a risqué sa vie pour sauver ma peau... alors elle peut bien faire ce qu’elle veut.

Adeline est restée silencieuse, comme si elle s’attendait à ce que j’avoue ce que j’avais fait. Comme je n’ai rien dit, elle a insisté.

– Quelque chose d’horrible ?

Pearl lui dirait éventuellement, aussi je ne me suis pas donné la peine de mentir.

– Je l’ai presque battue à mort.

J’ai fixé mon verre, car je n’osais pas la regarder dans les yeux. Je ne m’étais jamais senti aussi honteux de mon geste. Adelina avait souffert de la même façon que Pearl, et je me sentais aussi maléfique que Tristan. Étrangement, j’avais l’impression d’avoir blessé Adelina moi-même, bien que je n’aie jamais levé la main sur elle.

Je m’attendais à ce qu’elle soit dégoûtée, mais sa voix est restée calme.

– Pourquoi ?

– Crow et moi avons décidé de l’utiliser pour venger notre sœur. Comme Crow refusait de la torturer, j’ai pris la situation en main. Il est arrivé chez lui juste à temps, et il m’a tiré dessus pour la défendre.

J’ai frotté mon bras, là où le projectile avait percé ma peau.

– Plus tard, Bones m’a enlevé et m’a utilisé comme appât. Il a

dit qu'il voulait m'échanger contre Pearl. À l'époque, j'ai cru que c'en était fini de moi. Que mon cadavre allait se retrouver dans un fossé quelque part. Mais Pearl a conclu l'échange sans le dire à Crow... parce qu'elle savait qu'il avait besoin de moi.

La respiration d'Adelina s'est accélérée tandis que sa poitrine montait et descendait de plus en plus vite. Ses mains étaient croisées sur ses genoux et elle fixait le sol. Ses pensées étaient un mystère derrière ses yeux, mais ses émotions étaient claires.

Je la terrifiais.

Normal.

– Je ne te ferai jamais de mal.

J'ignore ce qui m'a pris de dire ça. J'aimais être imprévisible, j'aimais que les gens se sentent obligés de marcher sur des œufs en ma présence, de peur de ce que je risquais de faire. J'étais capable de tout, même de tirer une balle dans la tête de quelqu'un pour un simple désaccord. Ça rendait mes employés plus productifs et mes ennemis plus craintifs. Mais je refusais qu'Adelina se sente ainsi. Je ne voulais pas qu'elle ait peur de moi comme elle avait peur de Tristan. Je la désirais de plusieurs façons, mais je n'avais jamais voulu lui faire de mal.

Elle a levé la tête et ses yeux ont croisé les miens, luisant de leur couleur café au lait. Je me demandais à quoi elle pensait. Elle ne s'ouvrait pas facilement, car elle avait déjà enduré son lot de souffrances. Elle était entourée d'hommes terrifiants depuis un moment. À ses yeux, je n'étais probablement pas différent des autres.

– Je sais.

Je l'ai fixée d'un regard vide, n'en croyant pas mes oreilles. Je venais de lui avouer que j'avais failli tuer Pearl de mes propres mains et elle ne s'était pas éloignée de moi sur le canapé. Elle avait croisé mon regard sans crainte, bien qu'elle ait le plein droit d'être terrifiée. Sa réponse n'avait aucun sens.

– Tu sais ?

– T'étais peut-être comme ça avant, mais je vois que tu ne l'es plus. T'es beaucoup plus doux maintenant. Je l'ai senti quand tu parlais à Pearl. Elle a dit qu'elle était déçue de toi, et j'ai

vu que ça t'affectait.

Ça m'avait affecté. Je respectais Pearl autant que je respectais Crow, et pas seulement parce que c'était la femme de mon frère. Pearl était une femme forte qui ne baissait jamais les bras. Elle méritait chaque once de mon admiration.

– Et si t'avais eu l'intention de me faire du mal, tu l'aurais déjà fait. J'ai été témoin de la vraie cruauté — et ce n'est pas toi.

Je n'aurais jamais cru prendre une telle affirmation comme un compliment. Ça emplissait ma poitrine d'une étrange sensation chaleureuse. Si quelqu'un me disait qu'il n'avait pas peur de moi, ça me mettrait hors de mes gonds. J'avais déjà été avec des femmes soumises et j'avais payé des putes pour qu'elles me laissent leur fouetter le dos, mais je n'avais jamais envisagé de faire ces choses à Adelina — à cause de ce qu'elle avait vécu.

– Je pense que tu pourrais être un type bien si tu le voulais vraiment, murmura-t-elle. Pearl m'a parlé de Crow, de comment il était avant. Maintenant, il est doux avec elle. Je l'ai vu de mes propres yeux. Tout le monde peut changer avec assez de volonté.

Je n'avais jamais voulu changer. J'espérais juste ne pas avoir fait une grave erreur.

– Je ne veux pas être un type bien.

Je ne voulais pas quitter mon métier de criminel et me trouver un vrai travail. Je ne voulais pas payer d'impôts. Je ne voulais pas arrêter de tuer les hommes qui se mettaient en travers de mon chemin. Je ne voulais pas me caser avec une femme et faire des gosses. Je voulais vivre une vie de hors-la-loi le plus longtemps possible.

– Je ne veux pas te faire de mal, c'est tout. C'est très différent.

Elle n'a pas argumenté, acceptant exactement qui j'étais. Elle s'est tournée vers le foyer.

J'ai observé son profil. J'aimais la façon dont l'éclat du feu rehaussait ses pommettes. Ses yeux reflétaient les flammes rouges, les faisant étinceler comme des diamants sous le soleil. Elle avait un je-ne-sais-quoi qui m'obnubilait. Elle était dans ma vie depuis presque deux semaines, et je n'avais pas du tout

hâte de la laisser partir.

Ce n'était pas mon genre.

J'ai tendu la main vers son visage et l'ai tourné vers moi, exposant sa bouche pour pouvoir la dévorer. Je l'ai embrassée lentement, prenant mon temps, comme d'habitude. Le feu crépitait dans l'âtre, et nos respirations se sont accélérées alors que nous nous embrassions. Ma main s'est resserrée autour de son cou, et je l'ai doucement allongée sur le canapé, plongeant ma langue dans sa bouche.

Ses bras ont encerclé mon cou, et ses jambes se sont automatiquement enroulées autour de ma taille. Comme un miroir, elle me montrait exactement la même passion que je lui donnais, me dévorant comme si elle me désirait autant que je la désirais. Ses doigts s'entrelaçaient dans mes courtes mèches. Tranquillement, elle s'est mise à se frotter sur moi, sentant ma queue à travers mon jogging.

J'ai gémi dans sa bouche en déboutonnant son jean. Je l'ai retiré rapidement, puis j'ai ôté son string et je l'ai lancé derrière moi. Je n'ai même pas enlevé mon jogging. Je l'ai baissé sous mon cul en même temps que mon caleçon pour libérer ma queue. Puis je me suis glissé en elle, sentant la moiteur à laquelle je m'attendais.

– Bellissima...

Cette femme me faisait perdre la tête. Je pensais à elle sans cesse, et même quand je la possédais, j'en voulais plus. J'ai redressé une de ses jambes et je l'ai pressée contre ma poitrine alors que je bougeais en elle. Sa tête était appuyée entre le dossier et l'accoudoir du canapé.

Elle a saisi mes hanches et m'a serré contre elle, voulant ma queue autant que je voulais la lui donner. Ses yeux ont brasillé quand elle a entendu le surnom que je lui ai donné. La première fois que je l'avais appelée ainsi, je n'avais pas réfléchi avant de le dire. C'était sorti tout seul, et j'avais aimé ça.

J'ai sucé sa lèvre inférieure. Mes couilles me faisaient presque mal tellement j'aimais la sensation d'être enfoui en elle.

– J'aime être en toi...

Je ne m'étais jamais senti aussi bien avec une femme. Je n'avais pas besoin que le sexe soit excentrique ou pervers pour prendre mon pied avec elle. Le simple fait d'enfoncer la queue dans sa chatte serrée me suffisait.

Elle me rendait mon baiser et parcourait mon torse sous mon t-shirt. Elle a traîné les ongles dans mon dos, pressant légèrement mes muscles. Parfois, j'avais envie qu'elle me griffe jusqu'au sang, mais je doutais qu'elle obéisse si je lui demandais.

Elle m'a embrassé en respirant de plus en plus fort, puis elle a cessé d'un coup. Ses souffles se sont transformés en halètements, et ses ongles ont appliqué plus de pression sur ma peau nue. Je l'avais baisée assez de fois pour savoir qu'elle était sur le point de jouir. Et savoir qu'elle atteindrait bientôt l'orgasme me raidissait le corps en entier. Je ne me souciais jamais vraiment du plaisir des femmes, mais je voulais lui en donner — pour lui montrer combien le sexe pouvait être incroyable.

Elle a gémi doucement dans ma bouche et planté profondément les ongles dans ma peau. Ses chevilles se sont accrochées derrière mon dos, et elle m'a attiré de plus belle dans sa petite chatte serrée, réclamant encore plus de ma queue alors qu'elle jouissait tout autour.

Je n'avais jamais rien vu d'aussi beau. Après ma longue journée de travail, je ne désirais qu'une chose : emplir Adelina de tout mon foutre. Rien ne me faisait plus bander que cette idée. Décharger ma semence dans cette ravissante femme qui voulait le recevoir.

– Tu veux mon foutre, Bellissima ?

Ses mains sont descendues jusqu'à mon cul et m'ont agrippé les fesses. Ses ongles se sont plantés dans mes muscles alors qu'elle me serrait fort contre elle. Ses lèvres ont tremblé contre les miennes lorsqu'elle a parlé.

– Oui...

Putain.

Je me suis complètement enfoncé en elle et j'ai joui dans un grognement. Ma queue s'est contractée alors qu'une décharge de

plaisir traversait mon corps, chose que je n'éprouvais que lorsque je giclais dans cette femme. J'ai respiré dans sa bouche en laissant les derniers jets s'échapper, ressentant une béatitude dont je ne reviendrais jamais.

Je suis resté en elle alors que ma queue ramollissait, car je n'avais pas l'intention de m'en aller. Je pensais à elle toute la journée au boulot, et maintenant qu'elle était sous moi, les jambes écartées, j'avais l'intention de la baiser toute la nuit.

Et de la faire jouir toute la nuit.

JE ME SUIS RÉVEILLÉ À CÔTÉ D'UNE BEAUTÉ. AVEC SES CHEVEUX BRUNS luxurieux et ses pommettes élégantes, elle ressemblait à une reine.

Ce qui faisait de moi son roi.

Je me suis placé au-dessus d'elle et j'ai séparé ses cuisses d'un genou.

Elle a remué mollement, poussant un léger soupir sans ouvrir les yeux. Ses mains ont saisi mes bras, et elle s'est positionnée instinctivement comme elle le faisait chaque matin, même en dormant.

Je me suis enfoncé en elle et j'ai gémi en sentant sa chatte mouillée.

Elle a ouvert ses paupières lourdes et a sondé mon visage tandis que je tanguais en elle. Ses seins rebondissaient à chaque coup de bassin, et lorsqu'elle a geint, le son s'est coincé dans sa gorge, car sa voix était encore rauque de sa nuit de sommeil.

Elle a pressé une main contre la tête de lit, l'utilisant pour suivre mon rythme, et ses seins ont gigoté de plus belle. Elle se considérait peut-être comme une prisonnière, mais il était évident qu'elle ne faisait rien par obligation ; du moins, si ça avait été le cas avant, ça ne l'était plus.

Elle adorait la sensation que nos corps produisaient lorsqu'ils étaient imbriqués l'un dans l'autre. Elle aimait se faire baiser

tout autant que j'aimais la baiser.

J'avais du travail, aussi je me suis dépêché de la faire jouir avant de la suivre à mon tour. J'ai largué mon foutre en elle, doublant la cargaison que j'avais déchargée la veille. Je ne voulais pas que cette femme fasse un seul pas sans que ça lui coule entre les jambes et jusqu'au sol.

Je me suis retiré de sa chatte, puis je suis allé me préparer pour le travail, sachant qu'elle se rendormirait dans quelques minutes. Nous avions maintenant un horaire implicite. Nous baisions dès que nous nous réveillions et dès que je rentrais à la maison. Puis nous revenions à la charge quelques fois après le dîner. C'était tellement bon de baiser sans trop parler. Je n'avais pas besoin de lui payer le resto ou de lui dire à quel point je la trouvais belle. Je n'avais qu'à baisser mon pantalon, et elle savait ce que ça voulait dire.

C'était une situation sympa.

Je venais de me servir une tasse de café quand Pearl a appelé.

– Quoi ? aboyai-je dans mon portable.

– Je sais que l'Italie et les États-Unis ont des coutumes différentes, mais t'es censé dire bonjour. Tu sais, être poli.

J'ai bu mon café et regardé par la fenêtre.

– Quoi ? répétai-je avec arrogance.

Pearl savait qu'elle n'obtiendrait pas une réponse différente.

– Vous pouvez passer ? Crow et moi voulons parler de la façon dont on va aider Adelina.

J'en avais marre d'avoir cette conversation avec Pearl.

– On a déjà établi qu'on ne peut rien faire pour elle.

– Mais maintenant, on se demande si on peut aider sa copine, Lizzie. Alors, arrive.

– J'ai du travail.

– Cane, ramène ton cul ici, ou je viens te chercher.

Elle a raccroché.

Adelina est apparue dans la pièce un instant plus tard, les cheveux attachés en un chignon souple. Elle portait un de mes t-shirts, mais n'avait pas enfilé de culotte. Elle faisait étalage de ses longues jambes, toniques et parfaites. Elle s'est servi une

tasse de café.

– Tu parlais à Pearl ?

– Ça ne te regarde pas.

Je n'aimais pas me faire questionner — pas même par elle.

Elle a ajouté un soupçon de sucre avant de me regarder.

– Ça me regarde si tu parles de moi.

Elle a ajouté un peu de crème, puis a replacé le carton dans le frigo.

– Alors, réponds-moi.

Mes yeux se sont plissés à son attitude, et mon excitation a monté.

– Je vais chez Crow. Apparemment, Pearl veut discuter de ta copine Lizzie. Je préférerais aller travailler, mais je sais que cette sale gamine va venir me chercher ici si je ne me pointe pas.

Elle allait boire son café, mais elle s'est arrêtée.

– On part quand ?

J'ai levé un sourcil.

– Je pars tout de suite. Tu restes ici.

– Pourquoi ? Cette conversation est à propos de moi.

– Parce que tu n'as pas de nouvelles informations à nous offrir. Alors, reste ici.

Ses yeux brûlaient d'agitation quand les choses ne se passaient pas à sa manière.

– Je ne reste pas ici, Cane. Je viens avec toi, que ça te plaise ou non.

– Depuis quand penses-tu que t'as le moindre pouvoir dans cette maison ?

– J'ai toujours eu le pouvoir de choisir — pouvoir que tu m'as donné.

Elle a bu une longue gorgée de café avant de sortir de la cuisine.

– Donne-moi juste quelques minutes pour me brosser les dents et me changer.

– Peut-être que je vais juste partir sans toi.

J'ignorais d'où venait mon hostilité. Peut-être que c'était parce qu'elle avait plus de pouvoir sur moi que je n'osais

l'admettre. Je lui avais dit que je ne lui ferais jamais de mal, mais je ne savais pas exactement pourquoi. Ma queue était obsédée par sa chatte, et elle me faisait penser au sexe en permanence. Je n'aimais pas tous les changements que je vivais. Je commençais à me sentir sans défense, inférieur à cette femme époustouflante.

– Et peut-être que je vais prendre une de tes voitures et te retrouver là-bas.

NOUS SOMMES ARRIVÉS DANS L'ENTRÉE ET J'AI GARÉ LA VOITURE. LE VOITURIER SAVAIT QU'IL NE DEVAIT PAS TOUCHER MA CAISSE, AUSSI JE L'AI LAISSÉE SUR LE GRAVIER ET JE ME SUIS DIRIGÉ VERS LA PORTE D'ENTRÉE. SANS RÉFLÉCHIR, J'AI ATTRAPÉ LA MAIN D'ADELINA.

Elle a jeté un coup d'œil à nos mains, mais n'a pas fait de commentaire.

Mon geste était plus possessif qu'affectueux. C'était une sorte de laisse, la tenant proche de moi pour qu'elle ne s'enfuit pas.

Et qu'elle ne puisse pas être enlevée.

J'ai appuyé sur la sonnette et Lars a vite ouvert la porte.

– Bonjour, monsieur Barsetti.

Lars m'a salué d'une demi-révère, gardant toutefois le nez relevé. Il ne m'avait jamais pardonné ce que j'avais fait à Pearl. Il n'avait jamais exprimé son mécontentement, mais je remarquais la différence dans ses manières. Il travaillait pour ma famille depuis que j'étais petit, et je connaissais son langage corporel mieux qu'il ne le croyait.

– Et vous devez être mademoiselle Adelina.

Lars lui a fait une révérence, cette fois authentique et pleine de bonté.

– Ravi de vous rencontrer. Je suis Lars, le majordome.

– Le plaisir est pour moi, dit-elle souriante. Vous êtes mignon.

Lars a immédiatement rougi, et j'aurais juré voir ses oreilles

tressaillir.

– C'est... euh... très gentil de votre part. Par ici, suivez-moi.

Il nous a conduits à la salle à manger où Crow prenait habituellement ses repas, et nous lui avons emboîté le pas.

J'ai approché les lèvres de l'oreille d'Adelina.

– Je suis jaloux. Tu ne me dis jamais que je suis mignon.

– Parce que tu ne l'es pas.

– Aïe.

J'ai ignoré son commentaire avec un sourire et je l'ai guidée dans la salle à manger. Pearl et Crow étaient à table, assis l'un en face de l'autre. Des sandwiches au prosciutto et une bouteille de vin se trouvaient entre eux. Pearl s'est levée pour accueillir Adelina d'une étreinte.

– Je suis contente que tu sois là. Je croyais que Cane t'aurait obligée à rester chez lui.

– Il a essayé.

Adelina m'a fusillé du regard avant de contourner la table et saluer Crow.

Mon frère a brandi une main devant lui avant qu'elle puisse l'étreindre comme Pearl.

Elle a pris sa main et l'a serrée.

– Merci de m'inviter dans votre maison.

Même la poignée de main m'a mis mal à l'aise. Crow était aussi beau mec que moi, et il devait lui faire une foutue bonne impression avec sa baraque de luxe et son majordome mignon. La lignée Barsetti abondait en sex-appeal. Ma mère était mannequin en France lorsqu'elle avait rencontré mon père, qui avait une beauté sauvage comme Crow et moi. Je n'arrivais pas à décider de qui j'étais jaloux — lui ou elle.

J'ai tiré une chaise pour elle.

– Assieds-toi.

Adelina a fixé la chaise, puis m'a regardé froidement.

Les seules fois où elle semblait réceptive à mes ordres étaient lorsque nous étions sur le point de baiser. Les autres fois, c'était comme essayer de faire obéir un mur.

Pearl a pincé les lèvres, se retenant de rire.

Crow n'a pas caché son sourire narquois.

Je me suis éclairci la voix et j'ai regardé Adelina à nouveau.

– S'il te plaît.

Adelina ne s'est assise que lorsque j'ai dit le mot magique.

J'ai pris place à côté d'elle, là où Pearl était assise un instant plus tôt. Je me foutais de lui voler son siège, car je voulais être près d'Adelina et qu'elle soit le plus loin possible de Crow. S'il voulait se venger de ce que j'avais fait à sa femme, je ne lui en voudrais pas. Je doutais qu'il lui fasse du mal, pas tant que Pearl serait en vie, mais je voulais prendre toutes les précautions possibles.

– Pearl, c'était ton idée. Par où tu veux commencer ?

Crow et moi ne nous sommes même pas salués quand je suis entré. Nous ne nous enlacions jamais, car nous nous voyions assez souvent comme ça. Il était difficile de croire que Pearl et moi avions déjà été proches, car elle était maintenant tellement distante avec moi. Dès que j'avais pris possession d'Adelina, elle m'avait tourné le dos. Je détestais l'admettre, mais notre relation me manquait. Je me sentais un peu comme quand j'avais perdu Vanessa.

– C'était peut-être mon idée, mais nous sommes tous dans la même galère.

Pearl parlait à nous trois, mais ses yeux étaient rivés sur moi.

– Nous devons trouver un moyen de sortir Adelina de ce cauchemar. Elle est innocente et mérite d'être libre.

– Je n'ai jamais dit le contraire.

Je ne pouvais pas m'empêcher d'être froid. Je l'avais répété des centaines de fois à Pearl, mais elle ne m'avait jamais écouté. Je désapprouvais le traitement d'Adelina. Mais j'allais respecter l'accord que j'avais conclu avec mon client. Les affaires passaient en premier.

– Moi non plus, ajouta Crow. Mais on ne peut pas faire grand-chose. Tu le sais, Bouton.

– Bouton ? demanda Adelina.

– C'est ainsi que je l'appelle, expliqua Crow. Un surnom affectueux.

- Oh...

Adelina a jeté un coup d'œil à la bague de Pearl et a semblé faire le lien.

Pearl s'est penchée en avant et a focalisé son attention sur Adelina.

- As-tu la moindre idée d'où Lizzie peut être ? As-tu la moindre information ?

- Non.

- Quand l'as-tu vue pour la dernière fois ? demanda Crow. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Adelina a fixé la table en silence, prenant son temps avant de balbutier une réponse.

- Deux hommes sont entrés à l'arrière du taxi et nous ont mis des sacs sur la tête...

Sa voix n'était pas comme celle que je connaissais. Elle n'était pas profonde et puissante. Elle n'était pas mélodieuse. Elle était juste brisée.

- Je n'ai rien vu après ça. On m'a frappée jusqu'à ce que je perde connaissance. Je me souviens d'avoir entendu Lizzie hurler, mais c'est tout. Quand je me suis réveillée, Lizzie et moi étions dans une pièce, couchées sur un matelas moisi. On était menottées ensemble. On a essayé de trouver un moyen de nous évader, mais avec les mains liées, on ne pouvait pas atteindre la fenêtre. C'est là que Tristan est entré avec un de ses hommes et nous a regardées. Ses yeux se sont posés sur moi en premier, et il a dit qu'il aimait ce qu'il voyait. Puis quand il a baissé son pantalon et qu'il s'en est pris à moi... Lizzie a essayé de me protéger.

Elle a fermé les yeux et s'est tue, comme si elle ne pouvait pas continuer.

Crow a baissé les yeux, lui donnant un peu d'intimité.

Les larmes montaient aux yeux de Pearl.

Je redoutais d'entendre le reste, mais il le fallait.

- Tristan l'a frappée tellement fort qu'elle a perdu connaissance, puis il m'a violée... deux fois. Je me suis débattue le plus fort possible, mais ça n'a fait que le rendre plus avide. Il y

avait du sang partout... il m'a arraché des cheveux. Quand il a fini, il nous a achetées toutes les deux et...

Les yeux d'Adelina se sont emplis d'énormes larmes et sa lèvre inférieure a tremblé. Elle a reniflé et étouffé un sanglot avant de couvrir son visage avec ses mains et sortir en trombe.

Personne ne l'a suivie.

J'ai écouté le bruit de ses sanglots jusqu'à ce qu'ils disparaissent au loin dans la maison. J'ignorais où elle était allée, mais je me disais qu'elle était sortie sur la terrasse. C'était le seul endroit où elle serait complètement seule.

Pearl a essuyé ses propres larmes, puis a baissé les yeux.

Crow l'a regardée, son regard protecteur projetant une ombre lourde. Il a fini par poser la main au bas du dos de sa femme, comme s'il tâtait son pouls avec sa paume. D'une expression stoïque reflétant la mienne, il la fixait comme si ses émotions n'avaient aucune importance. Mais son affection disait autrement.

Je les ai observés comme je l'avais fait des centaines de fois. Mon frère ne m'avait jamais avoué qu'il l'aimait, mais j'étais convaincu que son affection était réelle depuis très longtemps. C'était des petits gestes comme ça qui le trahissaient.

Pearl s'est visiblement relaxée quand elle l'a senti la consoler. Elle a levé ses yeux mouillés et m'a regardé.

– Tu ne vas pas la suivre ?

L'idée m'avait traversé l'esprit.

– Je ne peux rien faire pour elle.

J'étais juste un homme qui l'utilisait parmi d'autres, comme Tristan. Je n'avais pas le droit de la reconforter.

– Ce n'est pas vrai et tu le sais.

Pearl m'a lancé son regard empreint de déception à nouveau, regard que je détestais. Quand elle avait de grandes attentes envers moi, je voulais être à la hauteur. Quand elle me demandait de faire quelque chose, je voulais obéir. C'était ce que les frères faisaient pour leur sœur.

J'AI TROUVÉ ADELINA ASSISE SOUS L'OMBRE D'UN ARBRE, DANS L'HERBE. C'était l'endroit exact où Crow et Pearl s'étaient mariés quelques mois plus tôt. J'ai trouvé ironique qu'elle ait choisi cet endroit en particulier pour laisser couler ses larmes.

J'ai traversé la pelouse, tentant de faire résonner mes pas pour qu'elle m'entende arriver. Je ne voulais pas la surprendre dans un moment de vulnérabilité. Je n'étais pas à l'aise avec les femmes en sanglots. Elles me rappelaient les bébés, et je n'aimais pas du tout les bébés. Pearl n'avait pas versé une seule larme quand je l'avais battue, et je la respectais pour ça.

Quand Adelina m'a entendu approcher, elle a pris une grande inspiration et calmé ses nerfs. Elle a essuyé ses yeux du dos de la main, puis a prestement enroulé les bras autour de sa taille. Elle savait bien que je l'avais vue pleurer, mais peut-être que tenter de le cacher la mettait plus à l'aise.

Je me suis accroupi à côté d'elle, fixant droit devant moi au cas où elle ne veuille pas que je la regarde. Je ne lui ai pas demandé si elle allait bien, car ce n'était visiblement pas le cas. Je ne lui ai pas demandé si elle voulait en parler non plus, car si oui, elle aurait dit quelque chose. Il n'existait pas de manuel d'instructions pour ces situations. En tant qu'homme, je ne comprendrais jamais ce que c'était d'être une femme. Je ne saurais jamais ce que c'était d'être une proie, car j'étais toujours le prédateur.

– Je suis là. Si t'as besoin de moi pour quoi que ce soit, je suis là.

C'est ce que j'ai trouvé de mieux à dire.

Elle a serré ses genoux contre sa poitrine et enroulé les bras autour.

– Je suis désolée d'être partie comme ça. Je...

– Tu n'as rien à te reprocher.

Il était ridicule de penser qu'elle devait s'excuser.

– Quand j'en parle, ça rend tout plus réel. J'ai l'impression de revivre l'expérience.

- Je comprends.

- Lizzie s'est jetée sur moi et l'a botté au visage. Elle ne pouvait rien contre lui, mais elle a essayé quand même. Elle voulait qu'il s'en prenne à elle plutôt qu'à moi...

Je regardais toujours devant moi quand j'ai entendu les larmes revenir dans sa voix.

- C'est pourquoi je ne peux pas m'enfuir, pas après qu'elle ait essayé de m'aider.

Je comprenais maintenant son entêtement.

- Je vais m'en remettre. Je veux aider du mieux que je peux. Mais en parler... c'est juste tellement difficile. Je n'ai jamais rien dit à personne, et maintenant vous êtes trois à m'écouter. Je n'ai pas l'habitude.

- Tu peux me parler juste à moi si c'est plus facile. Je peux élaborer un plan avec eux et te laisser en dehors de tout ça.

Elle a opiné.

- Peut-être.

Je l'ai enfin regardée, et j'ai vu les sillons de larmes sur ses joues. On aurait dit des petites rivières sur sa peau, et les gouttes s'accumulaient sur son menton. La vue de ses yeux mouillés était pire que le bruit de ses sanglots. Je m'étais senti mal en imaginant le récit qu'elle avait tissé. Son seul crime avait été de prendre des vacances pour fêter son diplôme. Elle était partie de chez elle pour explorer la beauté du monde, mais s'était fait entraîner dans les ténèbres.

C'était mal.

Mes bras ont encerclé ses épaules, et je l'ai serrée contre moi, lui offrant une épaule sur laquelle pleurer.

Elle s'est penchée et elle a posé la joue contre moi. Puis elle a fermé les yeux et pris une grande inspiration, comme si mon contact était exactement ce dont elle avait besoin.

J'ai baissé la tête vers elle et vu les gouttelettes dans ses cils épais. Mes lèvres voulaient les embrasser pour les faire disparaître, embrasser toutes les larmes qui s'accrochaient à ses joues.

Quand elle souffrait, je souffrais. Je n'avais jamais éprouvé

une telle sensation.

J'ai approché les lèvres de sa tempe et je l'ai embrassée d'une façon dont je n'avais jamais embrassé une femme. Mes lèvres ont caressé la naissance de ses cheveux, et j'ai humé le parfum de vanille de son shampoing. Au lieu de reculer, j'ai laissé ma bouche contre sa peau chaude. Je voulais lui dire que tout irait bien, mais ce serait trop cruel.

Tout n'irait pas bien.

Dans deux semaines, je devrais la tendre à son persécuteur sans regarder en arrière.

- Cane ?

- Hmm ?

- Je veux que tu fasses quelque chose pour moi. Et je veux que tu me promettes de le faire avant que je te dise de quoi il s'agit.

- Tu sais que je ne peux pas faire ça. Mais je peux essayer.

Elle s'est redressée et a replacé une mèche de cheveux derrière son oreille.

- Je ne veux pas retourner là-bas. Je ne peux plus vivre comme ça.

Je ne pouvais pas la blâmer.

- Alors... je veux que tu me tues.

Je n'ai pas réagi, car j'en croyais à peine mes oreilles.

- Je préfère mourir plutôt que de vivre ainsi pour le restant de mes jours. Mais tu ne peux pas me tuer, et ça ne peut pas avoir l'air d'un suicide. Sinon, il tuera Lizzie. Il faut que ça ait l'air d'une mort naturelle.

Elle voulait que je l'aide à orchestrer son propre suicide.

- Je pourrais prendre une pilule. Quelque chose qui me donnerait une crise cardiaque ou me tuerait dans mon sommeil.

Elle l'a dit sans aucune émotion, comme si nous étions dans une réunion d'affaires à laquelle ni elle ni moi ne voulions participer.

- Tu peux te procurer un truc du genre, n'est-ce pas ?

L'idée qu'elle meure m'a soudain empli de terreur. Je l'ai imaginée ligotée au lit, les yeux grands ouverts, la vie ayant quitté son corps. Son cœur avait cessé de battre et ses poumons

de respirer. C'était horrifant.

Mais je ne pouvais pas remettre en cause sa logique.

– Ne préfères-tu pas t'enfuir plutôt que te suicider ? Je suis sûr que Lizzie ne veut pas que tu prennes cette porte de sortie.

Elle a secoué la tête.

– Je ne vais pas trahir ma meilleure amie juste pour rester en vie. Et je ne veux pas souffrir un instant de plus. Je préfère en finir avec tout ça.

Bien que ça me brise le cœur, je respectais son dévouement envers son amie.

– Cane ? Tu peux faire ça pour moi, n'est-ce pas ?

Je ne voulais pas qu'elle le fasse. Mais il n'y avait rien que je puisse faire pour changer sa situation. Elle n'était qu'une étrangère, une femme que je baisais pour mon propre plaisir pervers. Ce qui lui arriverait après son départ ne me regardait pas, et je ferais la même chose si j'étais dans sa situation ; si quelqu'un utilisait Crow pour me menacer, je coopérerais même si j'ignorais s'il était en vie ou pas.

– Ouais... je peux faire ça pour toi.

– Merci.

– Mais il se peut qu'on arrive à retrouver Lizzie. Ne baisse pas les bras tout de suite.

Elle a reposé la tête sur mon épaule et passé le bras autour du mien.

– On sait tous les deux que ça n'arrivera pas, Cane. Je dois me préparer au pire.

LE BRUIT DE SES SANGLOTS M'A RÉVEILLÉ.

Elle faisait un cauchemar, me donnait des coups de pieds dans les jambes en criant dans son oreiller. Quand elle était dans mon lit, je dormais comme une souche. Je fermais les yeux, et une seconde plus tard, c'était déjà le matin. Mais cette nuit déviait de la normale.

Elle se tortillait dans son sommeil, les bras sur la tête.

– Bellissima.

J'ai saisi ses poignets et les ai plaqués au-dessus de sa tête pour éviter qu'elle se blesse.

– Réveille-toi.

Elle a tenté de se défaire de mon emprise tandis que les larmes roulaient sur ses joues.

– Tu es ici, avec moi.

J'ai embrassé ses larmes, puis j'ai pressé la bouche contre la sienne. Son corps a réagi presque immédiatement, se ramollissant à mon contact. Elle a cessé de se débattre, puis a ouvert les yeux.

– Cane...

Elle a expiré le souffle qu'elle retenait et enroulé les bras autour de mes épaules. Elle s'est agrippée à moi de toutes ses forces et a enfoui la tête dans ma poitrine. Ses chevilles se sont accrochées derrière ma taille et elle a respiré profondément, maîtrisant sa panique. Comme un ourson terrifié sollicitant la protection de sa mère, elle se collait à moi comme si j'étais son seul rempart contre le danger.

– Je suis là.

J'ai passé la main dans ses cheveux et je l'ai embrassée sur la tempe.

– Ça va.

Mes lèvres sont remontées jusqu'à sa joue, puis son cou.

– Il n'y a que toi et moi entre ces quatre murs.

Elle s'est blottie contre ma poitrine et a ralenti sa respiration. Sa peau habituellement douce était couverte de sueur et son corps était brûlant, mais je ne l'ai pas repoussée. Elle a fermé les yeux, retournant lentement à un état de calme.

J'ai continué de caresser ses cheveux et observer ses traits. Ils étaient déformés par une expression de douleur, mais s'adoucissaient peu à peu. Toutes les choses que j'aimais dans son visage réapparaissaient, comme l'éclat subtil de ses joues et la finesse de sa bouche.

Mes doigts ont caressé ses douces mèches, puis sont passés à

son cou. J'ai tâté son pouls et l'ai senti vibrer sous mon pouce. C'était comme une berceuse, un bruit ralentissant jusqu'à ce qu'il atteigne un rythme indolent. Je voulais que ce pouls ne s'éteigne jamais, que ses yeux ne se referment jamais.

Ce serait trop dommage.

Je l'ai embrassée sur la bouche à nouveau, bien que certain qu'elle s'était déjà rendormie. J'adorais ses lèvres comme si elles étaient faites sur mesure pour moi. Mon souffle s'est échappé de ma bouche et a pénétré sa gorge, sensation parfaite.

J'ai dû m'arrêter avant de la réveiller à nouveau.

J'ai fixé ses yeux jusqu'à ce que les miens s'alourdissent. Quand je n'ai plus été capable de les garder ouverts, je les ai refermés avant de sombrer dans un sommeil sans rêves.

Et je pense qu'elle aussi.

J'AI EXAMINÉ LE PISTOLET QUE MON INGÉNIEUR AVAIT CONÇU. PAS AUSSI lourd qu'une arme traditionnelle, l'acier avait été fondu avec un autre matériau, rendant l'objet vingt-cinq pour cent plus léger que la normale. Ils s'écouleraient comme des petits pains, peu importe le prix auquel je les vendrais.

– Bon travail.

Vox a opiné d'appréciation.

– Je peux le faire un peu plus léger. Je dois juste ajuster quelques trucs.

– Dis-moi quand ce sera fait.

J'ai reposé le pistolet sur la table alors que Crow approchait. Je ne savais pas qu'il était à la base, car il était très secret par rapport à ses visites. Je m'occupais surtout de la production et des livraisons. Il débarquait quand ça lui chantait.

– T'en penses quoi ?

Il a examiné le flingue, puis ouvert le canon. Il a fait glisser ses doigts sur le métal avant de refermer le canon et de le reposer sur la table.

– C’est une très belle arme. J’aimerais en avoir une quand elles seront prêtes.

– Bien sûr, Crow, répondit Vox.

Comme la conversation était finie, je me suis dirigé vers la sortie.

– Comment va-t-elle ?

La voix de Crow a résonné derrière moi comme s’il me suivait.

Je me suis arrêté et retourné, debout avec Crow dans l’usine d’assemblage. Les autorités savaient exactement qui nous étions et quelle était notre activité, mais ils nous laissaient tranquilles. Nous violions la loi tous les jours, mais nous respections la police et nous ne les gênions pas. Nous ne participions qu’à des crimes organisés impliquant d’autres criminels. Les autorités avaient essayé de s’en prendre à nous il y a longtemps. Elles avaient rapidement appris à se mêler de leurs affaires.

– Elle va bien.

J’imaginai qu’il faisait allusion à Adelina et sa crise de larmes de l’autre jour.

– Pearl s’inquiète pour elle.

– Elle n’a pas besoin de s’inquiéter.

Crow et moi ne découvririons jamais où Lizzie était tenue captive à moins de questionner Tristan. Pour le bien de notre relation professionnelle et de toute transaction future, nous ne fourrions pas le nez dans ce qui ne nous regardait pas. C’était mauvais pour les affaires.

– Elle est forte.

– Je le vois. Elle me rappelle Pearl.

La jalousie m’a traversé le corps à la comparaison. Je ne voulais pas qu’il voie ma gonze sous le même jour que sa femme.

Crow a dû remarquer l’expression sur mon visage, car le coin de sa bouche s’est retroussé.

– Elle est jolie, mais pas mon genre.

Même ce commentaire m’a fâché.

Crow a souri de plus belle.

– Oublie.

Si je lui disais que Pearl était jolie, il n'aimerait pas du tout ça. Je suis reparti, pas d'humeur à continuer la conversation.

Crow m'a suivi.

– Plus que deux semaines... Ça va passer vite.

Deux semaines s'étaient déjà écoulées trop vite.

– Tu voulais quelque chose ? Je croyais que tu n'aimais pas les conversations de filles.

J'avais essayé de lui parler de Pearl quelques fois, mais il avait fait l'autruche. Ce n'était pas sa tasse de thé.

– Tu vas vraiment la rendre à Tristan ?

Je me suis dirigé vers le bar.

– Oui. C'était l'entente.

Je lui ai versé un verre sans lui demander, car je savais qu'il ne refusait jamais un whisky.

Il a fait tourner le liquide avant de boire une gorgée.

– Tu vas vraiment renvoyer cette pauvre fille chez le diable ?

J'ai froncé les sourcils.

– Tu peux bien parler. T'as gardé Pearl comme prisonnière pendant des mois.

Il a haussé les épaules.

– On ne parle pas de moi. On parle de toi. Et les situations ne sont pas comparables. Je ne l'ai jamais empruntée à Bones. Je lui ai enlevée.

– Oui, je vais la rendre.

Elle prendrait une pilule de cyanure peu après son retour, et mourrait en pleine nuit lorsque personne ne regarderait. Sa mort serait violente et douloureuse, mais au moins, son calvaire serait fini. Je ne dirais pas à Crow quels étaient ses plans, car il le dirait à Pearl.

Crow m'a observé de son regard sombre, étudiant mon expression comme si mes pensées étaient écrites sur son visage. Il a pris une autre gorgée avant de parler.

– Tu sembles épris d'elle.

– Quoi ?

– Tu l'as réconfortée.

Je n'avais pas fait grand-chose.

– Je ne suis pas aussi mauvais que tu le penses. J’ai un peu de compassion…

– Tu lui as témoigné plus que de la compassion. Je l’ai vu.

Je couchais avec elle ; nous partagions beaucoup d’affection. Nos étreintes étaient devenues naturelles, comme si nous étions en couple depuis des années.

– Elle a éclaté en sanglots après avoir parlé de ses viols répétés. Si tu penses que j’allais rester là à ne rien faire, tu me connais mal.

Il a secoué la tête.

– As-tu déjà demandé à Tristan si tu pouvais l’acheter ?

Je n’allais pas perdre mon temps.

– Non.

– Tu ne veux pas payer ? Ou bien tu t’en fous ?

Aucun des deux. Après avoir passé plusieurs nuits avec cette femme, je savais qu’elle n’avait pas de prix. Comme le diamant le plus rare et le plus beau du monde, elle était unique en son genre. Tristan ne la laisserait jamais partir, peu importe la somme que je lui offrais. Je déplorais le fait qu’il ne la traite pas bien, qu’il ne se soucie pas de sa santé. Elle dépérirait vite dans ces conditions.

– Elle n’est pas à vendre.

Crow a secoué la tête.

– Tu n’aurais jamais dû accepter l’échange. Pearl parle d’Adelina sans répit ces temps-ci.

Je voulais lui dire que je regrettais cette décision moi aussi, car elle l’impliquait que je la rende un jour. Mais je savais que ce n’était pas vrai. Je savourais chaque matinée et chaque nuit avec cette femme dans mon lit et entre mes jambes.

– C’est la vie.

– Je suis désolé pour toi, dit-il subitement, ses mots sortant de nulle part.

– Pourquoi ?

– Tu te comportes comme si tu t’en foutais, mais je sais que la rendre va être difficile. Je me sentirais merdeux si j’étais toi.

Je me sentais déjà merdeux.

- Rien de tout ça n'est ma faute. Je ne me sens pas mal.
 - Tout ce qui est arrivé à Pearl n'était pas ma faute non plus, mais ça me hante toujours.
 - C'est ta femme. C'est différent.
- Il a versé les glaçons restants dans l'évier, puis a posé son verre sur le comptoir.
- Même avant qu'elle soit ma femme, ça me hantait.

ADELINA

Je me suis réveillée ce matin-là avec le soleil en plein visage. Les rideaux étaient déjà ouverts malgré qu'il soit tôt, mais c'était une façon agréable de se réveiller. J'ai tâté le lit à côté de moi, mais je n'ai trouvé que les draps.

Cane était parti.

J'ai ouvert les yeux et me suis redressée. J'ai étiré les bras au-dessus de ma tête en bâillant juste au moment où la porte s'est ouverte.

Cane est entré en tenant un plateau de petit déjeuner, sur lequel il avait posé deux assiettes de crêpes, bacon et œufs avec des toasts et deux cafés.

– Juste au bon moment.

J'ai regardé la vapeur s'élever vers le plafond dans la lumière du matin et senti mon estomac gargouiller de faim. J'avais bien mangé hier soir, Cane et moi avons fait un bon dîner, mais la nourriture avait l'air délicieuse, et que le fait qu'il me serve au lit la rendait encore meilleure.

– T'as fait ça pour moi ?

Il a posé le plateau sur le lit et s'est assis à côté de moi.

– Pour nous deux.

Comme s'il ne venait pas de faire une chose incroyablement gentille et très inhabituelle pour lui, il a ouvert le journal et pris un morceau de bacon.

Je l'ai regardé lire avant de me servir le petit déjeuner qu'il m'avait préparé, ne sachant pas pourquoi il avait changé ses habitudes pour faire une chose aussi attentionnée. Aucun homme n'avait jamais cuisiné pour moi avant, et encore moins servi le petit déjeuner au lit.

J'ai jeté un œil au journal et vu le titre.

– Le New York Times ?

Je ne pensais pas qu'il lirait un journal américain alors qu'il ne vivait pas aux États-Unis.

– J'aime bien me tenir informé de l'actualité internationale. Ce canard fait du bon boulot, il couvre tout. La presse italienne parle uniquement de la capitale et des autres villes. La plupart de mes affaires se traitent hors de nos frontières.

Je ne comprenais pas vraiment ce qu'il faisait, alors je lui ai demandé.

– Tu fais quoi exactement ?

Il a répondu sans interrompre sa lecture.

– Je suis marchand d'armes. Je te l'ai dit.

– Alors tu fabriques des armes et tu les vends ?

– En gros.

– Comment tu t'es lancé dans ce secteur ?

Il a fermé le journal, se rendant compte que la conversation n'allait pas s'arrêter là.

– Curieuse aujourd'hui, hein ?

– T'es pas obligé de me répondre si tu ne veux pas.

Il me donnait toujours le privilège d'avoir le choix. Je faisais pareil pour lui.

– Rien ne m'oblige à faire ce que je ne veux pas.

Il a bu du café, puis a reposé sa tasse. Ses muscles se tendaient chaque fois qu'il bougeait, les lignes ciselées de son physique saillant comme les traits d'une statue. Il avait un corps incroyable, musclé aux bons endroits et fins à d'autres.

– Mon père dirigeait l'entreprise avant nous. On en a hérité.

– Je ne savais pas qu'on pouvait hériter d'une affaire illégale.

– On peut hériter de tout ; j'ai bien hérité des yeux de ma mère.

– Ils sont jolis.

J'ai dit ça sans réfléchir, mais j'étais sûre que Cane savait qu'il était beau.

– Pas aussi jolis que les tiens.

Il a mangé ses œufs, les yeux baissés.

– Mes parents ont été tués dans une guerre de sang avec un de leurs concurrents. Crow et moi avons hérité de ça aussi. C'est à lui qu'on a enlevé Pearl.

L'histoire en trame de fond ne cessait de s'épaissir.

– Et maintenant il est mort, c'est ça ?

– Pearl l'a tué.

– Alors il n'y a plus de concurrent ?

– Pas pour le moment. Mais d'autres hommes cherchent à prendre sa place. C'est quelque chose qui nous inquiète, Crow et moi.

– Pourquoi ?

– Celui qui prendra la place de Bones devra être encore plus impitoyable que lui. On a tué un tyran, mais ça pourrait engendrer un ennemi encore pire.

Quand j'entendais tout ça, mon ancienne vie me manquait. Elle était bien plus simple.

– Ça doit être stressant.

Il a haussé les épaules.

– Ça peut l'être.

– T'as jamais peur que quelqu'un te tire dessus ?

Il a rouvert le journal comme si cette conversation l'ennuyait.

– J'y pense. Mais non, je n'ai pas peur. Mourir ne m'effraie pas.

Je ne le croyais pas.

– Tout le monde a peur de mourir.

– C'est une chose naturelle, alors il n'y a aucune raison d'en avoir peur. La vie n'est qu'une phase. Elle passe.

Je ne savais pas si c'était de l'ignorance ou de la grande sagesse.

– As-tu déjà songé à faire autre chose ?

Il a refermé son journal, et l'a posé sur le côté. S'il était agacé,

il ne le montrait pas.

– Tu me trouves intéressant ?

J'ai mordu dans un toast.

– Je trouve tous mes amis intéressants.

Il m'a lancé un regard que je ne lui connaissais pas.

– Tu me considères comme un ami ?

– Qu'es-tu d'autre ?

Nous baisions plusieurs fois par jour, mais il n'y avait rien de romantique entre nous. Nous n'étions plus des étrangers l'un pour l'autre. Et je ne nous avais jamais considérés comme des ennemis.

Il n'a pas répondu à ma question, préférant revenir au sujet précédent.

– Non, je n'imagine pas faire autre chose. J'aime avoir du pouvoir, et j'aime l'argent.

Je devinais qu'il était plein aux as rien qu'en voyant sa maison et toutes ses voitures.

– Il n'y a rien d'autre qui te passionne ?

– J'ai l'impression que tu me juges.

Je n'ai pas compris pourquoi il disait ça.

– Non. Je suis curieuse, c'est tout. Les gens ont généralement plusieurs passions dans la vie. J'ai toujours voulu être enseignante, mais je voulais aussi être une artiste. Visiblement, aucun des deux n'arrivera...

Il a continué de manger comme si mes paroles ne l'arrêtaient pas dans son élan.

– En fait, j'aime bien l'art, moi aussi. Surtout la peinture.

– Ah ouais ?

Je n'ai pas pu m'empêcher de sourire parce que ça lui allait bien, bizarrement.

– Ouais, mais ne me regarde pas comme si j'étais une gonzesse.

J'ai continué de sourire.

– Je ne le fais pas.

Il a fini son assiette en quelques bouchées et a posé sa fourchette sur le plateau.

- Tu m'as posé beaucoup de questions. C'est mon tour, maintenant.

- Je ne suis pas intéressante...

Il s'est finalement tourné vers moi pour guetter mon expression.

- Est-ce que t'aimes être avec moi ?

Je savais exactement à quoi il faisait allusion. Il ne parlait pas de nos déjeuners ou dîners, ni de nos conversations devant le feu. Il faisait référence à nos nuits sous les draps, à nos baisers devant la cheminée.

Ses yeux étaient rivés sur mon visage, observant toutes les réactions que je ne pourrais pas contrôler. Ses yeux sombres me dévisageaient sans ciller, brûlants et intenses.

C'était une question compliquée, et je n'avais jamais pris le temps d'y réfléchir. Quand je me posais pour penser à ma situation, généralement ça me déprimait. Il était plus facile d'ignorer mes sentiments à ce sujet. Mais je ressentais indéniablement des émotions. Je savais exactement comment mon corps réagissait à Cane depuis qu'il m'avait embrassée pour la première fois. Cette passion n'avait jamais faibli. En fait, elles rugissaient comme les flammes dans son âtre.

- Oui.

Il s'attendait à cette réponse, à en juger par son manque de réaction.

- Est-ce que t'aimais être avec Tristan ?

La question était si insultante que je n'ai pas répondu.

- Ou un autre ?

De nouveau, silence total.

- Alors, je suis le seul ?

Je n'allais pas mentir et prétendre que je ne jouissais pas chaque fois que nous couchions ensemble. J'avais beau essayer de le cacher, c'était toujours évident. Même si je restais silencieuse, il sentait mon corps se contracter autour de lui quand l'orgasme me balayait.

- Tu connais la réponse.

- Je veux l'entendre quand même.

– Pour gonfler ton ego ?

– Non. Juste pour en être sûr. Honnêtement, je me foutais de te donner du plaisir jusqu'à ce que je pose les mains sur toi. Une fois que je t'ai touchée, j'ai voulu que tu ressenties ce que je ressentais. Il y a quelque chose chez toi... T'es la femme la plus sexy que j'ai connue dans ma vie.

La dernière chose que je voulais était rougir, mais je n'ai pas pu m'en empêcher. Ses mots étaient adorables, même si ce n'était pas son intention.

– J'ai été frappée et violée...

– Ce n'est pas ce que je vois. Je vois une femme magnifique avec les lèvres les plus douces du monde. Je vois mon plus beau fantasme. Je ne pense jamais à ce que t'as vécu avant moi. Je ne pense qu'à toi ici et maintenant.

J'ai perdu l'appétit en entendant sa confession. Il me voulait pour mon corps, mais ça n'avait rien de sordide. Avec lui, je me sentais belle, je me sentais désirée. Avec Tristan, j'avais l'impression d'être un morceau de viande avec quatre membres — rien de plus.

Cane m'a tiré la réponse des lèvres sans répéter la question.

– T'es le seul homme avec qui j'ai eu du plaisir. Je ne pensais pas pouvoir aimer le sexe après ce que m'a fait subir Tristan... mais je l'aime avec toi.

J'ai détourné les yeux en sentant la honte affluer dans mes veines. J'avouais aimer le sexe avec un homme qui m'avait échangée contre des armes. Quelque chose n'allait pas du tout chez moi.

– Qu'est-ce que tu aimes le plus ?

Il devenait indiscret, exigeant des détails auxquels je n'avais jamais pensé.

– J'aime quand tu m'embrasses...

Personne ne m'avait jamais embrassée de cette façon avant. Il pouvait me faire jouir par ses seuls baisers.

Sa bouche a esquissé un sourire.

– Je n'ai jamais été fan des baisers, mais toi, j'aime beaucoup t'embrasser. Je m'en suis rendu compte tout de suite.

– Qu'est-ce que tu préfères chez moi ?

Qu'est-ce que j'avais qui me rendait si désirable à ses yeux ? Mes seins ? Mon cul ? Tristan préférait mon cul parce qu'il me prenait le plus souvent par-derrière.

– J'aime ton cou.

Je l'ai regardé d'un air ahuri, surprise par la réponse.

– Il est tellement fin et doux. J'aime embrasser le creux de ta gorge, sentir ton pouls sous mes lèvres. J'aime la forme de ton visage, la façon dont tes pommettes font ressortir tes jolis yeux. J'aime tes lèvres. J'aime tes cheveux. Quand je suis en toi, tu as cette expression... C'est tellement sexy. Quand je t'ai vue à l'aéroport, mon instinct m'a dicté de faire quelque chose parce que je n'avais jamais vu une femme comme toi.

Mes lèvres se sont légèrement écartées, et j'ai senti ma respiration s'accélérer. Mon corps était soudain brûlant du désir qu'il pose ses lèvres sur mon cou. Je voulais faire l'expression qu'il décrivait, être exactement comme il l'avait dit.

– Qu'est-ce que t'essayais de faire ce jour-là ?

Il m'avait acceptée comme esclave pour trente et un jours. Il ne semblait pas le genre d'homme à draguer une fille dans un aéroport.

– Honnêtement, j'en sais rien... J'imagine que je t'aurais invitée à dîner.

– T'as pas l'air d'être le genre d'homme à inviter une fille à dîner.

– C'est vrai.

– Mais tu m'aurais invitée quand même ?

Il a haussé les épaules.

– On ne le saura jamais puisque tu n'as pas voulu me parler.

– Je ne pouvais pas...

– Je l'ai compris quand je t'ai vue chez Tristan.

Si je n'avais pas été livrée à Tristan cet après-midi-là, quelle aurait été ma vie ? Si Cane m'avait fait des avances à l'aéroport, aurais-je dit oui ? Serions-nous sortis ensemble et aurions-nous baisé comme des dieux ?

Cane m'observait, et je me suis demandé s'il pensait la même

chose.

Après notre conversation, je n'avais plus qu'une idée en tête. Ma chatte réclamait sa grosse queue, et mes ongles voulaient s'enfoncer dans ses muscles puissants. Je désirais ses lèvres douces sur tout mon corps, m'adorant.

Les yeux de Cane se sont assombris comme s'il avait les mêmes pensées.

J'ai poussé le plateau au bout du lit avant de monter à califourchon sur ses cuisses. Je portais seulement son t-shirt, sans culotte, aussi j'étais prête.

Cane s'est allongé contre les oreillers et m'a saisie par les hanches, une lueur sauvage dans les yeux. Sa queue s'est immédiatement raidie sous moi, épaisse et longue, prête à me pénétrer. Il a pétri mes hanches, puis mes fesses.

J'ai baissé son jogging et son caleçon pour libérer sa queue. Elle était déjà luisante au bout, prête à s'enfoncer en moi. Je l'ai positionnée devant ma fente et suis descendue doucement sur lui, consciente que je n'avais jamais fait ça avant. Tristan prenait toujours le contrôle de la situation, et Cane faisait pareil en général. Je ne m'étais jamais mise sur un homme et l'avais dominé ainsi.

Cane a guidé mes hanches et laissé échapper un grognement d'aise quand il s'est retrouvé fiché en moi. Ses doigts m'ont agrippée de manière possessive et il m'a fait monter et descendre sur son sexe.

– Caresse-toi les seins, Bellissima.

C'était un surnom que j'avais rapidement adopté. Il ne m'appelait jamais par mon prénom, et je préférais ça. J'avais l'impression d'être une femme différente avec une nouvelle identité. C'était presque comme si le passé n'existait plus.

J'ai pris mes seins en coupe et je les ai palpés du mieux que j'ai pu. Je ne m'étais jamais caressée devant un homme. Je n'avais jamais essayé d'être aguichante ou sexy. Il était possible que j'aie l'air d'une totale imbécile en ce moment, sans m'en rendre compte.

Cane semblait aimer ça, parce que sa respiration s'est

accélérée. Ses doigts m'ont pétrie plus fort et ses pupilles se sont dilatées. Lentement, il a bougé ses hanches avec les miennes, poussant son sexe en moi tandis que je montais et descendais sur lui.

– Putain...

Voir qu'il prenait du plaisir m'a donné confiance en moi. Je l'ai chevauché plus rapidement, laissant l'excitation dicter mes mouvements.

Il s'est assis et a ferré ses bras derrière mes genoux, me levant et me descendant sur son sexe tout en remuant lentement en moi.

Il n'avait jamais été si profondément en moi avant, et j'ai enroulé les bras autour de son cou et gémi de plaisir. Il était long et épais, et sa taille impressionnante me provoquait des sensations incroyables. Mon clito frottait contre sa queue chaque fois qu'il me soulevait et je sentais la chaleur incendier mon ventre. J'avais des copines qui m'avaient raconté que leur petit ami les faisait rarement jouir, et que ça prenait un temps fou les rares fois où ça arrivait. Mais ce n'était pas le cas avec Cane. S'il voulait me faire jouir, il pouvait le faire quand il le décidait.

Maintenant, par exemple.

– Oh... Cane.

Ses yeux se sont assombris et il est allé et venu plus rapidement en moi, me martelant pile au bon endroit.

– Bellissima.

Je lui ai hurlé au visage en jouissant et en savourant chaque seconde de l'orgasme. J'ai planté les ongles dans ses épaules et pressé mon visage au creux de son cou, mes dents mordillant sa peau.

Quand j'ai retrouvé mes esprits, il m'a retournée sur le dos et a appuyé tout son poids sur moi. Il m'a pilonnée vivement en m'enfonçant dans le matelas, ce qui a secoué tout le lit. Les tasses sont tombées sur le parquet, et se sont brisées sous le choc. Il me serrait contre sa taille et me pénétrait aussi fort et aussi profond que possible.

En moins d'une minute, il a joui en poussant un râle puissant

et déchargé tout son foutre en moi. Il a fourré toute sa queue dans ma chatte et l'a secouée jusqu'à la dernière goutte, s'assurant que j'avais tout pris.

J'ai empoigné ses fesses et l'ai poussé encore plus loin en moi, désirant sa semence autant qu'il désirait me la donner.

Ses yeux se sont assombris encore plus, comme s'il n'était pas encore satisfait. On aurait dit qu'il me désirait encore, même si nous venions de jouir. Un voile de sueur s'était formé sur sa lèvre supérieure, et quand il m'a embrassée, j'en ai goûté le sel.

J'ai senti avec déception sa queue ramollir en moi. Je voulais continuer, faire durer le plaisir plus longtemps, mais nous avions tous les deux atteint les cimes de l'orgasme.

Cane est resté en moi comme si nous n'avions pas fini.

- Je ne bouge pas d'ici.

CANE M'A CONDUITE JUSQU'À LA VOITURE ET M'A OUVERT LA PORTIÈRE.

- Où va-t-on ?

Le seul endroit que nous avons visité ensemble était le domaine de Crow en Toscane. Sinon, je restais à la maison pendant qu'il partait travailler.

- Faire du tourisme. J'ai pensé que tu aimerais commencer par Rome.

- Du tourisme ?

Pourquoi Cane voudrait-il voir les monuments historiques qu'il connaissait depuis l'enfance ?

- Tu ne ressembles pas au touriste typique.

- Je sais que tu n'as rien vu de la Grèce. Alors je vais te montrer les environs. Sauf si tu n'as pas envie ?

Les mots sont sortis spontanément de ma bouche.

- Bien sûr, j'en ai envie. C'est seulement que je ne pensais pas que ça t'intéressait.

- Il m'intéresse de baiser.

Il m'a fait un clin d'œil puis a attendu que je m'installe pour

fermer la portière. Il a fait le tour de son cabriolet noir à deux places et s'est assis derrière le volant. Le moteur puissant a vrombi, ronronnant comme un puma.

– T'aurais baisé de toute façon.

– Mais je suis sûr que tu mettras le paquet après ça.

Il a pris la route, est passé par Florence et a mis le cap sur la capitale. La radio était allumée, mais sur une station italienne, aussi je ne comprenais rien. Il n'y avait qu'un mot que je comprenais : Bellissima.

Après l'expérience d'hier, je n'étais pas sûre que ce soit possible.

– Je peux essayer.

Nous n'avons pas beaucoup parlé durant le trajet, mais nous ne parlions pas beaucoup en règle générale. Notre relation était basée sur le langage physique plus que sur les mots. Il a passé quelques appels, tous en italien, en conduisant d'une main.

– T'es sûr que tu ne dois pas travailler aujourd'hui ?

Il a ignoré ma question.

– Qu'est-ce que tu aimerais voir en premier ?

– Je ne sais pas. Tout.

Il a ri.

– On doit bien commencer quelque part. Que dirais-tu du Colisée ?

– Oh... ça serait génial.

Il a posé la main sur ma cuisse et l'a pressée tendrement.

– Parfait.

Nous avons passé l'après-midi à Rome, plongés dans l'histoire culturelle que Cane connaissait par cœur. Mais j'ai vu son regard s'émouvoir en contemplant les monuments majestueux qui avaient traversé l'épreuve du temps. Le fait que la plupart de ces monuments datent de plusieurs siècles me faisait me sentir insignifiante. Dans quelques semaines, ma vie serait finie, mais ces constructions seraient toujours debout.

Après plusieurs heures de marche, nous avons mangé un morceau dans un restaurant romain. La longue promenade m'avait affamée, et je n'ai pas pris la peine de déchiffrer le

menu. J'ai simplement indiqué du doigt le premier plat sur la carte, en espérant qu'il soit bon.

Assis face à moi, Cane m'a dévisagée, ignorant le verre de vin qu'on venait de lui servir.

– Je peux te traduire le menu.

– Je suis sûre que tout est délicieux.

– Pas forcément. Les Américains ont des goûts spéciaux.

– Du moment qu'il n'y a pas de raton laveur ou autre truc bizarre, ça m'ira.

Il a essayé de réprimer un sourire.

– Raton laveur ? T'as grandi dans les montagnes ?

Penser à chez moi m'a immédiatement rendue triste, malgré la journée fabuleuse que nous passions. Je faisais du tourisme alors que ma famille était terrifiée pour moi. Ils savaient probablement ce qui m'était arrivé, que j'étais devenue une esclave sexuelle. Mes parents ne devaient pas en dormir de la nuit, angoissés à l'idée qu'on me traite mal ou que je sois morte.

Je me suis sentie misérable.

Cane a remarqué instantanément mon changement d'humeur. Ces deux dernières semaines, nous étions restés ensemble pratiquement tout le temps. Il déchiffrait mes expressions et mon humeur même quand je ne disais rien. Je le comprenais de la même manière.

– Qu'est-ce que j'ai dit ?

– Rien...

J'ai posé ma carte sur la sienne.

– Tu peux choisir pour moi.

Cane m'a fixée sans ciller. Son expression s'adoucissait rarement. Il semblait mécontent la plupart du temps, sinon sérieusement agacé. Je me demandais parfois si c'était un masque qu'il portait en raison de son métier, parce que ce n'était pas toujours comme ça. Quand nous basons, son expression n'était pas si furieuse.

– Dis-moi, Bellissima.

Ce surnom m'allait toujours droit au cœur. Il me brisait dans mon élan et chassait toutes mes idées noires. C'était sa façon de

le prononcer. Elle vibrait d'affection et de possessivité. Elle me faisait me sentir belle, désirée, importante.

– Quand je pense à mon pays, je pense à mes parents... Ils doivent avoir le cœur brisé. Je dois hanter toutes leurs pensées.

J'ai détourné le regard, car je ne m'attendais pas à ce que Cane s'en soucie. Il n'était proche de personne, à part son frère et sa belle-sœur, et même avec eux, il dissimulait la profondeur de ses sentiments. Ma situation ne lui faisait pas de la peine, loin de là. Je lui avais déjà demandé si je pouvais appeler mes parents, et il avait rejeté ma requête.

Il a tendu les mains vers moi et les a posées sur les miennes. Son pouce a caressé doucement mes phalanges tandis qu'il posait sur moi un regard doux.

J'ai regardé ses mains, surprise par sa compassion. Mes doigts se sont entrelacés avec les siens.

Cane n'a rien dit. Il s'est contenté de me toucher et de me réconforter des yeux. Ils étaient noirs et sombres, mais parfois ils me donnaient l'impression de vivre dans un monde différent. Ils me donnaient l'impression d'être en sécurité.

L'impression d'être entière.

APRÈS DES ÉBATS VIOLENTS DANS SON LIT, IL A PRIS UNE DOUCHE ET A enfilé un jean et un t-shirt.

J'avais les yeux lourds, et je m'apprêtais à sombrer dans mes rêves. La seule raison pour laquelle j'étais encore éveillée, c'était parce que j'attendais qu'il me rejoigne. Je m'étais habituée à ce corps puissant qui me tenait chaud et me protégeait la nuit.

– Tu sors ?

Je me suis redressée en couvrant ma poitrine du drap pour ne pas avoir froid.

– J'ai des trucs à faire au bureau. Je serai de retour avant ton réveil.

Je ne l'avais jamais vu partir si tard le soir.

- Tout va bien ?
- Ouais, ne t'inquiète pas.

Il s'est penché au-dessus du lit et m'a embrassée rapidement sur la bouche, le genre de baiser qu'un mari donne à sa femme.

- Il faut juste que je m'occupe de certaines choses.
- Pourquoi on a fait du tourisme aujourd'hui si tu avais des choses à faire ?

Il a attrapé sa veste en se dirigeant vers la porte.

- À demain matin.

Il est sorti et a fermé la porte derrière lui.

Le feu brûlait encore dans l'âtre, mais il mourrait dans une heure ou deux. Au moins, il me tiendrait chaud jusqu'à son retour. Quelque chose dans cette histoire me semblait bizarre, et il m'a fallu plusieurs minutes pour comprendre.

Il avait de la peine pour moi.

Il m'avait emmenée visiter Rome parce qu'il savait que je serais morte dans quelques semaines. Il essayait de m'offrir des moments agréables, de compenser toutes les choses que je ne pourrais pas faire.

Cette pensée m'a fait pleurer.

J'ai fixé l'âtre, regardant les flammes lécher les bûches. Mes larmes étaient aussi brûlantes que le feu lui-même, et je les sentais rouler sur mon menton et mouiller les draps. J'ai remonté les genoux contre ma poitrine et tenté de me calmer, de ne pas m'apitoyer sur mon sort.

Cane avait plus de compassion que je le pensais.

Mais d'une certaine façon, c'était encore pire.

PEARL

Dès que Crow est parti travailler le lendemain matin, j'ai emprunté une de ses voitures et j'ai pris la route de l'aéroport. Maintenant que j'étais mariée, j'avais des papiers italiens officiels et j'étais à la fois citoyenne italienne et américaine... même si je ne retournais jamais dans mon pays natal.

Je n'avais que quelques heures avant que Crow comprenne ce que je manigançais.

Lorsqu'il le découvrirait, il serait fuuuurax.

Vraiment très, très fâché.

Le vol jusqu'en France a été court, et j'ai pris un taxi peu après avoir atterri. J'avais réussi à obtenir l'adresse grâce à Lars, qui avait accès à toute information importante. J'étais certaine que Crow ne confiait pas tout à son majordome, mais Lars avait plus d'un tour dans son sac.

Ce qui me convenait parfaitement.

Quand je suis arrivée à la propriété près du port, j'ai senti la terreur m'agripper la poitrine. Je m'aventurais dans une zone dangereuse, mais la peur ne suffisait pas à me retenir. Si je ne le faisais pas, je le regretterais. D'ailleurs, je portais désormais le nom Barsetti. Il me protégerait.

J'ai marché jusqu'aux gardes postés devant l'entrée.

– Bonsoir, messieurs.

Celui de gauche m'a regardée de la tête aux pieds comme si

j'étais à vendre.

– Un cadeau pour Tristan ?

Je l'ai foudroyé du regard.

– Le seul cadeau qu'il aura, c'est un pied dans le cul.

Les deux gardes ont échangé des regards.

– T'es ici pour le voir ?

– Je ne suis certainement pas ici pour bavarder avec vous deux.

Il a sourcillé à mon manque de respect, mais il ne m'a pas envoyée promener.

– Ton nom ?

– Pearl Barsetti.

– Attends ici.

Il est entré et a refermé les lourdes portes noires derrière lui.

L'autre mec s'est avancé vers moi.

– Lève les bras.

Il a tout de suite tendu les mains vers mon ventre pour me fouiller.

– Touche-moi et je t'arrache les yeux.

Je n'allais plus jamais laisser quiconque poser les mains sur moi.

Il a écouté mon avertissement et s'est arrêté.

Le premier garde est revenu.

– Il va te recevoir.

Le deuxième a croisé les bras, me déshabillant toujours des yeux. Il a parlé en français à l'autre, aussi je n'ai pas compris ce qu'il a dit.

L'autre type lui a répondu, et leur échange a continué.

– Je n'ai pas de flingue, dis-je, devinant leur conversation.

Vous n'avez pas besoin de me fouiller.

Le premier est retourné à l'intérieur et est revenu un instant plus tard.

– Il va te recevoir.

Il a tenu la porte ouverte et m'a fait signe d'entrer.

Être une dure à cuire avait ses avantages.

Je suis entrée, la tête haute et les épaules droites. Je mentirais

en affirmant que je me sentais en sécurité sans Crow, mais je savais que son pouvoir transcendait les frontières. Les hommes ici n'oseraient jamais se frotter à moi. Ils déclencheraient une guerre à laquelle ils n'étaient pas prêts à prendre part.

J'ai présumé que Tristan était l'homme assis à la table à dîner, avec des cheveux noirs gras et un nez très crochu. On aurait dit qu'il avait été brisé trois fois, et que chaque fois, il n'avait pas bien guéri.

Il me fixait d'un sourire narquois qui ressemblait à une grimace.

– Mmm, Crow a bon goût.

Il parlait bien anglais, mais son accent français était fort. Ses yeux ont parcouru mon corps de haut en bas, et j'ai eu l'impression qu'il me violait rien qu'à me regarder.

Pourvu qu'il ne me touche pas, je pouvais le supporter.

– J'aimerais pouvoir en dire autant de l'homme avec qui il fait des affaires.

Je ne me suis pas assise à table, plus à l'aise debout. Ses sbires furetaient dans l'ombre, des pistolets luisants à la hanche.

Il s'est réjoui de mon insulte.

– Ton mari ne te satisfait pas ? Est-ce pourquoi tu es ici aujourd'hui ?

Ce mec me rappelait étrangement Bones. La bile me montait à la gorge rien qu'à lui parler.

– Je suis ici pour discuter d'Adelina.

– Ah, oui. Ma petite pute. Elle me manque.

Je ne pouvais pas compter le nombre de fois où Bones m'avait appelée par ce surnom. Ça m'a provoquée — extrêmement.

– Je suis sûr que Cane s'amuse bien avec elle. Comment ne pas lui plaire ? Ses sanglots sont si mélodieux.

J'ai serré les poings.

– Le trafic d'êtres humains est un crime international.

– Le meurtre aussi, rétorqua-t-il d'un air menaçant. Et je ne l'ai pas trafiquée. Je l'ai payée.

– Même chose.

– Ton mari est un trafiqueur, alors ? demanda-t-il

froidement.

Ce n'était pas comparable.

– T'aimes te faire baiser par un homme plein aux as. C'est pourquoi tu es restée. Peut-être qu'Adelina fera la même chose.

Comment Cane pouvait-il faire des affaires avec cet homme ? Il était une sale vermine.

– Tu vas la relâcher ?

– Pourquoi ?

Il a bu une gorgée de vin, l'air désintéressé.

– Parce que garder un être humain comme esclave est un crime.

Il a haussé les épaules.

– Je commets des crimes pires que ça tous les jours. Ne t'attends pas à ce que je me soucie de ta cause, car je m'en contrefous.

Étais-je assez stupide pour espérer que cette conversation se passe différemment ? Tristan me toisait avec le même mépris que je lui montrais. Il n'avait pas une once de compassion en lui, pas une parcelle de dignité humaine. J'avais trouvé Crow froid quand je l'avais rencontré, mais j'avais vite vu la tendresse qu'il tentait obstinément de cacher. Et dès lors, j'avais su que je m'en sortirais sans doute indemne. Il n'avait rien en commun avec Bones. Avec lui, je me sentais en sécurité.

Mais Tristan était un tout autre personnage. Il se croyait le roi du monde.

– Je te l'achète. Qu'en dis-tu ?

Il a pris une autre gorgée, puis léché le vin sur ses lèvres.

– Elle n'est pas à vendre

Je voulais lui tirer une balle en plein dans le crâne.

– Tout a un prix.

Il s'est essuyé la bouche du dos de l'avant-bras, puis m'a regardée de haut en bas à nouveau.

– C'est vrai. Le prix d'Adelina, c'est toi.

Un frisson m'a traversé la colonne, et pas le genre de frisson que Crow provoquait.

Ses yeux ont parcouru mon corps d'une façon obscène, me

baisant carrément du regard.

– Si tu te soucies tellement d'elle, prends sa place.

– Tu sais que je suis mariée à Crow.

– Exact. C'est pourquoi tu vaudrais si cher. J'adorerais baiser la femme d'un autre.

Je n'osais pas imaginer ce que Crow ferait s'il entendait ça.

– Je ne suis pas un objet de marchandage. Je vais te payer en argent.

Il a secoué la tête.

– Elle n'est pas à vendre. Je ne te le dirai pas deux fois.

Je n'avais rien de mieux à offrir, étant donné que je refusais de me donner en échange d'Adelina. Prendre sa place n'accomplirait rien à long terme. Nous méritions toutes les deux d'être libres, pas d'être des jouets sexuels pour des psychopathes comme Tristan.

Il a croisé les jambes tout en continuant de me toiser.

– Si tu es en sécurité maintenant, c'est uniquement parce que Crow et Cane sont de très bons partenaires en affaires. Ils fabriquent d'excellents produits, et ils savent se taire. Cela dit, je ne vais pas te laisser partir d'ici sans cicatrice la prochaine fois, alors assure-toi de ne pas revenir. Considère ça comme ton premier et dernier avertissement.

Il a claqué des doigts et fait signe à ses sbires de m'escorter à l'extérieur.

L'un d'eux allait m'empoigner le bras, mais je lui ai planté mon coude dans les côtes et il a titubé en arrière.

– Je sais où est la sortie.

J'ai lancé un regard dangereux à l'autre, lui signalant de ne pas faire l'erreur de me toucher lui aussi.

Il ne l'a pas fait.

QUAND J'AI ATTERRI À ROME, MON PORTABLE S'EST MIS À SONNER.

Crow avait compris ce qui se passait.

Il était sûrement rentré à la maison et avait réalisé que je n'étais pas là. Il avait dû vérifier le mouchard et m'avait vue voyager de la France à l'Italie à toute vitesse. En quelques secondes, il avait déduit exactement ce que j'avais fait.

Et maintenant, il était en rogne.

J'ai pris l'appel en sortant de l'aéroport.

– Je suis en chemin vers la maison.

Le silence au bout du fil était absolument terrifiant. Parfois, ce qu'il ne disait pas avait plus de portée que ce qu'il disait.

– Je marche vers la voiture. Je serai là dans quelques minutes.

Toujours rien. Je ne l'entendais même pas respirer.

Là, j'ai eu un peu peur.

Je ne me rappelais pas d'une seule fois où il avait été furieux au point d'être muet. Lorsqu'il exploserait, je savais qu'il y aurait du feu, de la lave et des cendres.

– Crow ?

Clic.

J'ai gardé le portable contre l'oreille, au cas où je n'aie pas bien entendu. Mais quand j'ai entendu la tonalité, j'ai su que c'était vraiment arrivé. Il ne m'avait jamais raccroché au nez. Pour la première fois, j'aurais souhaité qu'il me hurle dessus.

Ça me manquait.

QUAND JE SUIS ARRIVÉE À LA MAISON, J'AI SU QUE QUELQUE CHOSE clochait. Il n'y avait pas le fumet du dîner dans l'air ni l'accueil chaleureux de Lars. Certains rideaux étaient fermés, et l'endroit n'était pas empli d'autant de lumière naturelle que d'habitude. C'était plus sombre que ce que j'aimais, ou peut-être que tout était dans ma tête.

Crow se tenait devant l'escalier, vêtu du complet qu'il portait pour aller travailler. Ses bras étaient croisés sur sa poitrine, et il me regardait comme si ses yeux étaient des fusils et que mon visage était une cible. Je voyais ses épaules tendues trembler

légèrement alors qu'il contenait sa rage.

C'était la première fois qu'il me terrifiait véritablement. Même lors de ma première nuit ici, je m'étais sentie en sécurité. Je savais instinctivement qu'il ne ferait rien contre mon gré, et qu'il n'était pas du genre cruel. Mais maintenant, je ne savais pas à qui j'avais affaire.

J'ai attendu qu'il parle le premier, mais aucun son n'est sorti. J'ai réduit la distance entre nous, prenant mon temps en avançant. Plus je me suis approchée, plus sa présence m'a rendue anxieuse. Je me sentais toujours comme si j'avais le dessus sur Crow, car il me le permettait. Il respectait ma force de caractère, mais en ce moment, il n'en était pas du tout fan.

– Je sais que tu es contrarié...

Il a bondi sur moi à la vitesse de l'éclair et m'a agrippé le cou. Il a planté les doigts dans ma gorge avant de me gifler fort, tellement fort que j'ai chancelé.

J'ai porté la main à ma joue et je l'ai fixé, abasourdie.

La furie dominant son regard, il s'est précipité vers moi à nouveau, empoignant les cheveux au-dessus de ma nuque et renversant ma tête pour me forcer à le regarder dans les yeux. Il me tirait violemment les cheveux, me brûlant le cuir chevelu. La férocité dans ses yeux ne faisait que croître alors qu'il haletait, son souffle chaud contre mon visage.

– À quoi tu pensais, bordel de merde ?

Il a tiré mes cheveux davantage pour me faire mal.

– Tu te crois invincible, mais tu ne l'es pas. Tu te crois forte, mais tu es faible. Tu te crois intelligente, mais t'es une foutue idiote.

Il me postillonnait au visage alors que son visage s'empourprait.

– Je ne faisais que...

– T'as perdu ton droit de parole quand tu t'es mise en danger. T'as méprisé notre mariage en te rendant vulnérable à un homme reconnu pour violer et torturer des esclaves. J'étais à un vol de toi et je n'aurais rien pu faire pour te sauver. Comment oses-tu m'insulter ainsi ?

Il m'avait dit de ne pas parler, mais je l'ai fait quand même.

– Je voulais sauver Adelina...

– En risquant ta propre vie ?

Il m'a relâchée et poussée en arrière.

– Comment as-tu pu me faire ça ? Tu ne penses pas que j'en ai enduré assez ?

Il s'est avancé vers moi, me forçant à reculer.

– Tu penses que je ne suis pas hanté par tout ce que Bones t'a fait ? Tu ne crois pas que je vis dans la peur constante que quelque chose arrive à ma femme ? Mon univers tout entier ?

Une veine palpitait sur son front, et il ressemblait à un bourreau prêt à m'exécuter à mort.

– Tu. M'as. Trahi.

– Je devais faire quelque chose...

– Je ne te pardonnerai jamais.

Il a brandi son doigt devant moi, le secouant comme un homme disciplinant un enfant.

– Jamais. J'ai fait ce que j'ai pu pour Adelina et j'ai tenté d'élaborer un plan, mais rien n'a fonctionné. Ce n'est pas comme si je t'avais ignorée.

– Je sais, mais...

– Ta gueule, me coupa-t-il en levant une main devant mon visage. J'ai fait ce que j'ai pu parce que c'était important pour toi. Et c'est comme ça que tu me remercies ? Lui et ses hommes auraient pu faire ce qu'ils voulaient de toi, et tu n'aurais rien pu faire pour les en empêcher. Tu te crois puissante, mais tu n'as ni force ni intelligence. S'il y avait un cerveau dans ta petite tête, tu n'aurais jamais été kidnappée.

Aïe.

– Tu m'as poussé trop loin cette fois. Beaucoup trop loin.

J'ai contenu les larmes qui brûlaient derrière mes yeux. Elles n'étaient pas causées par la douleur de son coup, mais par celle de ses paroles. Je savais que sa rage provenait du fait qu'il craignait pour ma sécurité. Quand il ne pouvait pas me protéger, ça le rendait fou.

– Je ne veux pas t'adresser la parole de la semaine. Et tu n'as

pas le droit de quitter le domaine. Considère-toi comme privée de sortie.

Dans toute autre situation, je me serais battue bec et ongles contre ce qu'il avait dit. J'aurais refusé de laisser un homme me contrôler ainsi. Mais nous nous retrouvions désormais dans une situation délicate. Crow était véritablement enragé, et je savais qu'il en avait le plein droit. Aussi je me suis tue, car je méritais la punition.

Il s'est retourné et a marché jusqu'à l'escalier, me laissant seule dans l'entrée. Ses épaules étaient tout aussi rigides qu'avant, et il semblait vouloir tout détruire dans sa propre maison. Quand il a atteint le troisième étage et disparu de ma vue, j'ai enfin laissé les larmes s'échapper.

Et j'ai sangloté.

ADELINA

– Qu'est-ce que tu fais ?

Je suis entrée dans la chambre et j'ai vu les sacs de sport sur le lit. Il avait fourré dedans ses jeans et t-shirts comme s'il partait quelque part. L'autre sac contenait la plupart de mes affaires.

Cane a fermé le sac et l'a mis sur son épaule.

– On part faire un petit voyage. Emporte ce dont tu as besoin.

J'ai croisé les bras sur la poitrine et me suis adossée à l'encadrement de la porte.

– Vas-tu me dire où on va ?

– Prends tes affaires et ne discute pas, d'accord ?

Il est sorti de la pièce, son sac sur l'épaule.

Je ne savais pas pourquoi il était si distant avec moi alors qu'on s'entendait si bien ces derniers temps. Nous avons parcouru les sites touristiques italiens comme un couple en vacances. Le sexe entre nous était super, et nos discussions encore mieux.

Et maintenant, il avait l'air de m'en vouloir.

J'ai pris quelques affaires de toilette et une veste, au cas où il ferait frais là où nous allions. Je l'ai rejoint près de la voiture, et il a pris mon sac et l'a jeté dans le coffre.

– Peux-tu me dire pour combien de temps on part ?

– Deux jours maximum.

Alors ce n'était probablement pas une destination lointaine.

Il devait peut-être voyager pour son boulot et avait décidé de m'emmener. Ça expliquerait pourquoi il ne répondait pas à mes questions. Dans son métier, tout était confidentiel.

Nous avons roulé jusqu'à l'aéroport et enregistré sur un vol de nuit. Cane avait des faux papiers pour me permettre de voyager, et je ne savais pas comment il avait réussi à me procurer un passeport. Cela dit, c'était un gangster. Je n'aurais pas dû être surprise.

Quand Cane a tendu les billets à l'agent de sécurité, j'ai lu les informations.

Caroline du Sud.

Mon pays natal.

ALORS QUE NOUS ÉTIIONS DANS LES AIRS À UNE ALTITUDE CONSTANTE, TOUT le monde dormait autour de nous. Nous étions en première classe, aussi nous avions plus d'espace pour les jambes, et plus d'intimité. Le bourdonnement des moteurs formait un bruit de fond incessant et couvrait le bruit occasionnel des passagers remuant sur leur siège.

Cane regardait l'écran devant lui, un verre de whisky calé dans le porte-gobelet. Il ne m'avait pas parlé depuis que nous étions partis de la maison, et il ne semblait pas fatigué bien qu'il soit tard.

– Pourquoi on va en Caroline du Sud ?

J'ai fini par poser la question qui me tenaillait.

Il a bu du whisky, en prenant son temps et sans me regarder. Il s'est ensuite léché les lèvres et a reposé le verre dans le porte-gobelet.

– On fait seulement un saut.

– Mais pourquoi on y va ? insistai-je.

Ça ne pouvait pas être une coïncidence qu'on se rende où j'avais grandi et où mes parents vivaient.

Il a regardé autour de lui pour s'assurer que personne ne nous

écoutait et que l'hôtesse n'était pas dans les parages.

– Tu ne peux pas appeler tes parents parce que c'est trop risqué. Les téléphones sont sur écoute, et Tristan a des yeux et des oreilles partout. Mais si on les voit en vrai et que tes parents n'en informent pas la police, ça devrait aller.

J'ai entendu ce qu'il disait, mais je n'arrivais pas à y croire. J'étais en route pour aller voir mes parents, chose que je ne croyais plus possible. J'allais pouvoir serrer mon père dans mes bras, embrasser ma mère. J'allais pouvoir leur raconter ce qui m'était arrivé afin qu'ils ne passent pas le reste de leur vie sans savoir. C'était exactement ce que je voulais, ce qui hantait mes pensées depuis le premier jour.

– Cane... je ne sais pas quoi dire.

Il a bu à nouveau, les glaçons touchant ses lèvres.

– Assure-toi qu'ils ne préviennent pas les flics. C'est tout ce que je te demande.

– Je le ferai, mais tu prends quand même un risque.

Il a reporté ses yeux sur l'écran.

C'était si gentil que je ne savais pas quoi dire. Je savais qu'il n'était pas comme les autres hommes que j'avais connus, mais j'étais loin d'imaginer qu'il avait un si grand cœur. Il avait vu la tristesse sur mon visage pendant le dîner et avait compris que ça me chagrînait réellement.

– Merci...

– On a enlevé ma sœur... C'était vraiment très dur. Essayer de dormir la nuit en imaginant les tortures qu'elle subissait était insupportable. Ça me consumait, et quand elle a fini par mourir, j'ai ressenti un soulagement. Ses souffrances étaient finies, et elles ne m'obséderaient plus. Tes parents auront une forme de délivrance, de paix.

Mes yeux se sont remplis de larmes, mais je ne les ai pas laissés couler.

– Je ne peux pas te laisser partir. Tu le sais.

J'ai hoché la tête.

– Alors, n'essaye pas de t'enfuir. Ça me forcera à faire des choses que tu n'aimerais pas.

Je savais que ce n'était pas une menace en l'air.

– Tu prends un risque en faisant ça pour moi. Je ne te trahirai jamais.

Cane me traitait bien depuis que j'étais sa captive. Il me traitait comme un être humain, non comme sa chose. Il aurait pu m'humilier, me frapper, mais il n'en avait rien fait. J'étais traitée avec respect, avec dignité. Je n'aurais pas dû lui en être reconnaissante, car j'étais toujours sa prisonnière, mais je l'étais.

Cane a opiné.

– Je sais.

C'ÉTAIT LE SOIR QUAND NOUS AVONS ATTERRI. NOUS AVONS LOUÉ UNE voiture et roulé jusqu'à l'hôtel à quelques kilomètres de la maison de mon enfance. Nous avons dormi dans l'avion, mais nous étions tous les deux léthargiques. Il serait facile de nous endormir, mais aucun épuisement, aussi grand soit-il, ne pouvait diminuer mon anxiété.

– Tu veux dormir et aller les voir demain matin ?

J'étais assise sur le siège passager et fixais l'hôtel. Nous ne nous étions pas encore enregistrés et nos sacs étaient toujours dans le coffre. Je n'étais pas sûre de pouvoir attendre jusqu'au matin. Je voulais voir leurs visages.

– Je ne pense pas pouvoir attendre.

Cane n'a pas discuté.

– Aller chez eux la nuit sera sans doute moins risqué, de toute façon.

Il a saisi l'adresse dans le GPS et s'est mis en route. Je ne lui avais jamais donné l'adresse ; il avait dû payer quelqu'un pour la trouver.

Nous avons roulé dans l'obscurité, radio éteinte. Je regardais défiler par la fenêtre les grands chênes le long de la route. Ils étaient difficiles à voir une fois le soleil couché, mais les

lampadaires éclairaient l'écorce et les feuilles.

Mon cœur s'est mis à battre plus fort et plus vite tandis que nous approchions. Mes parents étaient probablement couchés, mais ne dormaient pas, s'inquiétant pour moi. Mon père qui avait toujours eu du mal à dormir la nuit devait être insomniaque maintenant. Il prenait généralement un verre de lait et un biscuit vers trois heures du matin. Il prétendait que ça l'aidait à s'endormir.

Quand nous avons tourné dans ma rue, j'ai eu du mal à respirer normalement. Je haletais presque, l'angoisse mettant mes nerfs à vif. Une boule s'est formée au creux de mon estomac et je me suis sentie nauséuse. J'ai posé les doigts sur mes lèvres, incapable de réprimer leur tremblement.

Cane s'est garé le long du trottoir devant la maison, puis il a coupé le contact. Il est resté assis en silence, attendant que je descende de la voiture.

La porte était exactement comme dans mon souvenir. Les fleurs dans les jardinières étaient flétries et mortes, probablement parce que personne ne s'en occupait plus. Même si tout semblait pareil, il n'y avait plus aucune vie dans le jardin. Ils avaient tous laissé à l'abandon depuis ma disparition.

– Je t'attends ici, murmura Cane. Prends ton temps.

Il a posé une main sur la mienne et l'a pressée doucement.

– T'es sûr que tu ne veux pas venir avec moi ?

Il a secoué la tête.

– Tes parents n'auront pas envie de me voir, Bellissima.

– Comment sais-tu qu'ils n'appelleront pas la police ?

Il a fixé le perron faiblement éclairé.

– J'ai confiance en toi.

J'ai respiré à fond avant d'ouvrir le portail. C'était un rêve d'être à la maison, mais comme j'allais repartir dans quelques heures, il était de courte durée. Dans une semaine, Cane me rendrait à Tristan, à ses tortures atroces et à ses surnoms insultants. Il serait facile de trahir Cane en leur demandant d'appeler les flics, mais je ne pouvais pas faire ça.

Cane ne le méritait pas.

J'ai sonné, car j'ai pensé qu'ils ne m'entendraient pas frapper. Je sentais les yeux de Cane posés sur moi. Son regard me brûlait le dos. Je sentais l'intensité de ses yeux me picoter la peau.

J'ai entendu des pas sur le parquet, indiquant qu'ils arrivaient ensemble vers la porte. Il y a eu un silence tandis qu'ils regardaient par le judas, reconnaissant mon visage dans l'obscurité. Puis la porte s'est ouverte et la lumière du couloir a éclairé mon visage.

Ma mère se trouvait devant moi, les traits déformés par mille émotions simultanées. Des larmes mouillaient ses yeux, créant un film qui luisait dans la lumière. Sa bouche était ouverte comme si elle allait crier, mais aucun son n'en est sorti.

Mon père était agrippé aux épaules de ma mère comme s'il avait besoin d'un pilier pour le soutenir, le maintenir debout.

Je savais qu'ils n'en croyaient pas leurs yeux. C'était comme un rêve.

– C'est moi...

Ma mère a hoqueté en prenant mon visage entre ses mains. Elle a pressé ses paumes chaudes contre mes joues et a laissé échapper un sanglot silencieux.

– Mon bébé...

J'ai passé les bras autour de sa taille.

– Maman...

NOUS ÉTIONS ASSIS AU SALON ET BUVIONS DU CAFÉ EN MANGEANT DES cookies que maman avait toujours dans sa boîte à gâteaux. Je leur ai raconté ce qui s'était passé en omettant les détails odieux qu'ils n'avaient pas besoin de connaître. Ils savaient que j'avais été vendue comme esclave, donc ils savaient ce qui m'était arrivé... même si je ne leur disais pas explicitement.

– Tu es à la maison maintenant, dit mon père. C'est tout ce qui compte.

Leur avouer que je devais repartir allait leur briser le cœur.

– En fait, je dois repartir là-bas...

Ma mère a blêmi.

– L'homme à qui j'ai été prêtée m'a amenée ici pour que je puisse vous voir... mais il doit me rendre.

– Qui est cet homme ? s'enquit ma mère. Il suffit d'appeler la police tout de suite et...

– Pas de policiers, dis-je rapidement. Ça me révolte autant que vous, mais on ne peut pas prévenir la police. Je ne veux pas qu'il ait des ennuis.

– Tu ne lui dois rien du tout, dit mon père. Il t'a fait un lavage de cerveau.

– Il me traite très bien. Il est l'homme le plus gentil que j'ai rencontré depuis mon enlèvement. Il savait à quel point vous auriez du chagrin de ne pas savoir ce qui m'était arrivé. Il savait que je ne pouvais pas vous appeler parce que mon ravisseur le découvrirait, alors il m'a amenée ici en personne. Il n'est pas aussi mauvais que vous le pensez.

– Alors, qui est l'homme qui t'a enlevée ? insista mon père. On peut donner cette information à la police...

– On ne peut pas faire ça. Il détient encore Lizzie...

Ma mère m'a lancé un regard triste.

– Ses parents sont aussi dévastés que nous.

– Si je ne coopère pas, ils vont la tuer, murmurai-je. Je ne peux pas laisser ça arriver. Je sais que cette situation est terrible, mais il n'y a aucun moyen d'en sortir. Mais Cane m'a amenée ici pour que je vous voie. Alors au moins, on a ça...

Il m'a fallu du temps pour convaincre mes parents d'accepter la situation comme elle était. L'idée de me laisser repartir dans ce cauchemar était insupportable, mais après des heures de discussion, ils ont finalement accepté de me laisser partir.

Les yeux remplis de larmes.

Mes parents m'ont raccompagnée à la porte alors que le soleil se levait. Maman a aperçu la voiture noire le long du trottoir et Cane assis à l'intérieur.

– C'est lui ?

J'ai acquiescé.

– Il s'appelle Cane.

– Je veux le rencontrer, dit-elle. Je veux voir l'homme qui t'a amenée jusqu'à nous.

J'ai tourné la tête vers la vitre et croisé son regard. Je lui ai fait un petit signe de la main.

Cane a frotté ses joues rugueuses avant de coopérer. Il ne voulait probablement rien avoir à faire avec mes parents, mais il ne m'aurait rien refusé cette nuit-là. Il est sorti et a déplié son corps, grand et musclé, avant de remonter l'allée menant à la maison. Tout de noir vêtu et beau comme un dieu, il s'est approché de mes parents et les a regardés dans les yeux.

Ma mère a étudié ses traits comme si elle essayait de se souvenir à qui il ressemblait. Même si elle détestait cette situation, elle a su voir le bon côté des choses.

– Merci de l'avoir amenée à la maison.

Elle a tendu la main pour serrer la sienne.

Cane a regardé sa main, et son visage s'est immédiatement adouci. Il lui a donné une poignée de main, tout en faisant un petit signe de tête en réponse.

C'était beaucoup plus dur pour mon père, qui n'a pas voulu serrer la main de Cane. Mais il s'est retenu de l'insulter.

Cane n'a pas paru offensé.

– Votre fille est une femme très forte. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme elle.

– On sait, dit ma mère. Elle sera toujours notre petite fille...

Maman a enroulé ses bras autour de moi et m'a serrée fort. Puis elle a éclaté en sanglots.

Cane a baissé la tête et détourné les yeux.

Mon père s'est mis de l'autre côté et m'a serrée dans ses bras lui aussi. Les yeux pleins de larmes, il m'a étreinte avec ma mère.

Je ne voulais pas leur dire au revoir. C'est la pire épreuve de toute ma vie.

Mais je l'ai fait.

CANE

Elle a pleuré en silence sur le trajet du retour. Elle essayait de retenir sa respiration et d'étouffer ses reniflements, sans doute parce qu'elle pensait que ça m'irriterait. J'avais vraiment du mal à supporter les femmes qui pleuraient, mais ses larmes à elle ne me dérangeaient pas.

Nous sommes arrivés à l'hôtel et j'ai réservé une chambre pendant qu'elle attendait dans la voiture. C'était un prétexte pour lui laisser un peu d'intimité, lui permettre de comprendre ses émotions et de les évacuer. L'hôtel se trouvait face à l'océan, et j'ai pris la suite présidentielle au dernier étage. C'était une dépense inutile, car nous avons un vol du matin, mais je voulais qu'elle se sente bien.

Je suis allée la chercher dans la voiture et j'ai vu ses joues boursouflées et ses yeux rouges. Elle ne pleurait plus, mais il était évident qu'elle s'était forcée à arrêter. Je l'ai fait sortir de la voiture et lui ai pris la main pour la guider vers notre chambre au dernier étage. J'ai entrelacé ses doigts et j'ai senti son pouls faible sous la peau.

Nous sommes arrivés dans la chambre et entrés dans le petit salon à côté du vestibule.

Elle a regardé autour d'elle, mais n'a pas semblé impressionnée, pensant toujours sans doute à son dernier échange avec ses parents. Il était rare de savoir que c'était la

dernière fois qu'on voyait ses proches. Mais elle savait qu'elle ne les reverrait plus une fois qu'elle aurait quitté la maison.

Le fait qu'elle reste debout était impressionnant. Elle était beaucoup plus courageuse que moi.

Elle s'est dirigée vers le balcon et a ouvert la porte-fenêtre donnant sur l'océan. Le soleil était suffisamment levé pour apercevoir l'eau dans la lumière pâle. Le ciel était rose avec des teintes orangées. On aurait presque dit un coucher de soleil.

Je suis venu derrière elle et j'ai entouré sa taille. J'ai posé mon menton sur le haut de sa tête et l'ai attirée contre ma poitrine, la réconfortant du seul moyen que je connaissais. Alors que je me croyais incapable de pitié ou de compassion, j'en ressentais pour elle. Il y avait quelque chose chez elle qui me transformait en une personne différente, un homme bien plus doux.

– Je suis là si tu veux parler.

– Je ne veux pas parler.

Elle s'est retournée pour poser son visage contre mon torse. Elle s'est appuyée sur moi et a serré les bras autour de ma taille, ses larmes pas encore sèches imprégnant mon t-shirt.

– Merci de m'avoir emmenée ici... T'es un homme bon.

Elle pensait que j'étais un homme bon ? Je l'avais menacée de la ramener chez Tristan si elle n'écartait pas les cuisses. Je ne méritais pas un tel compliment.

– Non, je ne le suis pas. Mais tu me rends moins mauvais.

– J'ai vu le mal, Cane. Tu n'es pas ça.

Elle a levé la tête et m'a regardé dans les yeux, l'humidité à la surface de ses pupilles reflétait la lumière de la chambre. Elle a fixé mes lèvres, puis s'est penchée et m'a embrassé, me donnant un baiser d'un genre nouveau. Il était doux et plein de gratitude, le genre d'affection que je ne méritais pas. Elle a posé ses lèvres au coin de ma bouche et m'a donné un autre baiser avant de se libérer de mes bras et de rentrer à l'intérieur.

Je suis resté immobile, et j'ai eu froid à la seconde où elle a quitté mes bras.

Puis mon téléphone a sonné.

Je l'ai sorti de ma poche et j'ai vu le nom de Crow s'afficher. Il

ne m'appelait pas à moins d'avoir quelque chose d'important à dire, et comme il ne savait pas que j'étais à l'étranger, j'ai fermé la porte-fenêtre derrière moi et j'ai décroché.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Crow est resté silencieux. Je savais qu'il était là, car j'entendais sa respiration.

– Crow ?

Quelque part, je devinais qu'il était furieux. Je pouvais sentir la tension dans son silence.

– On doit parler de ma femme. Elle a fait une très grosse connerie.

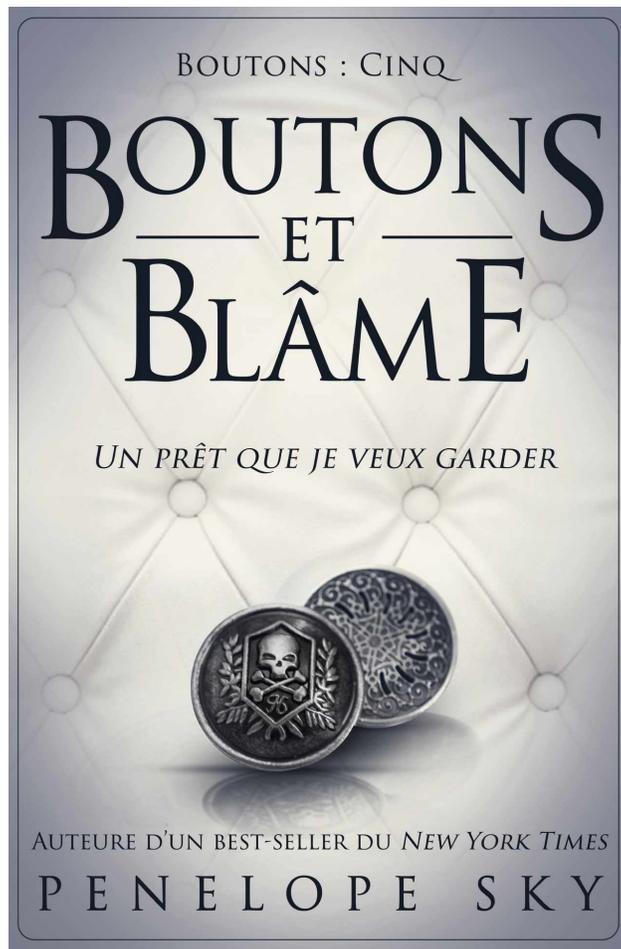
CONCLUSION

Un grand merci d'avoir lu Boutons et honte. J'ai adoré écrire cette histoire et je vous remercie de m'avoir poussée à donner à Cane sa propre histoire. Si vous l'avez aimée aussi, je vous serais très reconnaissante de me laisser une courte évaluation. C'est une excellente façon de soutenir un auteur.

Bises,
Pene

DU MÊME AUTEUR

Du même auteur
Vous en voulez encore ?
L'histoire continue dans Boutons et blâme



[COMMANDEZ MAINTENANT](#)

À PROPOS DE L'AUTEUR

Restez en contact avec Penelope
Inscrivez-vous à ma newsletter pour être informé des prochaines parutions et recevoir
des cadeaux.

Inscrivez-vous dès aujourd'hui.
www.PenelopeSky.com

AIMEZ la page Facebook de Penelope pour être informé des prochaines parutions et
recevoir des cadeaux.

Page Facebook de Penelope
<https://www.facebook.com/PenelopeSkyAuthor>